

Jean-Claude Dorléans

Brassée de Broutilles Cinq

Mars 2015-Mars 2016

*Aux morts déjà froids de 2014, par ordre de sortie de scène,
à François Cavanna, Pierre Autin-Grenier, Jean-Claude Pirotte,
André Blanchard, à Nathalie, à Bernadette...*

Quand on coupe la tête d'un intellectuel, il meurt.

François Cavanna

Par parti-pris je ne crois en rien ; par expérience en moins que rien.

Pierre Autin-Grenier

Devenir sourd, c'est aujourd'hui le nec plus ultra.

Jean-Claude Pirotte

Écrire en rajoute une couche. La vie ? C'est ce dont on se souvient.

André Blanchard

Il aura vraiment eu tous les culots. Quatre fois soixante-dix-sept [on n'est pas sérieux quand on a soixante-dix-sept ans, mon vieil Arthur !] et le voilà qui remet ça pour une cinquième tournée, diront-ils. N'étant guère boulanger, bien que souvent je le déplore lorsque je vois ce que ces gens osent qualifier du nom de pain, je préférerais, si vous n'y voyez pas d'inconvénient majeur, que l'on parle plutôt de cinquième tournée puisque c'est moi qui rince. Je n'ignore pas que d'aucuns, hypocrites notoires à l'aimable sourire sournois, me désobligent en douce et mettent en doute l'utilité d'une telle besogne. Ce que je ne conteste nullement puisque d'utilité point il n'y a, seulement une espèce de manie qui m'est venue il y a de ça quelques années et dont j'ai énormément de mal à me passer. J'ajoute que ne fais guère d'efforts en ce sens, n'ayant aucun désir de me contraindre. Un vice, diront certains. Une névrose, corrigeront d'autres. Une manie, vous ai-je dit, une sorte d'habitude si vous préférez, comme en nourrissent ceux qui jouent régulièrement au loto, battent leur femme depuis toujours, torturent leurs enfants, leur chien ou leur chat, ou encore ne manqueraient pour rien monde la performance quotidienne de Jean-Pierre Pernaut sur TF1, juste avant la sieste. Mon passe-temps à moi c'est le dérisoire, l'insignifiant, le totalement inutile, en un mot la brouille.

Certes, j'entends bien que ce n'est pas avec une telle occupation que je peux espérer entrer un jour en fanfare à l'Académie bien française, rantanplan plan plan fermez le ban, figurer dans l'anthologie de la poésie – française également – d'un quelconque ministre ou être invité à venir narrer à la télévision les affres d'un grand romancier lors de l'accouchement de son dernier opus. Non, je bricole seulement dans mon coin et disons que cela suffit à mon malheur, tout en sachant pertinemment combien la formule est inexacte et injuste car je connais des emplois du temps qui me semblent autrement épuisants et auxquels il me plaît infiniment de pouvoir échapper. D'autant que je n'ai aucun talent pour peigner la girafe ou faire pisser le mérinos.

Les choses sont ainsi et tout le monde, j'en ai bien conscience, ne peut prétendre concurrencer et moins encore dépasser l'indispensabilité de Michel Houellebecq, dont je n'ai toujours rien lu, ce qui est assez révélateur de mon inaptitude à m'intéresser au grand marché de la nouveauté. Mon cœur continue de s'émouvoir à la (re)lecture de valeurs que j'estime sûres, regrettant juste que la plupart se soient désormais définitivement tues. Mais n'est-ce pas ce qui, à vous comme à moi, nous pend au nez ?

jcd

Longtemps, je me suis couché de bonne heure

Pas plus tard qu'hier soir j'étais invité à fêter l'anniversaire de l'épouse du bourgmestre de cette commune bas-alpine où j'ai choisi de venir me détériorer progressivement depuis maintenant plus de la moitié de mon existence normalement calamiteuse. Et pour peu que cette seconde moitié s'étire avec quelque excès il est à craindre que le caractère calamiteux ne fasse que croître et embellir. J'entends préciser ici que lorsque je parle de bourgmestre c'est bien entendu en hommage aux quelques étrangers – je veux parler ici de ces expatriés à mi-temps qui ne sont même pas Parisiens têtes de chien Parigots têtes de veau – étrangers donc ayant décidé d'y résider secondairement alors que principalement ils s'épanouissent en Belgique, en Suisse ou en Allemagne où il est communément admis que la vie y soit autrement agréable, au point que nombre de nos concitoyens un peu fortunés s'en vont y enfouir leurs économies. Mais c'est ainsi, l'homme aime à s'exiler.

C'était donc l'anniversaire de cette aimable personne et son époux de maire m'avait fait savoir combien il eût été heureux que je daignasse honorer de ma présence semblable festivité à laquelle n'étaient conviés que les membres du conseil municipal, dont ma future veuve en sa qualité d'élue démocratique, leurs conjoints – légitimes ou non – et ceux que l'on nomme un peu approximativement leurs proches. Ce qui représentait, au vu du nombre d'assiettes alignées sur deux longues tables nappées de blanc et fleuries, une bonne quarantaine de convives, en y incluant ainsi qu'il convient une demi-douzaine de mioches qui, durant les deux longues heures de l'interminable apéro, se poursuivirent entre les tables, voire en-dessous, nous perforant les tympanes de leurs hurlements stridents hystériques assez comparables aux cris de ces bestioles exotiques dont on parsème généralement la bande son de documentaires prétendument animalo-ethnologiques qui constituent le fonds de démarchage des voyagistes les moins scrupuleux.

J'ai le plus souvent tendance à me découvrir fort opportunément le réveil inopiné de quelque cancer dont on avait salué trois jours plus tôt l'encourageante rémission mais là, je ne sais ce qui m'a pris. L'irrépressible mais suspecte envie de faire plaisir probablement, car je suis d'un naturel plutôt urbain quoi qu'on en dise, quitte à le regretter ensuite presque à chaque occasion – et ce presque tempère à peine l'ampleur de ma mansuétude. Bref, j'y fus. Et tandis que j'observais depuis ma chaise – j'étais le seul à avoir opté sans vergogne pour la position relativement la moins inconfortable – la marche inexorable du temps sur la pendule suspendue au mur de l'office où s'agitaient pour l'instant mollement deux ou trois serveurs occupés à abreuver le conglomérat de soiffards bruyants agglutinés le long d'un comptoir prévu pour n'en accueillir qu'une brochette, on nous annonça fort discrètement qu'il était enfin l'heure de passer aux choses sérieuses. Nul ne me contredira si je soutiens que le meilleur remède à l'ennui est de grignoter quelque cochonnerie, c'est même la raison principale qui justifie la ferveur des amateurs d'art et autres enculés mondains lors des vernissages d'expositions, éventuellement insipides mais assurément inutiles.

On m'attribua une chaise qui n'était pas celle que j'avais précédemment chauffée, laquelle dut se résigner à flatter un autre fessier mais on ne demande pas au mobilier d'avoir des états d'âme, et le personnel entreprit de servir les entrées quand, cédant à une impulsion que justifie sans nul doute la pratique assidue de ce genre d'événement, une voix, puis deux, puis une troisième, réclamèrent l'indispensable discours sans quoi il ne saurait exister de véritable tradition festive, discours dont il importe de saluer la nécessaire

virtuosité à l'aide d'une salve d'applaudissements. À peine avions-nous englouti la divine mise en bouche que l'on propulsa dans l'allée centrale, sans d'ailleurs beaucoup l'y forcer, le chanteur habituellement préposé à ce type d'exploit culturel qui se chargea de nous rappeler en cinq ou six morceaux de choix la survivance du patrimoine rock national, soutenu en cela par une sonorisation digne d'un palais des congrès de cent vingt mille places toutes occupées par cent vingt mille mélomanes. J'avais depuis longtemps repéré à cette extrémité de la pièce la présence et le matériel de l'inévitable David Guetta local qui, ayant fourni le back-ground nécessaire à la performance de l'artiste vocal, enchaîna sans désemparer avec l'émission de ses propres mixages dont j'avais eu, en d'autres circonstances malheureuses, l'honneur de goûter toute l'exquise suavité mélodique en même temps que la pertinence rythmique propre à susciter sans attendre l'enthousiasme intrépide d'une quantité sans cesse grandissante de danseuses battant des ailes et tressautant du croupion. C'est alors que je réalisai que nous étions à cet instant même à la veille de la mémorable Journée de la femme que donc nous nous apprétions à fêter par anticipation.

J'observe moi-même combien ma décrépitude générale semble affecter plus précisément mon appareil auditif – pas seulement certes mais le reste peut attendre et demeure présentement hors sujet – je serais en somme un malentendant ainsi que l'on aime à dire entre malvoyants qui n'ont pas toujours conscience du grotesque irrésistible de leur situation. Nul dans mon entourage ne manque d'ailleurs l'occasion de me confirmer ce léger déficit en ricanant à peine sous cape. Ce qui ne m'interdit nullement de perdre tout sens du ridicule lorsque j'écoute avec volupté de la musique, mais c'est bien sûr à propos du sens que l'on donne à ce dernier mot qu'il convient d'insister, en précisant bien que le plus célèbre disc-jockey n'a que fort peu de chances de se voir comparé à Fritz Reiner ou Count Basie dirigeant leur orchestre. Complètement sourdine ou pas, hier soir, toute tentative visant à échanger avec un voisin situé à plus de cinquante centimètres de mon orifice buccal quelque pensée profonde ou d'une imbécilité davantage de circonstance s'avérait alors aussi inepte qu'entreprendre l'ascension de la face nord de l'Everest en string léopard et perché sur des talons de vingt-trois centimètres. Ce qui d'ailleurs ne me viendrait même pas à l'esprit. La soirée s'acheva, m'a-t-on rapporté, peu avant le passage des éboueurs chargés de collecter les ordures. M'étant discrètement éclipsé, je dormais depuis longtemps.

Je me souviens, dans un moment d'intense exaspération précédant ma fuite, d'avoir été tenté de me lever pour grimper sur la table et de hurler Allah Akbar !

mars 2015

Faut-il supprimer le onze mars ?

«*Le onze mars*», le titre de ce livre, est un jeu de mots. C'est un jeu de mots qui a été inventé par un certain nombre de personnes, dont moi-même, et qui a été repris par d'autres. C'est un jeu de mots qui a été inventé par un certain nombre de personnes, dont moi-même, et qui a été repris par d'autres.

L'homme a souvent une fâcheuse tendance à préférer rester chez lui certains jours dont il redoute qu'ils ne lui réservent que de désagréables surprises. C'est ainsi que, pour nombre de superstitieux, le vendredi treize «bénéficie» d'une réputation calamiteuse pour les uns tandis que d'autres, pareillement stupides mais persuadés du contraire, choisissent ce jour-là pour s'en aller chercher de l'or en tamisant la Loire à partir du Gerbier de Jonc. Cela dit, chacun voit midi et demi à sa porte quand l'horloge parlante lui indique qu'il est au quatrième top exactement douze heures trente et qu'il serait temps de passer à table. Je me faisais cette réflexion ce matin même en constatant que nous étions bel et bien le onze mars, autant dire un jour qui n'invite pas à la rigolade si l'on veut bien prendre la peine de revenir sur ce qui s'est produit le onze mars exactement quelques années auparavant, ce qui tout de même ne présage rien de bon en ces temps où le moindre illuminé a toujours une idée épatante pour faire progresser l'humanité. Saviez-vous mes amis – c'est là une formule tendant essentiellement à affermir les liens qui se sont tissés entre mes sept lecteurs et moi-même au fil des cinquante dernières années – saviez-vous par exemple que c'est le onze mars 1794 que fut créée l'École Polytechnique dont le devise est : *Pour la patrie, les sciences et la gloire* ? Sans doute ignoriez-vous, comme n'importe quel sénateur natif de Saint-André-de-Cubzac, que le onze mars 1911 nous, Français, renoncions au méridien de Paris pour nous aligner sur celui de Greenwich alors que les Anglais roulent à gauche et n'ont même pas de président de la République. Et le onze mars 1938, vous préférez probablement ne pas savoir que c'est précisément ce jour-là que l'Allemagne envahit l'Autriche sans que l'opposition à un tel projet fit grand bruit ni que les Juifs de ce beau pays comprennent qu'il était temps de filer. Peut-être n'avez-vous jamais entendu dire que la loi sur la propriété littéraire et artistique fut votée le onze mars 1957 et que devons nous réjouir d'une telle initiative qui interdit que l'on plagie sans vergogne les œuvres immortelles d'artistes et d'auteurs dont il eût été néanmoins préférable qu'ils fussent atteints dès leur plus tendre enfance d'une maladie incurable. Peut-être ne savez-vous point que le onze mars 1978 mourait Joseph Delteil, à moins que vous ne vous demandiez qui peut bien être ce bonhomme-là alors que vous vous souviendrez très bien si je vous dis que ce même jour exactement c'est Claude François qui renonçait à sautiller en compagnie de ses Clodettes dont la blonde à gauche, enfin bon tant pis... Et pour finir en beauté, auriez-vous oublié le pourtant mémorable onze mars 2011 où il fut démontré qu'une centrale nucléaire, occasionnellement japonaise, n'est pas en mesure d'assumer pleinement les tâches qui lui ont été confiées lorsque la mer monte ? Et puis, j'allais l'omettre et c'eût été impardonnable, le onze mars, jour de la Sainte Rosine, est celui où nous fêterons désormais comme il se doit la Journée mondiale de la plomberie, ça vous en bouche un coin. Et c'est aux Canadiens que nous devons cette belle et encourageante initiative.

On voit par là combien le onze mars est une date importante – l'année importe peu, sauf pour ceux à qui leur oncologue préféré viendra tout juste de révéler que bon ben heu ! y'en a plus pour bien longtemps maintenant dans l'état où vous êtes, désolé hein mon vieux mais fallait pas choisir d'habiter à Fessenheim, même si votre dernière demeure est assez éloignée la mer du Nord pour dernier terrain vague !

Sans compter que je viens de m'apercevoir que lorsqu'il y a un mercredi onze le vendredi est fatalement un treize.

mars 2015

Mieux vaut rester chez soi à écrire des conneries

Selon l'heure et l'humeur du moment, l'homme parfois s'interroge et il peut se faire que la question qu'alors il se pose avec une certaine acuité mérite que nous lui portions davantage d'attention qu'aux considérations qu'il peut émettre à propos par exemple du temps qu'il fera demain. Non que le temps qu'il fera demain soit un sujet totalement dépourvu du moindre intérêt mais il nous faut reconnaître que nous n'avons strictement aucun pouvoir d'empêcher qu'il pleuve à verse alors que nous avons justement prévu, pour ce jour-là précisément, de dénombrer très exactement combien d'olives porte cette année l'olivier qui est au fond du jardin. D'aucuns, toujours prompts à critiquer toute initiative dont ils ne sont pas l'instigateur, se gausseront du projet, dénonceront son inutilité, parleront de perte de temps imbécile tout simplement parce qu'ils se moquent de savoir s'il y a sur cet arbre trente deux mille huit cent vingt et une olives ou seulement trente deux mille huit cent vingt, et pas une de plus. On voit par là qu'il existe des individus prêts à vivre dans l'approximation, dans l'à-peu-près le plus révoltant, des gens à qui l'on se gardera bien de demander à quelle heure passe le prochain train pour Saint-Jean-Pied-de-Port, quand bien même nous n'avons aucune raison valable de nous rendre à Saint-Jean-Pied-de-Port (commune de 1486 habitants lors de ses meilleures années, jadis appelée Santa Maria Cabo el Puente [Sainte-Marie du Bout du Pont] et les féministes ne manqueront certainement pas de pointer du doigt, le majeur, la substitution de Marie au profit de Jean, procédé pour le moins cavalier). Pour quel motif en effet irait-on à Saint-Jean-Pied-de-Port, quand les femmes sont si belles à Bourg-la-Reine et que depuis Paris c'est moins loin, pour quel motif si ce n'est peut-être pour y déguster les fameux pieds de cochon du père Fouettard qui tient table d'hôte en bordure de la Nive de Béhérobie. Et non sur les rives de Nairobi, comme l'ânonne un quelconque crétin dans mon dos.

Mais revenons à la question que l'homme se pose avec une certaine acuité dès lors qu'il est près de trois heures de l'après-midi et qu'il n'a toujours rien mangé, ce qui le rend d'humeur chagrine. Afin de pouvoir répondre avec pertinence à cette interrogation il nous faudrait obtenir l'aide de personnes compétentes car l'homme en question ne parle que le swahili et si l'on excepte Alexandre Vialatte qui a traduit pour nous nombre de proverbes bantous mais demeure actuellement absent, nul ne peut nous secourir en pareille situation, d'autant que l'homme est, de surcroît, sourd et muet. Force est de constater combien la communication entre les individus est souvent difficile. J'ajoute qu'à Saint-Jean-Pied-de-Port absolument personne ne parle le swahili et que les sourds-muets y sont interdits de séjour depuis la bataille de Roncevaux sans que l'on en connaisse l'exacte raison. Interrogé sur ce point précis Alain Decaux a catégoriquement refusé de répondre, prétextant une extinction de voix. On retiendra néanmoins cette déclaration pour le moins sibylline attribuée à Antoine de Saint-Exupéry ou à Raymond Poulidor – les opinions divergent selon les sources : *Lugdunum omnibus est*, qu'un certain Pierre Desproges traduit, assez légèrement, ainsi : *Pour Lyon, ça va moins vite par la gare de l'Est*. Les droits d'auteur sont à verser à Hélène Desproges qui est encore plus charmante depuis que Pierre est sorti.

Il n'empêche que je me demande vraiment si ça vaut la peine d'aller ce week-end à Saint-Jean-Pied-de-Port, vu le temps qu'il fait.

mars 2015

Peaux de lapin, chiffons, ferrailles...

Parmi les hominidés de type courant il s'en trouve un certain nombre à qui la nostalgie répugne et que le passage de l'état de primate à celui d'homo sapiens au volant de sa berline achetée à crédit souvent parvient à réjouir. Certes, regretter ce qui n'est plus, voire ce que l'on n'a jamais connu, ne révèle pas une préoccupation très positive, solidement tournée vers le futur et les lendemains qui chantent, fût-ce faux. Néanmoins, je soutiens qu'en dépit des visions enchanteresses dont on aime à nous faire miroiter les reflets terriblement tentateurs je ne parviens jamais, résolument jamais, à trépigner d'impatience dans l'attente des jours suivants où, enfin disent-ils, nous irradierons de bonheur à un point tel que partout l'obscurité sera à jamais vaincue. Et pour commencer, n'est-elle pas un peu suspecte cette obsession de la clarté indispensable, aveuglante ? N'y-a-t-il pas quelques inconvénients, outre le mélanome malin toujours prompt à s'inviter sans cérémonie, à regarder en face la lumière du soleil, histoire de savoir qui de nous deux le premier baissera les yeux ? Lorsque brutalement survient l'été, éclatant de vulgarité, existe-t-il une jouissance plus voluptueuse que celle que procure aux meilleurs d'entre nous une douce couche dissimulée dans la pénombre où mollement rêvasser à l'abri des insectes insolents ? L'avenir, jamais, ne m'invite à rêver quand, en revanche, la mémoire s'offre à réécrire l'histoire en mettant de côté ce qui, à tout le moins, probablement fut moche.

Et c'est ainsi que me revinrent à l'esprit ces petits métiers dont on a décidé un jour qu'ils n'avaient plus désormais nulle raison d'être. Le poinçonneur, la poinçonneuse des Lilas ou d'ailleurs, dans sa guitoune à l'entrée du quai de métro ; le receveur qui voltigeait d'un bout à l'autre des autobus à plateforme, tirait d'un ou deux coups secs la chaîne comme on tirait la chasse des antiques cabinets à la turque avant de sécuriser d'un poussée fraternelle dans le dos l'accès d'un usager monteur en marche ; le rémouleur ; le vitrier comme le ramasseur de peaux de lapin, chiffons et ferrailles ; le cantonnier, jusqu'au balayeur de trottoirs et de caniveaux que l'on a judicieusement élevé au rang de souffleur de feuilles en l'équipant de la bruyante machine adéquate... J'ai lu ce matin que d'ici dix ou vingt ans la moitié des métiers encore existants seront devenus automatisables, donc automatisés, c'est-à-dire que les hommes auront été remplacés par des robots, des androïdes. D'origine slave le terme robot est issu du radical rabot, rabota qui signifie travail, voire corvée, que l'on retrouve dans le mot rab, traduit du russe par esclave. On en déduira sans peine que toutes les basses besognes ne nécessitant pas l'emploi d'un exécutant capable de réfléchir seront alors confiées à des robots dont la programmation pertinente épargnera à son employeur tout risque d'erreur humaine et, bien entendu, toute revendication à caractère syndical portant, assez stupidement, sur le contrat à durée indéterminée, la durée du temps de travail, le montant du salaire mensuel, les heures supplémentaires à tarif double, cinq semaines de congés payés et la retraite à taux plein dès quarante ans.

Tentons dès maintenant, sans attendre dix ou vingt ans, de nous poser la question de savoir quels pourraient bien être les cinquante pour cent des métiers actuels dont il serait souhaitable de confier, sans le moindre inconvénient, l'exécution des tâches à une poignée d'esclaves fonctionnant à l'électricité. Le robot, s'il est bien conçu, ne devrait être en aucun cas sujet à des tentations aussi ridicules que le plan de carrière, la réussite, donc l'ambition et sa déviance la plus courante l'arrivisme. On devine immédiatement combien la plus totale inadéquation des personnels de nos institutions chargés de sa mise en place interdit

à ces mêmes personnels de bénéficier d'un tel projet de remplacement. En conséquence de quoi ceux-ci devront continuer d'exercer leur difficile activité jusqu'à ce qu'ils puissent enfin jouir d'une retraite bien méritée que nous leur souhaitons éminemment prospère yop la boum !

Quant aux autres, qu'ils se réjouissent comme ils le pourront de ne plus avoir désormais à s'échiner en assumant des emplois souvent dégradants dont il était temps qu'ils fussent confiés à des esclaves sans conscience ni états d'âme. Au boulot les robots et tant pis pour la nostalgie !

mars 2015

Incognito

Il est rassurant, voire réconfortant, d'avoir pour confident quelque personne aux certitudes inébranlables. Paul Claudel n'était-il pas totalement habité par l'idée évidente qu'après notre mort nous allions voir Dieu ? Espérons qu'ils se soient reconnus tous les deux, sinon à qui se fier ! Rien n'est en effet plus débilisant que ces gens qui, à propos de tout et de n'importe quoi, n'ont de cesse de douter. J'ai pour ami un graphomane qui déclare volontiers avoir, plus ou moins définitivement, remis ses porte-plumes au fond d'un tiroir dont il aurait jeté la clé en quelque puits sans fond et qui n'en va pas moins errer dans les allées de ces halles souvent sonores où l'on se targue de fêter le livre. Il était ce jour-là, me raconte-t-il, venu déambuler parmi les stands de ces infatigables marchands de papier imprimé qui tenaient commerce lors de La Comédie du Livre de Montpellier et soutenait, grâce à son inaltérable talent d'infatigable boute-en-train, le moral chancelant d'un de ces éditeurs dont il avait contribué à précipiter la chute en publiant chez lui plusieurs opuscules que les professionnels de la profession avaient choisi d'ignorer, préférant en écarter de leur écurie l'auteur. Un grand écrivain, éminemment illustre puisque prix Goncourt et cathodiquement consacré, qui passait par là fit remarquer au courtisan qui l'accompagnait combien *ces petits éditeurs ne font que de la merde* avant de diriger son imposante silhouette vers un stand où l'on ne manquerait certainement pas de saluer son immense savoir-faire, son considérable succès avec tous les égards dus à sa position sociale. Il faut reconnaître que cet énorme écrivain contemporain, qui n'ignore rien des arcanes d'un métier qu'il a su rendre prestigieux, demeure par là même le plus apte à distinguer les vrais auteurs des éternels amateurs, les grands éditeurs des petits bricoleurs dont la production ne mérite en aucun cas que l'on s'y attarde. Cet homme ne connaît pas le doute, il dit de lui-même : *Depuis que j'ai la foi, je sais*. On en reste baba.

Voilà pourquoi parfois me pèse de n'avoir point pour ami quelque expert en certitudes qui saurait me convaincre de subtilement infléchir ma trajectoire en rejetant au loin ces insupportables hésitations, cette absence d'ambition sans laquelle il ne saurait y avoir de vaste projet, de démarche cohérente qui vienne s'inscrire dans l'urgence du temps présent sans pour autant négliger les lois du marché qui savent admirablement prendre en compte les attentes d'un public qui le plus souvent en ignore la formulation, formulation dont un éditeur aguerri parce que solidement implanté saura trouver avec précision les mots pour le dire et les règles les plus simples pour y parvenir, car parvenir est l'objectif essentiel au-delà duquel tout n'est jamais que divertissement onaniste.

J'admets manquer cruellement de certitudes mais c'est un point sur lequel je déteste devoir changer d'avis.

mars 2015

Écrire ? dit-il

C'était une journée qui s'annonçait bien ordinaire, assez typique de celles d'un mois de janvier où l'on hésite entre l'absorption massive de barbituriques et la contemplation comme hypnotique d'un téléviseur éteint pouvant déboucher sur une adhésion, certes tardive, à n'importe quelle foi du charbonnier dès lors qu'on a renoncé à dépasser toute notion de lucidité. Nous étions fin mars. J'étais, depuis pas loin d'une heure maintenant, assis à ma table travail – c'est ce qui me rapproche, notamment, de Marguerite Duras et de Paul Konig, chef de l'institut médico-légal de la ville de New York, à cette différence près que ce dernier procède généralement debout – et, contrairement aux deux susmentionnés, je n'avais pas la moindre idée de ce que je pourrais bien écrire pour que l'on s'intéresse enfin à moi. Car j'ai bien le droit, moi aussi, d'aspirer à une légitime reconnaissance et d'ainsi bénéficier d'entrées gratuites au salon du livre de Blangy-sur-Bresle, commune de Haute-Normandie jumelée avec Apégamé, au Togo.

Dans la pièce voisine, le divan me tendait les bras (il s'agit là d'une figure de style de type métaphorique communément employée par les plus grands écrivains peu soucieux de réalisme puisqu'un divan n'a pas de bras, ni même d'accoudoirs susceptibles d'en tenir lieu) et finalement je succombai, renonçant à davantage combattre. Cette faculté à abdiquer face au moindre effort dit assez bien à quel terrible effroi se trouve sans cesse confronté l'homme qui n'a pas eu la chance de naître philosophe germanopratin et s'obstine, même quasi-grabataire, à se croire plus malin que n'importe quel percheron berrichon tirant sa charrue qui, sans nul doute, aimerait beaucoup avoir écrit *La Chartreuse de Parme*, ou même *Les Cent-Vingt Journées de Sodome*, mais se doit d'accepter son sort quelconque d'esclave au seul motif qu'il n'a fait nulle étude et qu'il ignore de ce fait la règle des participes passés, que l'auteur de l'immortel *Zézette et Roubignol aux Maldives* ignore d'ailleurs tout autant. Je ne sais pas si vous l'avez lu, Pivot en avait dit grand bien au siècle précédent mais c'est peut-être un peu passé de mode aujourd'hui, bien que le succès ne se soit nullement démenti lors de la parution l'année suivante de *Zézette et Roubignol aux Seychelles*.

Vingt minutes ou même une heure et demie plus tard, lorsque je repris connaissance, la journée se présentait de manière sensiblement tout aussi ordinaire. Le trajet serait juste un peu moins long à parcourir avant l'apéro. Je repris donc place devant ma table de travail, comme Marguerite Duras, et, poussé par une soudaine inspiration, j'écrivis : C'était une journée qui s'annonçait bien ordinaire, assez typique, etc, etc. Sachant que vous l'avez déjà lu puisque je ne vous fais pas l'offense de penser que vous pourriez avoir sauté l'épisode précédent, nous en resterons là car j'ai tendance à penser que ce n'est peut-être pas aussi intéressant qu'on pourrait a priori l'imaginer, bien qu'en termes de littérature la banalité de l'intrigue et l'absence de profondeur psychologique des personnages soient souvent un gage de succès commercial. Mais il est également vrai que je ne recherche pas vraiment le succès commercial, ayant pris pour habitude de me satisfaire de celui que l'on dit d'estime, lequel est indubitablement moins gratifiant en termes de gratifications.

Les deux chattes ont rapidement réinvesti les lieux, chacune d'un côté du clavier, car le chat domestique aime à partager, fût-ce passivement, l'intensité de l'acte créateur, notamment en ronronnant d'aise plutôt bruyamment, voire en tentant négligemment d'apporter sa modeste contribution personnelle au moyen de la touche * dont, en l'occurrence, la pertinence m'échappe quelque peu pour l'instant mais qu'il sera

toujours possible de justifier par l'introduction d'une note en bas de page. La plupart des ouvrages sérieux veillent à ne jamais déroger à ce type d'obligation visant à conforter leur crédibilité auprès des élites, et pas seulement celles de Blangy-sur-Bresle.

Dix-huit heures quarante-trois ! C'était l'heure de l'apéro...

* Signe typographique en forme d'étoile qui indique un renvoi ou auquel on attribue un sens convenu. Ce signe peut également servir à masquer un nom qu'on ne veut pas dévoiler ou dont on indique seulement l'initiale : ex. Marguerite D***. Le Robert.

mars 2015

Tout vient à point...

Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas d'avis, nous dit la prétendue sagesse populaire. Un de nos deux illustres philosophes cathodiques vient, pas plus tard que la veille, de nous en administrer la démonstration, assez sobrement je dois le reconnaître. Il s'agirait donc, par déduction, d'une sorte de sage dans sa spécialité qui est, selon Valéry, *la forme la plus compréhensive qu'un certain individu puisse donner à l'ensemble de ses expériences internes ou autres*. Michel Onfray déclara en effet hier soir, tandis que les chrétiens fêtaient l'Annonciation, qu'il ne vote plus depuis un an environ. Me revinrent instantanément à l'esprit les propos tenus par le cher homme en juin 2009 dans un article titré *Abstention, piège à cons !* où il fustigeait l'attitude de ces dangereux irresponsables qui choisissent de s'en aller à la pêche aux moules moules moules, quand le citoyen conscient de son devoir d'homme libre et républicain s'en vient avec une détermination lucide déposer son bulletin dans l'urne afin de contribuer à l'élimination du candidat qu'il n'aime pas au profit de celui qu'il n'aime pas vraiment davantage mais qu'il hait un peu moins. Michel Onfray a donc choisi, finalement ou temporairement, de s'abstenir. Comme les cons qu'il y a peu il conchait. En 2009 il écrivait : *Mais, dans le jeu démocratique, Sarkozy et les siens ne tiennent leur légitimité que des électeurs qui ont voté pour lui ou de ceux qui n'ont pas voté contre lui. Responsables dans cette affaire : les abstentionnistes actifs ou passifs et l'extrême gauche qui refuse l'union des gauches antilibérales.*

Sans doute a-t-il réalisé désormais que le NPA et le Front de Gauche (éventuellement augmentés de Nouvelle Donne et des écolos, voire des Socialistes frondeurs, ce dont on peut légitimement douter et ce n'est pas Gérard Filoche qui me démentira) ne sont pas à même de supplanter le PS (*anémique et chlorotique*) et que *les pauvres et les modestes* s'en sont allés mettre leur colère ou leur dégoût au service de l'extrême droite, au motif que ceux-là n'ont jamais gouverné – Français ! vous avez la mémoire courte, constatait leur idole en son temps.

Si le vaillant pourfendeur des vils abstentionnistes d'hier rejoint aujourd'hui les rangs de ceux qu'il conspuait précédemment force nous est d'admettre que les carottes sont bel et bien cuites et que même elles attachent au fond de la gamelle. Car une telle reddition est l'aveu que le pessimisme le plus âcre n'a dorénavant épargné que les idiots congénitaux et les imbéciles complices de la mascarade. Voilà pourquoi, Michel Onfray, ce cher vieux La Boétie a plus que jamais raison lorsqu'il dit : *Soyez résolu de ne plus servir et vous voilà libres*. Après quoi il sera naturellement prudent de ne pas oublier que c'est précisément au nom de la sacro-sainte liberté que le libéralisme triomphant parvient à justifier l'injustifiable, sauf que la prudence n'est pas une attitude compatible avec le libéral-fascisme, quand bien même il se prétendrait de gauche.

Dès ce soir je renonce à cesser de boire.

mars 2015

Un jeu de dupes ?

Il était temps qu'enfin avril vint car, à bien des égards et dans divers registres, mars ne montra guère de signes encourageants, c'est quand même le moins que l'on peut dire à l'heure du bilan. Un peu partout dans le monde, des hommes aux talents variés se sont brillamment illustrés au travers d'exploits dont on peut en effet comprendre qu'ils poussent certains individus moins doués à les prendre pour exemple, ou au moins y trouver comme une source d'inspiration. Les auxiliaires du pouvoir en charge de l'information – ce sont eux-mêmes qui le prétendent – n'ont pas manqué de matière et il est vrai que le plus souvent c'est elle qui fait cale, la matière, entre postillons et ragots puis agglomère l'ensemble afin de lui donner consistance. La barbarie serait à nos portes, disent-ils en affichant un air outré. Ah bon ! ce serait donc que nous aurions quelque peu oublié, sauté des épisodes, regardé sans les voir les faits, les images, comme à l'issue d'un film français on se demande tout à coup pourquoi on n'a pas plutôt épluché une pleine brouette de haricots verts, avec énormément de fils, à seule fin de s'occuper utilement. La perte de mémoire est une chose terrible, mais bien confortable pour qui en est l'heureux bénéficiaire car enfin, l'Histoire avec une hache majuscule n'est-elle pas remplie à ras bord d'exploits tout autant prestigieux que nous pouvons à juste titre inscrire au patrimoine de l'humanité afin d'en partager pleinement cette sombre beauté dont nous sommes tous un peu les heureux dépositaires.

Que nous ayons piteusement passé la main quand il s'agit de trancher dans le vif du sujet avec lequel nous entretenons quelque désaccord ne nous grandit en rien, mais ceux-là font ce que jadis nous fîmes et les voici barbares au motif que nous préférons désormais des méthodes moins artisanales et plus globalisantes. Le progrès est certes enthousiasmant dans sa recherche d'une efficacité maximale et nul ne peut le nier, néanmoins n'abusons point trop ouvertement, et parfois avec insolence, de notre supériorité au prétexte qu'elle serait manifestement la preuve d'une intelligence supérieure. On nous dit que d'autres barbares, possiblement les mêmes ou leurs cousins, se seraient comportés violemment en usant d'armes de guerre pour exterminer une poignée de dilettantes occupés à croquer des petits mickeys sur un coin de table. Et alors, n'avons-nous pas procédé de manière analogue quand il s'agissait de convertir à nos aspirations expansionnistes l'étranger qui préférait le plus souvent s'en tenir à ses pratiques coutumières voire ancestrales dont nous nous targuions de dénoncer le ridicule ? Et nos chers voisins, avec qui nous nous efforçons de remettre dans le droit chemin de la pensée libérale les inventeurs de la démocratie, ne se sont-ils pas montrés exagérément brutaux lorsqu'il s'agissait pour eux de gagner à leur cause une ou deux poignées, voire davantage, d'indigènes de quelque Oradour ou autre Guernica ? Et les voyages organisés dans des camps de vacances aux noms exotiques avec gaz à tous les étages, et le premier prix de l'innovation remporté haut le front à Hiroshima par des hommes épris d'aventure qui avaient déjà conquis l'ouest, le nord, le sud et l'est, partout où l'adversaire montrait son insupportable arrogance ? Du passé faisons table rase, n'est-il pas mon vieux Joseph ?

Que dire encore, concernant ce mois de mars calamiteux et même la totalité de ce début d'année, si ce n'est que la consternation nous terrasse lorsque, négligeant Lacan et ses sbires, un copilote dépressif choisit de faire du ski hors piste alors que ses passagers auraient accepté volontiers un grog bien fumant plutôt qu'une bonne bière sans faux col ? Ne nous faut-il point nous affliger, oui affligeons-nous du spectacle navrant que génèrent nos congénères quand ils peinent à choisir entre la droite de pouvoir et la droite

d'opposition tandis que le fascisme est là qui leur tend ses bras musclés pour les emporter vers un monde dont ils ne connaissent le merveilleux que par ouï-dire. Non, décidément, le printemps avec ses petites fleurs se fait cruellement attendre et il serait temps qu'en effet avril vint afin qu'enfin nous courrions copuler dans le millepertuis qui est, dit-on, remède à la mélancolie, voire à la dépression, au même titre d'ailleurs que la fornication la plus sauvagement débridée. Forniquons, foutredieu ! et conchions ces tristes sires à la moche figure qui, parfois, si souvent, nous ressemblent et nous détériorent l'existence, conchions-les tous et débouchons une bouteille ou deux, plutôt deux, qu'éventuellement nous partagerons avec qui le mérite pour peu qu'il y ait des tilleuls verts sur la promenade, et puis finissons-en une bonne fois avec ces pitres prétentieux qui nous gâchent le paysage, nous polluent l'air que nous respirons et le précieux silence de leurs menteries répugnantes.

Finissons-en ! c'est vite dit camarade, d'autres avant nous s'y sont usé le mental et la couenne, peut-être bien nous faut-il admettre que la partie était perdue d'avance parce que les dés depuis toujours sont pipés et que vivre n'a d'autre finalité que de nous donner matière à avoir des regrets. On n'est pas sérieux quand on a soixante-dix-sept ans.

Alors, qu'en effet on en finisse... et tant pis pour le printemps.

avril 2015

Certains jours

Certains jours, comme celui-ci par exemple et peut-être en raison de cette ambiance de Toussaint alors que le pommier est couvert de fleurs, les lilas itou et le mirabellier déjà défleuri, certains jours on se demande vraiment si c'est bien nécessaire – je n'ai pas dit indispensable, juste nécessaire – de continuer, point à la ligne.

Car je dois bien me l'avouer, depuis plus de trois semaines, rien, pas une ligne. Pourtant, il y aurait bel et bien matière à ne jamais décolérer, partout les fous furieux n'en finissent pas de saccager tandis que les veules profiteurs perpétuellement insatisfaits sans cesse se goinfrent, vociférant la bouche pleine pour marteler qu'ils en veulent encore et toujours davantage.

Parfois, tout à coup submergé par un trop-plein de dégoût et d'impuissance, un pauvre type se laisse glisser dans l'eau noire d'un canal ou, bravant l'indifférence générale et bonhomme du conglomérat des usagers en contrat précaire, s'efface sans bruit sous la rame du métro à la station Gaîté à une heure de grande affluence. Heureusement – c'est une façon de parler – on n'a pas toujours un canal ou une station de métro Gaîté à portée de main, ce qui en conduit plus d'un à différer, dans l'éventualité de voir un jour leur moral remonter à zéro, comme disait fort pertinemment Louis Pons. C'est cette tendance à la procrastination qui, judicieusement, encourage les plus pragmatiques de nos concitoyens à faire procéder méthodiquement à l'extermination des masses de moins en moins laborieuses afin de ne conserver que les quantités vraiment utiles d'individus grâce auxquels scientifiques et sociologues pourront œuvrer au progrès de l'humanité restante. Car l'humanité restante a besoin du progrès, songeons un instant aux conditions déplorables dans lesquelles ont vécu – nous devrions parler d'existence plutôt que de vie quand l'absence de jeux télévisés, de retransmissions de matches de foot et de séries débiles n'encourageait nullement l'ouvrier moyen à s'enrichir culturellement – conditions déplorables dans lesquelles ont vécu des générations et des générations délibérément sacrifiées sur l'autel du rétro-archaïsme vichyssois, et j'omets par pudeur celles qui n'ont même pas connu l'automobile à essence ou la bombe à neutrons. Autant dire que nous évoquons ici une époque antérieure à la création de la démocratie républicaine puisqu'il s'agit d'années noires où l'homme ne pouvait même pas décider librement de qui l'humilierait avec la plus magnifique morgue. On voit par là combien cet homme nouveau appelle de ses vœux une société où chacun sera récompensé selon ses mérites et obtiendra ainsi le droit à jouir pleinement de la dernière innovation, à proportion bien sûr de ce qu'il aura lui-même contribué avec efficacité à la disparition d'une ou plusieurs espèces antérieurement protégées comme par exemple le crapaud-buffle au profit du seul buffle où il y a davantage à manger, au réchauffement climatique dont les experts nous assurent qu'il devrait rapidement signer la mort du chauffage central et permettre la reconversion des centrales nucléaires à des fins purement ludiques.

Une telle perspective illumine de ses néons boulevardiers l'avenir qui s'ouvre à nous, y compris lorsque le mois d'avril ne tient pas toutes ses promesses et qu'il nous faut attaquer l'apéro du soir alors que déjà l'obscurité nous oppresse telle un cancer des bronches et que sur le poêle à bois réchauffe doucement la soupe au vermicelle. Je ne sais si je me suis bien fait comprendre mais il est tragiquement vrai que certains jours je m'emmerde.

avril 2015

Efforçons-nous de faire mieux que Richard Anthony

Si l'on excepte le fait que nous soyons nés, l'un au Caire et l'autre à Paris, durant les deux premiers mois de la célèbre année 1938, rien ne nous rapproche Ricardo Btsh et moi. Quelques exemples précis devraient contribuer à dissiper toute ambiguïté. Quand, en 1951, lui est à Janson de Sailly je joue aux cow-boys et aux Indiens dans le petit bois de la rue Verlaine en banlieue parisienne. En 1958 il enregistre *Tu m'étais destinée* d'après Paul Anka tandis que je chante *Hello ! le soleil brille* en costume kaki sur une petite route d'Afrique du Nord. Au début des années soixante, alors que je loue un petit appartement au vingtième étage d'une tour dans les quartiers nord de Marseille, il entend siffler le train et se fait construire un hôtel à la Jamaïque pour compléter son chalet à Crans, sa maison dans la vallée de Chevreuse et ses deux villas à Saint Tropez et Marbella. En 2010 il se vante à la télévision d'avoir vaincu son cancer du côlon et perdu ainsi plus de quarante kilos (ce qui tendrait à démontrer l'efficacité d'une telle pathologie dans les cas aigus de surcharge pondérale) tandis que j'ignore encore tout de celui qui s'est installé sur mon rein gauche. Cinq ans plus tard, il meurt d'un cancer généralisé. À présent tu peux t'en aller. Il avait soixante-dix-sept ans. Comme moi, mais moi je les ai toujours.

avril 2015

Quelque chose entre Lamartine et Chateaubriand

Il m'arrive parfois de me dire à moi-même à l'abri des regards et oreilles indiscrets : et pourquoi donc n'écrirais-tu pas un petit poème ? Voilà quelque chose qui ferait, éventuellement j'en conviens, certainement plaisir à quelque clampin au bord du suicide parce que nul autour de lui ne s'est proposé d'égayer un instant sa neurasthénie au moyen d'une brassée de vers élégiaques fleurant bon la plénitude obscène. Il est utile de savoir que le neurasthénique, au-delà de son caractère plutôt enclin à la dépression, peut également dissimuler sournoisement *une grande fatigabilité, des troubles psychiques, cardiovasculaires, digestifs, sexuels, endocriniens, et des douleurs diverses* (ce n'est pas moi qui le dis mais Robert et c'est, pour ce motif, incontestable). Donc, dans le seul but plutôt altruiste de venir en aide à quelque inconnu en piteux état, je trousserais volontiers un de ces petits poèmes vite faits bien faits comme il en existe d'innombrables quantités, et quelquefois fort bien torchés, négligemment éparpillés aux quatre vents et dont le candidat à une probable pendaison serait d'ailleurs bien inspiré de s'inquiéter avant le passage à l'acte, m'épargnant ainsi le douloureux constat de mon incapacité à concrètement passer du projet à l'acte. Je suis bien certain que cet imbécile trouverait aisément son bonheur et donc matière à lui rendre le sourire, le goût de la vie et même, pourquoi pas, l'envie de se baffrer dans l'instant une livre et demie d'immondes lasagnes trop cuites enduites de ketchup répugnant – les pervers ajoutent de la gelée de groseilles dans la béchamel. La plupart du temps les gens ont facilement tendance à compter sur la sollicitude du voisin qui, bien souvent, à vraiment autre chose à faire qu'à se soucier du moral, possiblement en berne, d'un type qui vient de perdre son chien écrasé par un autocar de touristes nord-coréens hilares tandis qu'une compression inopinée de personnel lui a rendu la veille toute sa liberté d'entreprendre alors même que son épouse volage avait filé avec un collègue de bureau qui lui disait encore la semaine passée son intention de refaire sa vie à Tanger.

Certes certes, je pourrais néanmoins tenter d'écrire ce fichu poème, rien que pour le plaisir et aussi pour prouver à ceux qui m'en croient incapable que je peux faire aussi bien que Lamartine ou Chateaubriand. En plus moderne, pour sûr, car l'alexandrin a vécu et la rime démodée. L'épopée épique, lyrique et enflammée convient-elle encore pour chanter la victoire de l'atome utilisé comme désherbant intégral, a-t-elle encore les mots pour sublimer la geste des amours séropositives et le seul terme suspect d'inspiration n'épouvante-t-il pas de manière radicale les thuriféraires du sacro-saint travail qui seul, ne nous l'a-t-on sur tous les tons répété, mérite salaire ? Le poète d'aujourd'hui doit s'ancrer dans la réalité de son temps, il ne rêve plus face à l'océan car les brises marines désormais sont cancérigènes et dans l'azur les gros porteurs, comme on les nomme, sont les nouveaux oiseaux qui tendent à remplacer le merle et le rossignol, voire la divine tourterelle qui s'en venait fienter d'aise sur la chemise à jabot des versificateurs d'antan. Écrire un petit poème n'est-il pas archaïque quand l'auteur moyen d'un Short Message Service se satisfait d'un vocabulaire limité à cent soixante caractères exploitant un jargon de sténo-dactylo dadaïste ? Aussi me suis-je résigné à laisser se pendre tous les neurasthéniques de ma connaissance et suis aller me reposer le temps d'une sieste bien méritée, renonçant pour l'heure aux ombrages romantiques de mes robiniers et autre érable negundo en raison d'une météo bien peu favorable pour un dernier jour d'avril.

avril 2015

Le premier mai c'est la veille du deux

C'était le jour du premier mai, celui où l'on fête le travail avec une telle conviction que l'on s'en va défiler par les rues de la cité voisine en brandissant des banderolles colorées et ainsi se donner l'illusion de prétendre peut-être changer le monde. Le temps du moins de faire semblant d'y croire avant de se réfugier au bistroquet du coin pour y caresser des lèvres le goulot d'une ou deux fillettes de piquette aigrette, histoire de se remonter le moral afin d'affronter sereinement la suite d'une journée mornement ordinaire. Il y a lurette que je ne fête plus le travail, ce serait du dernier ridicule lorsqu'on peut tout juste s'enorgueillir de n'être qu'un bon-à-rien, d'autant plus inutile désormais qu'infoutu de manier quelque modeste outil de jardinage sans me retrouver dans l'heure qui suit complètement détruit par le plus minuscule effort physique. C'était donc le premier mai et, dans la relative fraîcheur matinale, je m'apprêtais à accueillir mon vigneron préféré et sa femme venus me réapprovisionner en côte de brouilly dont je complète l'indispensable et semestrielle livraison à l'aide de quelques cartons de morgon et de fleurie, car l'idée même de manquer m'est insupportable. Ils avaient quitté dès potron-minet sous une pluie battante leurs collines du beaujolais et n'allaient pas tarder de débarquer à l'heure prévue avec leur cargaison. C'est alors qu'en quelques bonds d'une élégance qui n'était pas sans évoquer le regretté Jacques Chazot un chevreuil a traversé le champ impeccablement peint en vert au centre duquel depuis longtemps déjà un murier de son ombre protège le puits et s'y rafraîchit les pieds. Sans même tourner la tête, comme s'il ne m'avait pas vu, le brocard a filé droit vers l'ouest où une chevrette en quête d'aventure lui avait probablement fixé rendez-vous tandis que d'aucuns soutiennent mordicus qu'à l'ouest il n'y a toujours rien de nouveau.

Nulle horde de pédaleurs généralement bruyants n'avait encore troublé le silence dominical – bien que nous fussions un vendredi, ce qui est doublement paradoxal – d'échanges verbaux évoquant la victoire de Bartali dans le Tour de France de 1948 ou le phénoménal succès de Daniel Guichard avec *Capri c'est fini*, ce qui bien sûr déclenche régulièrement la polémique alors qu'ils n'ont pas encore franchi le dos d'âne de la Canovassière, un constat qui en dit long sur le train-train pépère de l'équipée. Avec un quart d'heure d'avance sur le planning le fourgon vient tout juste de franchir la ligne d'arrivée et entre à Terre Noire. Pendant le déchargement des cartons nous évoquons ensemble et pour la première fois l'absence au catalogue de beaujolais blanc, Laurent m'assure qu'il y songe depuis un moment déjà, qu'il a une parcelle riche en calcaire qui conviendrait idéalement et que peut-être, prochainement... Mais, ne nous leurrons point car plutôt que le blanc matinal c'est hélas le prévisible rosé qui a la cote, principalement au sein des colonies d'estivants enshortés à bob Ricard, sans compter qu'il me faudra peut-être attendre au-delà de ma date limite de péremption avant que la vigne nouvelle ne donne ses premiers raisins. Il m'a semblé judicieux de ne surtout pas demeurer dans une aussi épouvantable incertitude. Sans attendre davantage l'arrivée bien improbable d'un quelconque messie et qu'il eût rapidement occis tous les cons – vaste programme, aurait dit quelque célébrité d'antan – il fallait réagir et combattre la mélancolie débiliteuse que je sentais sournoisement s'installer. J'ai incontinent débouché une bouteille de blanc d'Oingt.

Ce n'est pas le moment de se déshydrater !

mai 2015

La cigarette du condamné elle-même a été supprimée

Je crois que je me suis fait avoir. J'avais pris il y a de ça bien longtemps la ferme et irrévocable décision de renoncer à fumer. Je me souviens très bien que c'était un dimanche matin, au mois d'août, mais j'ai oublié l'année. Il m'arrivait encore, ponctuellement, lorsque je me trouvais une bonne excuse, de me garnir une pipe mais le cœur n'y était plus vraiment. Et puis, surtout, jamais plus ne me venait l'envie d'en fumer une autre, fût-ce une heure ou deux après. Et voilà que qu'un beau jour, peut-être même aussi moche que la nuit où ma chatte Lola est morte, j'ai constaté un peu tristement que depuis plusieurs mois il ne m'était pas même une seule fois venu à l'esprit de m'offrir un petit extra tabagique. J'étais sevré. Me resterait la picole, mais pour combien de temps encore ? En règle générale ça finit mal...

Maintenant que nous sommes entrés, irrévocablement je le crains, dans l'ère de la répression, voire de la délation, maintenant que les pires andouilles hypocrites font supprimer sur les affiches la pipe de Monsieur Hulot, la clope à Gabin ou Bogart, maintenant que l'on traque le fumeur comme la milice traquait le juif aux grandes heures de pétainisme triomphant tandis que le plutonium inodore et sans saveur empoisonne des générations de futurs cancéreux pour le plus grand profit de quelques-uns que par pudeur je ne nommerai pas, maintenant qu'il est définitivement trop tard pour rencontrer la Molly de Preminger ou la Polly de Billy Wilder et que donc je n'ai plus rien à perdre, m'est venu doucement mais fermement le désir de renouer avec le goût, le parfum et la texture de mes premières Gauloises. J'ai investi ma fille d'une mission capitale et de confiance, se procurer auprès du débit de tabacs le plus proche un paquet bleu de ces inoubliables Gauldos.

Hélas, trois fois hélas, passées en 2008 de la Seita à British Imperial Tobacco – une telle enseigne révèle la supercherie au point qu'elle les fait désormais fabriquer en Pologne – les Gauloises ne sont plus, elles aussi, ce qu'elles étaient. Ma première Gauldo de septuagénaire a perdu l'essentiel de sa franchise un peu brutale d'antan, le paquet lui-même m'a semblé plus petit, son papier quelque peu sophistiqué et son habillage sous cellophane d'une prétention grotesque, sans parler du recto comme du verso dont le joli bleu a été saccagé au moyen de slogans destinés à terroriser, voire culpabiliser le pourtant dévoué contribuable fumeur ; la cigarette elle-même m'est apparue maigrelette, mal nourrie, le tabac coupé plus fin et donc plus serré ayant comme gommé sa robustesse prolétaire d'avant-hier. Je parle d'avant-hier parce que mes souvenirs ont, en l'occurrence, pas loin de soixante ans et il est ainsi tout à fait excusable que je leur trouve davantage de vertus qu'à l'époque ils ne possédaient peut-être pas. Il n'empêche que jadis, lorsque la flamme de l'allumette ou du Zippo venait caresser l'extrémité de la tige, le tabac s'embrasait facilement en grésillant alors qu'aujourd'hui il me faut pomper autant que sur une blonde équipée de son préservatif. J'ai le regret d'avouer que je suis passablement déçu.

Demain matin je retente le coup, mais à jeun cette fois !

mai 2015

Abolir le silence

Qui tolère les bruits est déjà un cadavre.

Guido Ceronetti

Ils étaient deux, ils sont arrivés dans l'après-midi et ont installé leurs machines afin de régler convenablement la puissance pour une nuisance sonore maximale. Dans la soirée ils ont procédé aux essais pendant quelques heures et, vraisemblablement satisfaits des résultats obtenus sont allés dormir pour être frais et totalement géniaux le lendemain. Peut-être ont-ils joué un moment à divers jeux électroniques pour demeurer ou feuilleté quelque roman graphique afin de parfaire leur savoir de débiles profonds.

Dès neuf heures du matin ils étaient à pied d'œuvre. La sono crachait ses décibels et les séquences programmées de batterie se succédaient sans temps mort. Le temps mort nuit à la créativité dès lors qu'il laisse deviner des incertitudes qui peuvent conduire au doute et, de là, déboucher sur l'humiliante impuissance. Ils ont ainsi tenu la distance pendant douze bonnes heures, avec juste une courte pause nécessaire à l'ingestion d'un grand double cheese bacon réchauffé au micro-ondes, arrosé de deux ou trois canettes de Red Bull pour stimuler l'énergie. En fin d'après-midi copains et copines, fans de bonne zique, ont débarqué et on a envoyé la sauce.

Ce matin, toujours à neuf heures afin de bien calibrer la performance, les artistes n'avaient pas laissé craindre la moindre baisse de régime, nulle fatigue n'était perceptible. La nuit fut inoubliable. Le fait que la totalité des œuvres ait été préalablement enregistrée et programmée ne laisse aucune place au plus petit hiatus, voilà pourquoi les séquences se suivent et, sur vingt-quatre heures, se répètent souvent. Mais il en va ainsi de tout art contemporain et c'est précisément ce caractère délibérément répétitif qui constitue la profonde originalité de la prestation. Il est à l'instant onze heures et les basses ronflent toujours, soutenant l'implacable martellement de la batterie sans que la moindre ébauche de mélodie ne vienne polluer la noble austérité janséniste du discours que les ignorants qualifieront de primaire.

Côté sud, la tondeuse à gazon succède maintenant à la débroussailleuse. Je suis juste entre les deux fronts. Au nord, de l'autre côté de la route à moins de deux-cents mètres, les musiciens puristes et leurs groupies hystériques qui poussent de petits cris chatouillés tandis que, derrière moi, plus ou moins à la même distance, au-delà de la combe, un Lenôtre local confectionne avec amour ses platebandes en prévision d'une probable garden-party – à moins qu'un orage, toujours possible à cette saison bénie des dieux, ne vienne affreusement gâcher la fête. Dans le ciel les productions Dassault père et fils nous font une rapide mais sonore démonstration de leurs époustouflantes capacités, sans toutefois larguer nul missile.

C'est là un de ces charmes particuliers dont on ne peut jouir qu'à la campagne. La ville a d'autres atouts qui, fort heureusement, ne se limitent pas au seul souffleur de feuilles nîmois cher à mon ami Pons, qui n'est pas mon cousin. Pas plus tard qu'hier, pendant le déclenchement des hostilités à mon endroit et tandis que je m'informais du nombre de morts violentes de par le vaste monde où nous ne cessons de nous égayer dans la béatitude, une publicité hautement dynamique destinée à nous vendre des automobiles ou des téléphones portables proposait aux nombreux imbéciles toujours fidèles au poste de *se faire remarquer* puis *de faire du bruit*. Le message est bien passé et les crétins, congénitaux ou stagiaires en formation, s'exécutent avec enthousiasme. Quel talent, quelle bonne volonté et quelle abnégation !

Faire du bruit. On ne peut faire meilleure offre à l'individu de type moyen né après Hiroshima pour qui le bruit, c'est la vie. Le silence l'effraie, l'opresse, l'andouille se sent seul et soudain panique, il allume

la radio, la télé, appelle n'importe qui au téléphone, son psy pour obtenir un rendez-vous urgent ou la police pour dénoncer le voisin au cas où celui-ci serait juif ou arabe, d'un coup de perceuse électrique il fait quelques trous dans le mur du salon et, aussitôt, dans l'ivresse des perforations, il existe. Il va sur les circuits de formule 1 pour voir mais surtout entendre vrombir les moteurs et les commentateurs idiots commenter, il fait de la musique – c'est du moins ce qu'il prétend parce qu'il a réussi à s'en convaincre lui-même, et il pourrit l'existence de ses voisins qui ont le mauvais goût de lui préférer le bavardage autrement inspiré du rossignol qui, par pudeur sans doute, rechigne à s'exhiber. Certes, le silence risque parfois d'inciter l'homme à s'interroger, à réfléchir et l'on peut dès lors comprendre combien il estime préférable de se réfugier dans le vacarme le plus abrutissant qui soit. *Le bonheur, c'est de passer à côté du pire*, disait Louis-Ferdinand. Ou d'être soi-même le pire, ajouterais-je. Plus il est stupide et s'acharne à le démontrer, plus l'homme vénère le bruit et s'évertue par tous les moyens à abolir le silence.

mai 2015

Les conquérants nous pompent l'air

Si l'on excepte les adversaires inconditionnels et farouches du trou perdu au fin fond d'une cambrousse moyen-âgeuse, la plupart des hominidés qui survivent de nos jours et vont même jusqu'à se reproduire alors qu'ils ignorent complètement s'il existera encore, dans quelques années, du lait bio pour remplir les biberons de leur progéniture et des compact discs de Francis Cabrel – maintenant que Richard Anthony n'est plus – afin d'éveiller chez ce chérubin le goût de la poésie rurale, la plupart de ces hominidés donc persistent à s'imaginer que rien n'est plus exaltant que de partir, à peine sonnées matines, dans le seul but ô combien exaltant de découvrir ce qui se cache au-delà de cette colline qui barre l'horizon, là-bas, du côté de nulle part où, pourtant comme en son propre trou, le pécore pollue et le gendarme sans relâche traque l'indésirable ou le récidiviste.

Je connais personnellement des individus pour qui l'existence n'a de sens que partagée avec des voisins de palier, des collègues de bureau et une poignée d'usagers des transports en commun. Ils peuvent ainsi à loisir commenter la météo catastrophique, la baisse quelquefois simultanée des salaires et des températures, la mise bas de telle célébrité radiophonique, cathodique, voire catholique et princière maintenant que l'on ne coupe plus guère les têtes couronnées à seule fin de préserver la part de rêve enfouie au cœur de chaque esclave moderne. Nonobstant le nombre considérable de bistrots au mètre carré proposant d'invraisemblables quantités de boissons pouvant aller jusqu'au Campari, le bienheureux citadin peut faire, à tout moment et même durant le jour du seigneur, l'acquisition d'un slip neuf dès lors que cela correspond à une nécessité impulsive sans pour cela devoir passer les habits du dimanche avant de filer jusqu'au supermarché du bourg distant de vingt-huit kilomètres, en courant le risque de ne pas trouver la taille idoine ou sa couleur préférée. Sans compter qu'il est de beaucoup préférable de tomber subitement cancéreux en ville où l'on peut choisir son oncologue avec ou sans dépassement et sa chambre avec vue. Nul ne peut ignorer combien, à la campagne, les probabilités de mourir debout ou à proximité de son lit sont autrement plus courantes.

Le péquenot d'antan, désormais avantageusement (?) supplanté par le néo-rural d'importation, avait bien autre chose à faire que de s'aller baguenauder sur des sentiers incertains et fourchus pour y dénicher le millepertuis ou, tel Richard Brautigan, la salsepareille et rentrer fourbu avec une entorse comaque qui, va-t'en savoir, menace de s'infecter et il ne lui serait pas venu à l'esprit de grimper sur la moindre bosse pour constater que, d'un côté comme de l'autre, c'est en tous points identique et que l'on y voit à peu près autant de différence qu'entre mon genou gauche et mon genou droit, arthrose comprise. Fallait-il prendre le risque d'une amputation, toujours déstabilisante, sous prétexte de courir le monde comme un quelconque Savorgnan de Brazza de province qui, faut-il le rappeler, en récompense pour ces conquêtes coloniales, n'eut droit, après sa mort, qu'à une rue de moins de cent mètres de long, dans le septième arrondissement de Paris d'où l'on ne voit même pas la mer. Et moins encore le désert.

Mollement alanguï sur ma chaise-longue rose fuchsia, je goûte le parfum un peu sucré des fleurs de robinié dans un silence enfin revenu. La canicule tente une nouvelle prise de pouvoir, l'horreur est à nos portes et le moindre effort suicidaire. Tous les Savorgnan des environs peuvent bien mener leurs croisades, s'en aller explorer chaque trou perdu et ses alentours, je ne bouge pas le petit doigt.

De crainte de renverser mon verre.

mai 2015

L'abus de boisson...

J'ai quelquefois tendance, de plus en plus souvent en vérité, à me demander si je ne deviendrais pas un peu brindezingue. J'ignore si les meilleurs parmi nous se sont un jour ou l'autre soucié d'une semblable étrangeté qui nous pousse à douter d'un équilibre mental jusque là considéré par les experts comme approximativement normal, bien que les spécialistes en n'importe quoi n'aiment guère l'approximation qui serait, selon eux, préjudiciable à la bonne marche du monde et, par là même, suspecte de possiblement dissimuler quelque poète ou zinzin de catégorie plus ou moins ordinaire.

Pas plus tard que la semaine passée, je déambulais ce mardi-là sur l'avenue Debré père et fils à la recherche d'un débit de boisson à la terrasse duquel je comptais bien déguster un ou deux ballons de blanc. La journée s'annonçait déshydratante et je m'étais préparé à devoir accepter n'importe quelle production locale, dussé-je m'y détériorer à jamais les papilles, alors que onze heures venaient de sonner au campanile de l'église voisine et qu'il me fallut amèrement constater le scandaleux égoïsme des tous les bistrotiers de la cité qui, sans la moindre exception, avaient décidé de ne plus ouvrir désormais leur établissement chaque premier mardi du mois – qui est également le jour où l'équipe municipale fait procéder au ramassage des ordures encombrantes singulièrement baptisées monstres. Par solidarité avec le limonadier du patelin voisin et maire de sa commune accusé d'avoir mis de l'eau dans son vin pendant et après les dernières élections municipales, m'apprit-on au commissariat où j'étais allé me renseigner sur les raisons d'une telle félonie et où l'on me demanda si j'avais quelque objection à formuler concernant cette décision. Il s'en fallut d'un rien que l'on me réclame mes pièces d'identité et que l'on m'écroue pour trouble de l'ordre sur la voie publique, laquelle, du fait qu'elle soit précisément publique, m'appartient quand même peu ou prou.

Fort dépité – on le serait à moins – je me mis en quête d'un commerce susceptible de me céder à un prix raisonnable un ou deux flacons d'un jus de raisin dont la couleur subtilement dorée déjà déclenche, avant même son ouverture et l'étape de la tranfusion, un état proche de la béatitude. Eh bien, vous me croirez ou non, l'épicier me fit savoir que je n'en trouverais nulle part le premier mardi du mois. Par solidarité, ajouta-t-il avant de me proposer tout un assortiment d'olives grecques importées d'Allemagne. Sans vouloir ouvertement paraître désagréable je lui rétorquai qu'il pouvait se les mettre où je pense, au risque d'être dénoncé et illico déporté en Autriche (c'est là que Thomas Bernhard lui-même a fini par succomber, ce qui donne la mesure des atrocités qui se perpétuent, encore de nos jours, dans cette contrée où se reproduisent les nazis catholiques). Réalisant rapidement combien il eût été téméraire de m'attarder davantage et prendre des risques aussi insensés qu'inutiles, je filai sans demander mon reste et me hâtai de disparaître du paysage, par ailleurs assez quelconque surtout si l'on songe qu'y naquit il y a fort longtemps un romancier inconnu mais également mondialement célébré pour sa recette des pieds et paquets aux choux de Bruxelles, dite à la Aquebar, qui fut préalablement, comme c'est souvent le cas, le nom de ses parents. Surtout celui de son père.

À peine m'étais-je engouffré dans la première ruelle insalubre et puante qui se présentait qu'à une dizaine, peut-être même douze, ils me tombèrent dessus à coups redoublés de gourdins et que l'aventure devrait s'arrêter là. Lorsque je rouvris les yeux Kim me tendait un verre de blanc bien frais – Du beaujolais d'Oingt, tu aimes ? me demandait-elle avec à peine un soupçon d'accent.

Franchement, je me demande si je ne deviendrais pas un peu brindezingue.

mai 2015

Calfeutrons-nous, le printemps a filé

Le joli mai n'est plus ce qu'il était, et ce n'est sans doute pas Chris Marker qui me contredira. Il n'y a pas si longtemps cela allait de soi qu'en mai on fit ce qui nous plaît, on élevait des barricades, on lançait des pavés, il était interdit d'interdire, la jeunesse était poète et inventait des formules inédites, partout on sentait le printemps installé – certains allèrent même jusqu'à s'imaginer que les choses ainsi pourraient durer quelques temps et qu'il suffisait de s'allonger sur les pelouses enfin libérées pour en profiter. Cette année – j'ignore s'il en faut attribuer la cause au fait que le pouvoir politique n'a cessé de prendre ses distances avec ses propres engagements –, le joli mois de mai affiche lui aussi des airs de trahison. Nous avons été trompés sur la marchandise, j'entends dire qu'ici ou là il a neigé et que dans des appartements pourtant bourgeois on aurait rallumé le chauffage. En mai ne te découvre pas d'un fil et tant pis pour la rime !

Tout au long de l'avenue Rémi Fraisse les marronniers ont eu vite fait d'abandonner leurs petits chapeaux pointus et tout de blanc fleuris, un vent glacial balaie le paysage de rafales d'une rare violence. Il ne fait pas un temps à s'en aller flaner sous les tilleuls verts de la promenade loin des cafés tapageurs aux lustres éclatants où plutôt que des bocks on eût été tenté de commander un grog en délaissant la terrasse pour la banquette encore tiède tout juste abandonnée par quelque demoiselle impatiente à l'idée de retrouver le sosie très approximatif d'un Johnny Depp de province.

Grande est la tentation de se calfeutrer à l'abri des murs épais et de n'en point bouger. C'est exactement mon programme et je m'y tiens. Avec des munitions pour combattre la soif il est aisé de tenir le siège et j'ai suffisamment de livres à relire pour résister mille ans, mais à quoi bon résister mille ans quand il s'agit de finir la nuit, la semaine, voire le mois. Dehors, l'autre souffle et enrage, les arbres plient sous l'assaut et seul rompt le bois cassant des pins qui semblent ignorer que toujours le vent triomphe. D'aucuns ne manqueront certainement pas de vanter en retour les mérites de l'insupportable aquilon, ignorant les dégâts et saluant avec emphase son dévouement exemplaire lorsqu'il s'agit d'éloigner les nuages pourtant le plus souvent porteurs d'une salutaire ondée, de détourner vers d'autres contrées et d'autres citoyens moins chanceux les pollutions diverses qui font le charme particulier des grandes cités plus ou moins industrialisées, de repeindre en bleu de carte postale les ciels où s'attardent avec infiniment de légèreté de délicats moutons échappés d'une toile de Boudin afin que nous distinguions mieux le passage de ces avions porteurs de mort sans lesquels nous n'aurions pas voix au chapitre de la paix dans le monde, d'aucuns prêteront ainsi sans vergogne d'honorables vertus humanitaires à ce voyou aussi bruyant que grossier dont on oublie un peu trop aisément de saluer sa vigoureuse contribution quand il s'agit de transformer en cendres fumantes quelques hectares de forêt et ce qu'ils contenaient d'existences parfois minuscules.

Bon vent ! C'est en ces termes que la belle en ciré jaune, négligemment assise sur une bitte d'amarrage deux fois trop grande pour elle et fouettée par les embruns, a coutume d'encourager l'exploit à venir de ces glorieux capitaines qui chaque année s'embarquent pour des courses lointaines avec au ventre la rage de vaincre les éléments hostiles mais bien davantage encore le concurrent, tous les concurrents, pour la beauté de la compétition. Le vent du large a le goût salé de l'aventure, bon vent les gaillards d'avant, hisse et ho Santiano ! Sacré Hugues Aufray...

Tiens, à propos de frais, Lison, remets-moi un petit ballon de blanc, le roulis est encore loin.

mai 2015

Et d'abord la santé !

J'ai pour habitude – une manière d'éthique en quelque sorte – de me mêler le moins qu'il m'est possible des affaires des autres, ayant suffisamment à faire avec les miennes propres, ou pas d'ailleurs. Néanmoins et à titre tout à fait exceptionnel je ne résiste pas à la tentation de vous narrer par le menu les aventures truculentes d'un mien ami affecté de douleurs imputables à son grand âge (afin de préserver son espérance de vie, certes un peu déraisonnable ainsi qu'on le vérifiera plus loin mais par ailleurs respectable, je m'abstiens ici d'user de chiffres susceptibles de lui porter préjudice auprès des jeunes filles plus ou moins pubères), douleurs donc qui l'ont conduit à consulter un clinicien de son entourage auquel ne le lie pourtant aucune relation douteuse. L'homme de l'art l'orienta vers un collègue dont l'occupation principale est la radiologie, en dehors de la pêche au gros dans la mer des Sargasses ou chaque week-end prolongé du mois de mai à partir des berges de quelque ru serpentant au milieu des champs de colza génétiquement modifié. La radiologie est un sport en chambre où il prend assez souvent son pied – c'est lui-même qui l'affirme – en découvrant chez la plupart de ses clients les plus patients de vilaines taches suspectes, principalement localisées entre l'entrée et la sortie du tronc de cône commun aux hommes et femmes de bonne volonté. Bonne volonté nécessaire pour résister à l'irrépressible envie qui nous prend parfois d'assouvir, un peu brutalement il est vrai, un profond besoin de vengeance lorsqu'on réalise par exemple que son voisin de palier a réussi à entrer dans la police alors qu'il est infoutu de distinguer, même de face, un chauffeur de taxi burkinabè d'un secrétaire d'État natif de Tourcoing.

Le radiologue, que l'on paie pour cette tâche, radiographia donc ce mien ami, certes d'un grand âge mais pas non plus totalement grabataire puisque peu enclin à manquer le rituel de l'apéro, celui du matin comme celui du soir, en compagnie d'autres débris ayant pareillement eu à subir l'invasion teutonne, la myxomatose, Michel Sardou et le saumon sous blister. Le pauvre homme – je ne parle point là du saumon sous blister mais de cet autre qui se flatte de m'avoir pour ami, alors qu'en vérité... – n'ayant jamais lu l'hébreu s'en fut trouver de nouveau son diafoirus de proximité afin de se faire traduire les conclusions sibyllines du praticien diplômé en sciences plus ou moins occultes car la voyance, comme la radiologie, n'est pas un exercice à la portée du premier imbécile venu, contrairement à ce que ledit imbécile est tenté de penser, si tant est qu'il pense.

Dans son immense sagesse celui-ci – non, pas l'imbécile, mais le diafoirus – lui expliqua que tout allait fort bien, qu'il était totalement hors de question d'irradier à nouveau l'impatient inculte à grands renforts de scanners, d'irm et autres procédés en l'occurrence bien inutiles et dangereux quand avec telle potion deux fois par jour tout devrait rentrer dans l'ordre normal et républicain sans trop tarder. Le vieillard sourit dans sa barbe. Il se savait impeccablement mithridatisé depuis ce doux mois d'avril 1986 lorsque, profitant de la liberté nouvelle initiée en juin 1985 par les accords de Schengen – et avant même leur application dix ans plus tard –, les particules (dont l'extrême finesse n'était pas sans évoquer l'envol d'un duvet de bergeronnette – que l'on nomme également hochequeue), quittant sans regret et sans papiers les vertes campagnes des environs de Tchernobyl, s'en vinrent enrichir de césium 137 l'atmosphère si délicatement printanière d'un territoire bas-alpin qui, depuis l'affaire Dominici, vivait dans la plus bienveillante léthargie. Afin de convenablement entretenir sa si précieuse immunisation, le pourtant bel et bien subclaquant quasi-octogénaire ne manquait pas, chaque matin depuis l'an de grâce 1986, de déguster son

infusion de thym, labiacée dont nul ne peut ignorer la considérable capacité de concentration des dites particules, éventuellement délétères et possiblement apatrides.

On vient d'apprendre qu'il mourut un peu plus tard, renversé par un tracteur dépourvu de pot catalytique conduit par un écologiste ivre mort. *On n'est jamais assez pessimiste*, aurait ajouté Patrick Raynal en éclatant de rire.

mai 2015

À vaincre sans effort, on triomphe sans gloire

Les choses seraient, dit-on, extrêmement simples : d'un côté les battants, les ambitieux que rien n'arrête et de l'autre les velléitaires qui jamais ne réussiront parce qu'une intention que l'on ne parvient pas à concrétiser fait de cet individu-là un perdant définitif qui, en somme, ne mérite même pas d'exister. Nés perdants, les velléitaires sont la honte de l'humanité, on ne saurait parler à leur propos d'échec puisqu'ils ne tentent jamais rien. Les êtres que l'on aime à citer en exemple sont toujours des vainqueurs car vaincre est ce qui rend humide l'entrejambe de celle-là qui s'en vient sur les gradins assister à l'estocade de la bête par le matador au ferme petit cul de tapette. En toutes circonstances il ne s'agit toujours que de tuer l'autre, l'écraser souvent suffit en lui interdisant de relever la tête, les foules paient pour le spectacle puisque c'est bien ici et là de spectacle qu'il s'agit. Nos grands hommes ne doivent leur célébrité à travers les siècles qu'à leur capacité à faire frémir la masse grâce à leurs exploits sanglants, il n'est pas nécessaire de remonter jusqu'à la Grèce antique, simplement ne jamais oublier la fascination de l'anonyme pour la puissance d'un Hitler hier ou d'un Assad aujourd'hui. N'importe quel financier détient désormais le pouvoir d'anéantir toute une population sans même risquer de tacher de sang impur son costume sur mesures bien repassé, sauf exceptionnellement mais juste le temps d'un petit plaisir furtif, pour épater sa femelle du moment. Puisque tout s'achète il est bien naturel que tout se vende. Et le velléitaire est à vendre puisque, par essence, il est incapable de vaincre. Pour le battant, perdre une bataille un jour c'est juste remettre au lendemain une probable victoire.

Au milieu des années soixante les fabricants de lingerie féminine d'obédience nazie, ne reculant devant aucune innovation permettant de contrer efficacement la concurrence de la capote dite anglaise ou celle, bien moins performante, du calendrier de ce brave docteur Ogino, lancèrent sur le marché une arme beaucoup plus redoutable pour lutter contre les risques de maternité intempestive : le panty. Préalablement renseigné sur la présence d'un tel rempart il était alors sage de s'assurer la main-d'œuvre supplémentaire d'un ami complaisant car on n'est jamais trop de deux pour venir à bout d'un pareil bouclier, à moins de s'être prudemment équipé d'un outil tranchant dont la vue toutefois pouvait éventuellement inquiéter voire terrifier la ravissante, car il est à espérer qu'elle le fût. Cette gaine infranchissable s'imposa comme la réplique moderne de l'antique ceinture de chasteté, certes plus moulante mais néanmoins pareillement dissuasive. *Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un leurre.* C'est assez dire combien les velléitaires ont des soucis à se faire maintenant que l'on annonce le retour triomphant du panty, sans doute remis au goût du jour, équipé d'un lecteur de code digital et d'un système d'alarme connecté en permanence au service de protection des femmes battues en étroite relation avec la brigade de répression du grand banditisme.

C'est assez dire combien, en ces temps où l'orgasme ne s'atteint plus guère qu'en traversant les mers debout sur un morceau de contreplaqué, en sautant sans parachute et sans casque du sommet de l'Arc de triomphe ou en cherchant à rejoindre Düsseldorf depuis Barcelone sur un vol German Wings, il est heureux de constater que les téméraires entichés du coût impossible vont de nouveau pouvoir se lancer à l'assaut du panty sans lequel l'amour n'est que triste besogne routinière, privée de l'émouvante beauté de l'exploit. Mon vieux Corneille, j'en devine qui déjà frétille d'impatience.

juin 2015

Dégradation

« Nul n'aurait jamais pu s'imaginer qu'une telle situation s'installe et, même, se dégrade encore davantage au fil des mois. Certes, les plus âgés ne manquèrent-ils pas de rappeler aux adolescents boutonneux le souvenir qu'ils avaient gardé des années sombres de l'Occupation mais vous savez comme sont les jeunes, toujours à croire qu'on leur raconte des extravagances en exagérant énormément, histoire de noircir à plaisir le tableau et de se faire plaindre, tout en omettant d'éventuelles compromissions avec l'envahisseur, voire d'opportunes délations à des fins inavouables. »

Bien sûr, à quelques exceptions près toutefois car partout existent d'abominables pessimistes toujours prêts à prédire le pire au point que l'on pourrait penser qu'ils y prissent quelque plaisir, bien sûr chacun avait certainement pu remarquer une raréfaction voire la disparition pure et simple de certains produits de première nécessité, mais la tendance veut que l'on ne demande qu'à se rassurer, qu'il ne s'agit là que d'un retard momentané dans les approvisionnements, que tout va rentrer dans l'ordre rapidement et que, sous peu, les piles pour la lampe de poche seront de nouveau présentes sur le comptoir de Monsieur Louis, l'aimable quincaillier de la rue qui monte en venant de la gare. Peut-être même croirons-nous simultanément au retour du pastis chez l'épicier du coin, bien qu'il fût assez visiblement d'origine nord-africaine. Il n'empêche qu'un beau matin le pain vint à manquer, le fait qu'il fût infect ne pouvait laisser deviner qu'il allait être rare. On invoqua une pénurie de farine, des grèves – pourtant interdites et sévèrement réprimées – dans les minoteries, des difficultés d'acheminement, certains allant même jusqu'à dénoncer une certaine dose d'impéritie au sein de la corporation des mouleurs de baguette livide. L'inquiétude finit par gagner les couches sociales légèrement supérieures qui, bien que soutenant leurs maîtres au pouvoir censés garantir à eux-mêmes et à leur progéniture un mode de vie décent, s'inquiétèrent parfois, entre gens de bien, de la probable bien qu'inenviable autant qu'inadmissible en haut-lieu fermeture des établissements totalement dévoués à la pérennisation de la nourriture et des accessoires étiquetés bio, produit garanti naturel issu du commerce équitable et réservé à une catégorie de consommateurs n'hésitant pas à se réclamer d'une élite pour qui l'accès au bon goût est affaire de caste, donc d'éducation. Des queues interminables stagnent devant les portes closes des hypersupermarchés dans l'attente d'un hypothétique arrivage de n'importe quoi. Lorsque la rumeur fait état de la vente imminente d'une denrée quelconque les vigiles armés ne libèrent qu'un seul accès afin d'assister, le sourire au mufler, à la ruée du troupeau lancé à la recherche de l'unique rayon approvisionné. On songe, non sans nostalgie, à l'heureuse époque où, le jour du démarrage de la période des soldes, c'était à qui piétinerait l'autre pour emporter le manteau en simili vison à trente pour cent de son prix. Les affaires sont les affaires, n'est-ce pas mon vieil Octave et il nous faut maintenant abandonner tout respect de soi pour une pauvre boîte de haricots verts. Quelle pitié ! Afin de pallier tout risque de débordement contraire au respect de la démocratie l'usage, pondéré cela va de soi, de la kalachnikov est autorisé, les forces de l'ordre étant seules habilitées à déterminer le degré d'urgence et d'efficacité de leur intervention.

Dans les rues dorénavant on traque le pauvre, privilège dont l'autochtone devra désormais partager l'honneur et l'avantage avec l'étranger, de type manifestement maghrébin ou, éventuellement, européen de l'est sans qu'il fut toutefois possible de le distinguer au premier regard du natif d'une quelconque banlieue jadis prolétaire et aujourd'hui simplement carchérisée. Des équipes de nettoyeurs plus ou moins diplômés en sciences sociales écument les quartiers périurbains et pourchassent jusqu'à ce que mort

s'ensuivent les malfaiteurs surpris à rôder hors de leurs périmètres autorisés dont la classification elle-même pourrait, sur simple décision administrative, faire l'objet d'un décret de dératisation intensive. Chasser le pauvre ne serait en aucun cas plus coupable que d'aller ici ou là exterminer les derniers éléphants, tigres ou rhinocéros, il s'agirait, dit-on, d'une mesure prophylactique visant à débarrasser le meilleur de l'humanité de qui ou quoi l'encombre et menace à plus ou moins long terme de nuire à son développement. Car le pauvre est nombreux, il se reproduit et constitue un réel danger pour la survie des élites et leur perpétuation. La tare principale et même fondamentale du pauvre est de n'être pas riche et, par conséquent, de ne pouvoir espérer l'être un jour. On voit par là combien son existence n'offre guère d'intérêt pour quiconque n'effectue pas des recherches imbéciles sur les espèces en voie de disparition. Lors des battues hebdomadaires organisées à l'initiative des milices du Front Prospérité & Nomenklatura, tout individu surpris à errer aux abords de quartiers résidentiels autrement qu'à l'arrière d'une voiture avec chauffeur doit être immédiatement abattu à moins que, dans la minute suivant son interpellation, il ne puisse prouver disposer d'un compte dans l'un ou l'autre des établissements bancaires spécialisés dans la fraude fiscale et bien connus des seuls passionnés de libre circulation des capitaux. Le pauvre authentique demeure peu visible à l'œil nu, à moins de s'en aller baguenauder sans raison dans des zones qui puent la misère et les maladies dégoûtantes chacun peut l'ignorer s'il le souhaite et se donner les moyens de ses ambitions. La difficulté naît dès lors qu'il s'agit de discriminer avec pertinence le pauvre potentiel, en cours d'élaboration. Celui-là peut ponctuellement faire illusion et tromper la vigilance du riche déjà suffisamment préoccupé par des placements certes hasardeux mais de ce fait magnifiquement audacieux. Le demi-pauvre se distingue de l'intégral parce qu'il s'imagine que ça ne va pas durer et qu'il lui reste encore ses petits revenus d'esclave à temps plus ou moins partiel grâce à quoi il est persuadé qu'il va pouvoir bientôt changer d'appartement, peut-être même de voiture et de femme – mais ne rêvons pas trop tout de même puisque celle-là qui dort dans son lit a déjà anticipé l'inéluctable et sait d'avance qu'elle ne sera pas remplacée, depuis longtemps convaincue d'être irremplaçable – et approcher, tout en demeurant à sa place, un ou deux riches sur une improbable Riviera. Rien ne l'exaspère autant que de croiser malencontreusement un vrai pauvre de derrière les fagots. Il a un instant honte pour lui et se réjouit de n'en être pas réduit à de telles extrémités. Lui revient en mémoire la disparition inopinée de cet employé aux écritures après trente-cinq ans de maison et ce n'est pas sans émotion qu'il croit sentir à nouveau ce si subtil remugle associant de manière particulièrement inattendue le saucisson à l'ail et l'after-shave de Prisunic qui l'insupportait, et l'écœure à l'instant l'idée que ce pourrait être lui, demain ou l'an prochain, juste avant de plonger irrévocablement dans l'horreur d'un anonymat répugnant, prélude à la fosse commune. Tout à l'heure, en sortant du bureau, il ira prendre son tour dans la queue qui serpente sur le trottoir de la supérette avec l'espoir un peu fou de faire l'emplette d'une boîte de raviolis pour fêter leur trente-cinq ans de mariage, à Georgette et lui. Sans savoir que Georgette a filé avec un commissaire divisionnaire détaché au service de la répression des fraudes au sein duquel il sait se montrer de bon conseil.

Le pauvre authentique a dû renoncer à fouiller les poubelles, toutes désespérément vides désormais. On signale des cas, certes encore rares, d'anthropophagie, notamment au cœur d'une même famille où l'on n'aurait retrouvé que les os des deux derniers nourrissons. Les milices chrétiennes, arguant du fait qu'il appartient à Dieu seul de reprendre la vie qu'il a donnée, ont décidé, de leur propre chef, d'assurer des tours de garde à l'intérieur des maternités. Les animaux que l'on disait domestiques ont disparu et il a fallu armer les gardiens du zoo, plusieurs cages ayant été retrouvées désertes au matin. Le crocodile a pour l'instant été épargné mais il est hautement probable que la girafe ait été débitée sur place, son long cou tranché en rondelles telle une saucisse sèche. Par arrêté préfectoral il fut décidé de fermer plusieurs boucheries, on aurait retrouvé dans leur chambre froide des viandes avariées de nature et de provenance incertaines.

Fort heureusement, quel que soit le régime, la culture ne perd pas ses droits. Michel Sardou vient d'entrer

à l'Académie française, reprenant le fauteuil laissé vacant, à son insu, par un accordéoniste du centre droit – le centre est toujours à droite – ayant alors largement dépassé la date de péremption. Chaque municipalité dispose depuis hier d'un délai de quinze jours pour se procurer à prix coûtant une œuvre de Jeff Koons qui sera installée dans la salle des délibérations, quitte à ce qu'un tel embellissement nécessite divers aménagements. Quelques petits malins – ils n'avaient pas quinze ans les salopiards – ont été fusillés sur le champ, accusés d'avoir fabriqué des copies, plus ou moins approximatives mais pour la plupart fort réussies. L'art ne doit-il pas sans cesse, nous répète-t-on, s'ouvrir à l'innovation, à l'audace et se positionner clairement face à son temps. Nos dirigeants ont fait fermer toutes les écoles et conservatoires qui ne faisaient que rabâcher un enseignement obsolète et même jugé réactionnaire. Une énième réforme de l'Éducation internationale instaure deux langues obligatoires, l'anglais et l'allemand. Le français devient facultatif et passe au vingt-cinquième rang, comme à l'Eurovision, car il faut avant tout encourager l'amour des mathématiques, discipline qui serait, nous assure-t-on, la seule véritablement tournée vers l'avenir et soucieuse du progrès de ses élites. Nous ne devrions ainsi manquer prochainement ni de comptables ni de scientifiques.

Les contrôles d'identité sont continuels et des coups de feu claquent jusque tard dans la nuit, on retrouve au matin les cadavres, pas toujours entiers lorsqu'une horde d'affamés a prélevé les meilleurs morceaux. Mais la rébellion s'organise, chaque jour des centaines de pétitions récoltent des milliers de signatures qui permettent aux autorités d'identifier les internautes qui sont immédiatement arrêtés où qu'ils soient et transférés dans différents centres de détention. Circule une rumeur selon laquelle des nuages de fumées pestilentielles s'élèveraient chaque mois de l'intérieur des murs de chacun de ces centres mais nul journaliste digne de ce nom n'a souhaité enquêter sur ce sujet. On voit par là combien il est pour l'instant difficile de se faire une opinion pertinente sur la volonté du nouveau régime de relancer l'économie du pays tout en garantissant à chaque citoyen l'égalité des chances.

J'ai entrepris ce matin de relire tout *Thomas Bernhard* mais je crains de n'avoir pas le loisir de mener un tel projet à son terme. J'ai choisi de commencer par *Extinction*, faut-il y voir un signe ?

juin 2015

L'ennui mis à la portée de chacun

Je ne me souviens plus quel probablement éminent homme de lettres écrivit un jour que la misère serait moins pénible au soleil. C'est vite dit, objectai-je in petto. La formule trouverait aisément sa place dans le dictionnaire des idées reçues mais je n'ai pas vérifié si Flaubert y avait songé, lui qui avait fort justement observé que la littérature est une excellente manière d'occuper les oisifs sans lesquels, soit dit en passant, l'existence des besogneux n'aurait aucun sens. On peut soi-même, pour peu que l'on soit un rien pervers, s'adonner à ce type d'activité singulière qu'est l'écriture d'une nouvelle et surprenante version de *La Princesse de Clèves* ou préférer en abandonner la confection à d'autres, limitant ainsi son effort à la seule lecture – ce vice impuni, disait Larbaud – ce qui peut parfois s'avérer déjà bien épuisant.

Misère, outre que c'était le nom de sa chienne en même temps que celui d'une plante plus ou moins exotique que les érudits intitulent tradescantia, misère c'est encore, et depuis fort longtemps, l'état dans lequel végètent, dépérissent et finissent par rendre gorge les incorrigibles perdants qui justifient à eux seuls l'indispensable présence des gagnants insolents. L'ennui est une forme particulièrement aiguë de la misère. J'entends d'ici les rouscailleurs impénitents s'indigner de ce que l'on ose ainsi associer le répugnant désœuvrement du vil fainéant à l'état effroyable et souvent tragique de l'homme contraint de subir les conséquences d'une privation d'activité qui lui fut imposée, l'entraînant aux pires bassesses pour oublier sa situation, tels l'alcoolisme, les paris sportifs et la vénération de n'importe quel millionnaire en short, la prostitution, le vol, le crime, voire le mensonge pour lui servir d'excuses. Je ne nie en aucun cas qu'il y ait là de multiples sources de plaisir mais il ne faut néanmoins pas perdre de vue que l'ennui peut, lui aussi, générer des besoins similaires sans que pour autant la victime accède à la béatitude, par exemple en égorgeant le premier passant venu. Ce serait une grave erreur que de confondre l'ennui assumé, élégant en quelque sorte, du délicat rêveur avec le sentiment d'injustice de n'importe quel frustré d'esclavage qui n'avait qu'à ne pas accepter de s'esquinter la santé en se coltinant un travail forcément imbécile pour le compte d'un négrier radin adhérent au Médef et éventuellement encarté au parti socialiste, pour se faire finalement jeter à la rue comme un malpropre alors qu'une éventualité s'offrait à lui de ne pas en foutre une ramée rien qu'en contemplant du matin au soir l'alignement de ses doigts de pieds, là-bas, à l'autre extrémité de la chaise-longue. Et je sais de quoi je parle. Sauf que le dilettantisme le plus primaire peut parfois déboucher sur le bel ennui, le noble ennui, poussant occasionnellement sur le coup de cinq heures de l'après-midi le pauvre homme vers ce terrible aveu : Putain de merde, qu'est-ce que je me fais chiiiiier ! Dit-il alors en reposant la bouteille vide. Car tout lasse, un jour ou l'autre, et on peut légitimement se poser la question de savoir à quoi occuper ce corps et cet esprit qui semblent bien avoir à jamais renoncé à s'enthousiasmer pour l'édification d'un parthénon individuel en agglos de quinze ou pour l'épépinage d'une tonne de solanacées sous un cagnard impitoyable. Tout l'immense mérite de l'ennui vient de ce qu'il peut subrepticement céder devant une proposition bien tournée et argumentée sobrement mais avec élégance. Seul le premier pas coûte quelque peu, ensuite tout va de soi, une sorte d'habitude qui n'est d'ailleurs pas sans évoquer l'ennui naturel obtenu par première pression à froid avec cette disposition particulière qu'ont la plupart des hominidés de type courant à sans cesse réclamer de la nouveauté à tout prix, quitte à écorner sévèrement son capital décès. D'aucuns s'en vont à Versailles béer d'attendrissante admiration devant la dernière trouvaille d'un grossiste en art contemporain à seule fin de ne

point passer pour sinistre andouille lorsqu'ils acceptent de partager le brouet de l'instituteur en charge de l'éveil de leur progéniture qui est lui-même également abonné au gaz et à Paris Match. D'autres se lancent dans la traversée du désert du Kalahari en tongs et en solitaire pour découvrir enfin, dissimulée dans la poche latérale de leur sac à dos, la sidérante potentialité de leur surmoi dont ils ignoraient jusque là l'existence et surtout qu'il pesât un poids inférieur à celui du moindre remords.

On voit par là combien l'ennui est à la portée de chacun, encore faut-il y mettre un peu du sien.

Je voudrais, pour terminer, rappeler au poète et sociologue cité dès la première ligne de cette pathétique élégie combien le soleil qui, en règle générale, sous-entend chaleur excessive, n'incite guère à l'effort. Ne nous vient alors qu'une seule envie, demeurer la tête à l'ombre, trancher à pleines dents l'abdomen de cette blatte d'été qui frénétiquement s'excite les élytres – mais il faut au préalable parvenir à s'en saisir – puis, totalement inerte sous une bâche humide car il importe de ne pas perdre de vue combien le moindre geste coûte de transpiration à l'infortuné que nul n'hésite jamais à abreuver d'insultes au motif qu'il n'afficherait qu'irrespect pour le sacro-saint travail sans lequel l'honnête homme ne saurait revendiquer cette fierté ô combien émouvante qui le distingue de la bête nécessairement immonde. J'ajoute que l'argument visant à discréditer quiconque bénéficie d'un ensoleillement prétendument profitable à son épanouissement lui permettant de sublimer son état de déchet afin de n'en plus voir que le côté positif relève de la plus abjecte supercherie quand il pleut depuis une semaine et que, nuit et jour, les orages continuels ne cessent d'exacerber la tension nerveuse de tout individu cruellement privé de sommeil baignant dans sa propre sueur – l'adjectif n'évoque ici nulle notion d'hygiène corporelle, seulement une idée d'appartenance dont on ne se vante guère – abandonné au milieu des déjections où prolifèrent mouches et rats porteurs de maladies infectieuses dont depuis longtemps déjà nulle éminente équipe médicale ne souhaite tenter d'endiguer la prolifération, ayant choisi de concentrer efforts et supputations sur des pathologies autrement prestigieuses puisque ne concernant que des populations vivant leurs vies privilégiées sous des climats tempérés, à proximité d'équipements fort coûteux affectés à l'usage exclusif de sommités dont la blouse blanche rehausse à merveille le sombre éclat d'un bronzage savamment entretenu depuis les pistes de Gstaad jusques aux sables fins d'Essaouira.

Alors, hein ! s'il vous plaît, la misère serait moins pénible au soleil... Serait... le conditionnel s'impose – c'est bien le moins – si l'on entend manifester quelque souci de décence et ne pas tenter de s'affirmer de façon péremptoire dans l'incohérence nauséabonde et la contradiction pestilentielle. Guido Ceronetti cite Mac Orlan : *Un misérable sur la neige possède encore une valeur sociale, tandis qu'un misérable en plein soleil c'est déjà de la pourriture.* Ce n'est quand même pas pour rien que, depuis la plus haute antiquité, les hommes de bon sens conservent leurs vins dans des caves, à l'abri du soleil et de la convoitise des tribus voisines.

Bon, il va falloir que j'y retourne...

juin 2015

À dormir debout, s'il ne faisait pas si chaud

Ça chauffe dans les pinèdes ces jours-ci et les cigales n'en finissent pas d'affûter leurs couteaux à découper les neurones, pour le plus grand bonheur des hordes d'enshortés tout juste débarqués de leurs roulottes à quarante milles euros avec caméra de recul et ouverture/fermeture automatique des portes. On observait aujourd'hui trente sept degrés Celsius à l'ombre où il sera en quelque sorte chrétien de mettre à l'abri qui son vieillard grabataire, qui son nourrisson privé de mamelle possiblement hydratante. Deux mois, encore deux mois avant que les derniers aoûtiens ne regagnent leur univers plus ou moins concentrationnaire planté au milieu d'un parc paysagé dessiné par un Lenôtre soucieux de la démocratisation de l'habitat urbain et pleinement conscient du danger qu'il y aurait à laisser des végétaux croître au mépris de toute réglementation européenne édictée par des fonctionnaires diplômés en incompétence notoire.

Récemment interviewé par l'antipathique Apathie sur RTL l'animateur Jean Delafontaine nous narrait dans une langue élégante, quoique parfois un peu trop précieuse pour les abonnés au SMS, les mésaventures d'une fourmi de dix-huit mètres, avec un chapeau sur la tête dont un certain Desnos prétendait que ça n'existe pas, fourmi qui aurait eu maille à partir avec une sorte de cigale – un cafard en plus gros – dont le résident secondaire de type provençal aime à orner le fronton de son mas façon Bouygues parce qu'il trouve ça joli et qu'au moins celle-là, en céramique de Vallauris multicolore, ferme sa gueule, au plus fort de la canicule. Alors que le modèle courant a plutôt tendance à nous les briser menu, pour reprendre une expression imagée chère à l'illustre Audiard père. Nuit et jour à tout venant je chantais, ne vous déplaie... minauda la gourde prétentieuse en tortillant des élytres.

Vous chantez, j'en suis fort aise, lui répliqua l'autre en se boyautant comme une tordue – et c'est vrai qu'en termes de mélodie on a fait mieux, y compris dans le domaine du binaire primaire élevé à son plus haut degré de perfection par l'inénarrable Guetta –, vous chantez, eh bien dansez maintenant... Alors là je pouffe parce que je ne sais s'il vous est arrivé de voir danser une cigale, c'est franchement du dernier ridicule et ça n'affolerait en aucun cas la libido du plus affamé des détenus à titre préventif de Guantanamo. D'autant que par ces températures caniculaires il est pour le moins déraisonnable de se trémousser comme phacochère en rut et qu'il faudra bien un jour perdre cette habitude de gesticuler pour se persuader que le cerveau dicte au corps des comportements censés exprimer toute son intelligence.

Certes, la fourmi n'est pas prêteuse mais le FMI, la BCE le sont-ils lorsqu'il s'agit d'apporter leur soutien au peuple grec et qui donc aurait l'audace de contester le talent de danseur d'Anthony Quinn dans Zorba alors que le sirtaki de la cigale laisse quand même quelque peu à désirer ? J'en parlais justement hier avec le garagiste de ma voisine qui, lui, se targue de très bien danser la bourrée auvergnate alors qu'il est originaire de Guinée-Bissau et que, dans cette contrée, ils mangent les cigales comme nous les cuisses de grenouilles. Eh bien, me disait-il, c'est pas pour me vanter mais pour aller à Romorantin moi je préfère passer par Villefranche-sur-Cher plutôt que par Villefranche-sur-Mer, qui rallonge énormément. Et comme je me montrais un rien dubitatif il ne manqua pas de me rappeler qu'à Villefranche-sur-Cher la Croix de carrefour est inscrite au titre des monuments historiques.

Ce qui, tout de même, m'en boucha un coin.

juin 2015

En noir et blanc, bien contrasté !

Cela fait maintenant une bonne cinquantaine d'années qu'il m'arrivait de croiser sur les trottoirs du boulevard Saint-Michel la chenille processionnaire des Hare Krishna agitant leurs castagnettes de laiton (appelées karatalas) en sussurant cette mélodie légèrement répétitive qui n'est pas sans évoquer la récitation de la table de multiplication par neuf en terminale de zone d'éducation prioritaire. La rumeur laisse entendre qu'au pays de Gandhi la vache serait davantage sacrée que la femme alors qu'il n'y a quand même pas de raison véritable d'adopter une telle attitude discriminatoire envers une partie de la population sous prétexte qu'elle serait privée de zigoulette. Pour ce qui me concerne, j'avoue préférer que toutes les personnes que je suis amené à rencontrer ne soient pas systématiquement équipées de cet outil qui permet aux meilleurs de nos porte-drapeau de pisser à trois mètres, sauf si le vent est contraire. J'ai ouï-dire que certains spécimens de mâles se vantant d'en avoir dans le calbute optaient parfois pour des comportements qui remettraient sérieusement en cause le principe même de l'évolution cher à Darwin lors, notamment, de cérémonies religieuses se déroulant dans des stades. De surcroît on comprend mal les motivations de ces gens tellement attachés à leurs croyances qui pratiquent allègrement l'infanticide lorsque le nouveau-né s'avère être un fardeau pour la société puisque non-contente de n'être pas sacrée, la femme dès sa naissance y est inutile. Ce qu'elle n'est pourtant pas totalement dans la mesure où il faut bien que quelqu'un s'occupe des poubelles et, consentante ou non, accepte de se faire violer dans les transports en commun, quand bien même cette quelqu'une n'aurait pas le charme et la fraîcheur juvénile de Scarlett Johansson à l'âge de seize ans et pourrait tout à fait s'avérer plutôt moche, voire carrément aussi hideuse que... sachons ici nous montrer circonspect en nous abstenant de citer le nom de l'épouse d'un éditeur important et conservons présente à l'esprit en l'occurrence cette pensée profonde d'un célèbre auteur contemporain : Dieu a créé l'alcool pour que les femmes moches baisent quand même. Or, les Hare Krishna s'interdisent tout ce qui fait du bien, à commencer par le Lagavulin – et le Johnny Walker pour les fins de mois vraiment difficiles –, les rapports sexuels pour le plaisir et en dehors du mariage, la viande et les œufs, le café, le thé, et probablement la lecture de L'Humanité Dimanche puisqu'ils préfèrent répéter comme des cons mille sept cent vingt-huit fois par jour le nom de leur divinité. N'y aurait-il point là quelque contradiction, assez flagrante à mon avis, entre les mots et les gestes ? D'autant que le viol peut parfois être perçu comme un acte non totalement dénué de violence dans une communauté militant en faveur de l'ahimsâ (non-violence universelle). Paradoxe, n'est-il pas ?

Terre de contrastes, répliqueront les iconolâtres du selfie qui aiment à capturer dans leur petite boîte extra-plate l'exotisme tellement ressourçant de ces contrées où la misère côtoie, frôle – mais sans toucher car ils sont intouchables – les opulences arrogantes des habitants de cette tour de Bombay comptant seulement vingt-sept étages mais néanmoins considérée comme l'habitat le plus cher au monde. Terre de contrastes, pourquoi pas en effet bien que désormais le contraste soit partout, là, à deux pas d'ici quand, partout imprécisément, les riches toujours plus riches voisinent avec les pauvres toujours plus pauvres, sans les toucher car n'existent plus que des intouchables, avec des fortunes et infortunes diverses.

Terre de contrastes, comme vous dites, tas de cons !

juillet 2015

Le bon goût c'est une chose, mais...

Une fille dans chaque port, tous les grands navigateurs vous le diront et pas seulement Howard Hawks. Avec l'à-propos qu'on lui connaît, Teilhard de Chardin – à moins que ce ne fût Nadine Morano – aurait ajouté in petto : et un porc dans chaque fille ! Il serait bien entendu tentant de s'indigner face à ce type de généralisations car tous les hommes ne sont évidemment pas d'infâmes cochons dont le groin s'en viendrait systématiquement fouir l'entrejambe de l'innocente damoiselle occupée à tapiner, en tout bien tout honneur, dans les allées du bois. Il y a en chaque individu soucieux de sa dignité un profond dégoût à l'égard de ces manifestations où triomphe le laisser-aller et le débraillé le plus affligeant. Respectueux de lui-même lorsqu'il doit paraître, l'honnête homme apporte un soin particulier à donner de lui l'image d'un bourgeois bien élevé, poli, courtois, au comportement et aux manières irréprochables, veillant à contrôler ses instincts naturels de goret dès lors qu'il s'est encravaté.

Pourtant, sitôt qu'il parvient à se soustraire au regard des autres et à reprendre en main sa destinée d'animal solitaire, il arrive que ce très convenable citoyen décide un beau jour de s'offrir le luxe d'une sorte de mini-révolution. Ce soir il sera l'égal du cousin Raoul, pour qui l'on n'a que mépris dans la famille du fait qu'il ne sait pas se tenir dans le monde. D'ailleurs, il n'y va jamais, dans le monde, le cousin Raoul. L'homme hésite un instant entre le Canigou du chien et le Whiskas du chat, il ne se sent pas encore tout à fait mûr pour le grand saut et se replie humblement sur une boîte familiale de raviolis de un kilo deux cents qu'il emporte avec lui jusqu'au canapé du salon où, vauté face au téléviseur grand écran diffusant en prime time une superbe émission de divertissement animée par Patrick Sébastien, il exulte enfin. C'est la folie, il sent monter tout à coup les bouffées d'enthousiasme que fait naître en lui la liberté retrouvée, il découpe le couvercle avec l'outil idoine et plonge avec une gourmandise légèrement teintée d'inquiétude sa cuillère à soupe dans le magma rougeâtre avant d'enfourner, tel un vrai dégueulasse, une première bouchée de ce met délectable dont la rusticité élémentaire lui trouble momentanément les papilles, probablement plus habituées aux subtilités gastronomiques du restaurant d'entreprise. Peut-être aurais-je dû les faire réchauffer, se dit-il, mais le micro-ondes n'accepte pas les ustensiles en métal, il eût donc fallu transvaser le contenu hors du contenant et perdre ainsi une part importante du caractère primaire de l'opération *reconquête libertaire*. À la cinquième cuillerée il ressent comme une absence de collaboration de la part de son propre œsophage, une sorte de trahison mais, peut-être, faut-il en imputer la cause à la relative froideur du plat principal. Un coup de jaja s'impose pour faire glisser, il décapsule le litre de Gévéor et s'en envoie une solide dose derrière la cravate, et même dessus. Le rouge c'est bien, même un peu tiède, mais sans doute les raviolis se seraient-ils mieux accommodés du rosé de Préfontaines. Bien frais, comme les raviolis. Il rote franchement, sans avoir à s'excuser et note avec satisfaction combien le brillant animateur cathodique sait tenir les promesses de son employeur. Voilà qui méritait bien qu'on le saluât par l'expulsion de quelque flatuosité puisque l'heure est propice à se débonder, hors de toute coquetterie.

C'est pas tous les jours fête ! murmura-t-il en débouchant la bouteille jamais entamée de Marie Brizard.
juillet 2015

Nanti plutôt qu'anti

Afficher un antisémitisme, aussi débonnaire fût-il, est de nos jours assez mal vu. Il y a là, y compris chez les meilleurs dédiabolisés, comme une espèce de pudeur, ayant certes peu servi, qui conduit parfois les extrémistes les plus farouches à tourner cinq ou six fois – sept exceptionnellement – leur langue à l'intérieur de ce qui leur sert d'orifice buccal avant d'émettre une opinion dont des exégètes tatillons pourraient occasionnellement contester le bien-fondé. On voit par là combien le plus profond souci de ne désormais désobliger quiconque, et tout particulièrement le plus modeste banquier dont le frère se dit tailleur bien qu'en vérité il n'ait jamais quitté son quartier de prédilection, même à cette époque aujourd'hui révolue où il était plus aisé qu'aujourd'hui d'obtenir un appartement entièrement meublé en dénonçant son voisin prénommé Samuel et sa cousine Rachel, sans être pour autant ouvertement qualifié d'antisémite. Plus de soixante-dix ans ont passé et nul n'est plus véritablement antisémite dans ce beau pays où désormais on ne fête guère, que ce soit au sein de nos familles chrétiennes ou à l'occasion d'une réunion inopinée des anciens de la Milice, l'anniversaire de Philippe Pétain et pas davantage encore celui de Pierre Laval. C'est assez dire avec quel enthousiasme le transfert de haine s'est effectué, non sans un réel bonheur, en faveur – en quelque sorte – du bougnoule ou du raton lorsqu'il est devenu inconvenant de s'acharner sur une population qui ne demandait en somme qu'à s'intégrer au cœur d'une nation qui a su pardonner à ses voisins germains, sans qu'ils fussent nécessairement cousins, la détérioration du stade d'Oradour-sur-Glane et de ses environs par l'équipe du Bayern de Munich en coupe de l'UEFA. L'amitié franco-allemande ayant réuni le grand Charles (1,96 mètre au garrot) et ce vieux Konrad – tous deux aussi chrétiens que démocrates – lors d'une soirée aux Folies-Bergère au cours de laquelle les compères décidèrent de ne plus se faire la guerre pour un oui pour un non et choisirent de plutôt construire l'Europe, une idée précédemment formulée par Napoléon puis par Hitler, avec des objectifs quelque peu différents. L'antisémitisme était bel et bien mort, en dépit du fait que dès 1945 un certain Jean-Baptiste Sartre dénonçait dans son impérissable *Portrait d'un antisémite : Si Céline a pu soutenir les thèses socialistes des Nazis, c'est qu'il était payé*. Sans fournir la moindre preuve ni révéler l'identité des banquiers, vraisemblablement juifs, soupçonnés de lui avoir ouvert un compte en Suisse, probablement à Zurich, en contrepartie d'un ou deux pamphlets que d'honorables libraires, pas même antisémites puisqu'il n'y en a plus, proposent aujourd'hui entre cent et deux-cents euros dans l'édition de 1937 pour l'un et 1938 pour l'autre. Autant l'ouvrage du philosophe germanopratin (moins de deux-cents pages dans l'édition de poche sous le titre davantage philosophal : *Réflexions sur la question juive*) peut facilement désespérer son audacieux lecteur d'avoir temporairement renoncé à relire tout René Goscinny, autant la dizaine de pages écrites en 1948 par Louis-Ferdinand Céline et réunies sous le titre mystérieux mais ô combien alléchant *À l'agité du bocal* sont à même de réjouir l'âme bienveillante de tout individu pas spécialement antisémite puisqu'il n'y en a plus mais plutôt excité par une de ces écritures, si peu nombreuses, tonitruantes et imagées qui mettent en joie lorsque la journée s'annonce déprimante parce que le soleil semble n'en finir jamais d'anéantir en moi toute volonté de croire que ça ira mieux demain.

La relativement récente, bien que trop tardive pour certains cas sociaux auxquels je me flatte d'appartenir, disparition de Maurice Papon [l'homme s'était brillamment illustré au service de l'antisémitisme lorsqu'il était bordelais, puis plus tard, authentique libérateur de Paris, en débarrassant la capitale de

ses maghrébins indésirables] une telle disparition nous prive aujourd'hui d'une figure active dans la lutte contre l'envahisseur, alors que les Roms d'un côté et les migrants plus ou moins africains quand ils ne sont pas carrément syriens ou irakiens, et peut-être même musulmans, contraignent par leur seule présence le citoyen ordinaire mais garanti de souche puisque lecteur fervent de Marc Lévy et, plus ponctuellement, du dernier Valérie Trierweiler, à se livrer aux trafics les plus douteux, voire à s'abandonner – non sans délices d'ailleurs – à la prostitution, à seule fin de ne point paraître démeriter aux yeux pourtant perspicaces de son marchand de journaux.

S'exprimant dernièrement à propos de l'Occupation, Fabrice Luchini citait Jean-Paul Sartre qui affirmait, selon le comédien car je n'ai pas eu le courage de relire *Réflexions sur la question juive*, que *les antisémites sont des croyants parce qu'ils pensent que le monde sera mieux quand on en aura enlevé une partie*. C'est en effet une hypothèse plausible puisqu'elle vaudrait alors pour tous les croyants et pas seulement pour les antisémites, tant il est vrai que quiconque croit détenir la vérité ne saurait supporter qu'un autre que lui en soutienne une qui serait différente. La religion qui, dorénavant, mène les hommes à leur perte est plus puissante que toutes les autres, même s'il existe, naturellement dirais-je, des interconnexions. La partie que ces croyants-là entendent enlever au monde pour qu'il soit enfin conforme à leurs aspirations s'en ira d'elle-même, il ne sera nullement nécessaire d'entreprendre d'in vraisemblables croisades, ce sera en somme une sorte de sélection naturelle. Il y a ceux qui en ont et ceux qui n'en ont pas, et ces derniers, car ils sont effectivement, définitivement, les derniers sont condamnés à disparaître. Balzac divisait la fortune en deux espèces. *Il y a*, écrivait-il, *la fortune matérielle, l'argent [...] et la fortune morale, les relations, la position*. La fortune ignore la morale, la morale est contraire à la fortune. Les croyants de ce siècle ont leur dieu, l'argent. Que ceux qui en ont été privés s'en passent, qu'ils crèvent !

Les antisémites, c'est de l'histoire ancienne. L'époque a choisi d'autres critères de sélection.

juillet 2015

Et mon gilet noir ?

À chaque fois qu'un éminent scientifique – voire une poignée de ces crétins diplômés – découvre une planète inconnue où nul être humain ne mettra jamais les pieds pour des raisons éminemment mathématiques [et c'est tant mieux soit dit en passant] à chaque fois se pose pour moi cette question : n'existe-t-il nul autre moyen de gaspiller des sommes d'argent colossales en s'employant par exemple à résoudre des problèmes davantage ordinaires et pourtant autrement urgents ? On vient de dénicher, probablement là où l'on s'apprêtait à construire quelque nouvel et indispensable aéroport, dans les environs de Perpignan, une dent. Des dents, il y en a généralement plein les poubelles des dentistes qui n'ont pas de temps à perdre et négligent, les sots, de se fidéliser une clientèle. La découverte de celle-là provoque instantanément un émoi considérable dans les milieux que l'on dit scientifiques avancés, qui laisse tous les dentistes du monde totalement indifférents alors qu'ils se seraient massivement rués à Auschwitz dans les années quarante pour récupérer les innombrables dents en or des futurs cadavres avant que ceux-ci ne soient complètement occis. Il convient toutefois de préciser que la ratiche perpignanaise accuserait l'âge honorable de cinq cent soixante mille ans, ce qui laisse loin derrière celles de Lecanuet dont l'incorrigible Desproges prétendait qu'elles étaient de Paul Beuscher, alors qu'ils n'étaient ni l'un ni l'autre arracheurs de dents, tandis que Lecanuet oui. Mais je crois qu'il n'est plus des nôtres, si j'ose dire.

Cinq cent soixante mille ans, en quoi est-ce qu'une telle révélation peut faire varier, à la hausse ou à la baisse, le prix de la tonne de caviar béluga chez Fauchon ? Ou celui des rillettes de canard à Intermarché car nous n'avons pas les même valeurs. Franchement, est-ce que cette dent va parler, est-ce que désormais nous saurons de manière indubitable pourquoi Jean Moulin n'a pas pris le temps d'aller aux toilettes avant de se laisser interroger par le maréchal Pétain et qu'ainsi son pantalon de gabardine beige en fut tout souillé ? Franchement, qu'avons-nous à attendre de cette quenotte, possiblement cariée, dont on ne sait même pas si elle appartenait au facteur Louis-Eusèbe Fourtoux qui, sa distribution terminée, s'en venait pêcher la truite dans le trou d'eau voisin, ou bien ornait-elle la bouche pulpeuse d'Églantine Poissac, serveuse en quelque estaminet, dont on raconte qu'elle arrondissait ses fins de mois dans le jardin du presbytère, et qui fut renversée par l'express Lyon-Vintimille qui avait manqué l'aiguillage juste à la sortie de Bourg-Saint-Andéol, si bien qu'on ne retrouva d'elle, à l'époque, rien d'autre que son sac à main acheté au Bonheur des Dames, mais vide bien entendu et nul reste de la mignonne qui fut sans nul doute, à en croire La Dépêche du Midi, dévorée par la bête du Gévaudan.

À la vérité, peu nous chaut de savoir – mais le saura-t-on jamais – ce qui s'est véritablement passé il y a, grosso modo, cinq cent soixante mille ans alors que j'ignore présentement ce qu'est devenu mon gilet de velours côtelé noir dont j'évoquai, pas plus tard qu'hier soir, l'étrange disparition et que, si ça se trouve, sur la planète inconnue située à quelques millions d'années lumière il n'y a même pas le gaz de ville, ce qui, vous l'admettrez certainement, fait singulièrement défaut à l'heure du petit noir. Personnellement, je m'en moque puisque je n'ai pas ce type de vice et que je préfère de beaucoup un petit ballon de beaulonais blanc. Ou deux. Tout ça pour une dent dont on ne sait toujours pas s'il s'agit d'une canine ou d'une molaire.

À ce propos justement, j'apprends qu'un dentiste, américain certes, vient de s'offrir pour cinquante mille euros – je ne suis pas certain que les Américains paient en euros au Zimbabwe – le plaisir de tuer un lion à crinière noire dont il n'aurait probablement jamais pu s'assurer la clientèle. On se venge comme on peut !

juillet 2015

Moltonel de Lotus

Les seules fonctions dont l'homme néglige le plus souvent de tirer quelque satisfaction, voire un bien-être temporaire quand il n'est pas que momentané, sont de nature expulsive. Certes, l'intromission via l'orifice buccal d'une certaine quantité de nourriture et de boisson n'est pas à écarter dès lors qu'on parle de plaisir, le mot lui-même pouvant conduire à la pire goinfrerie, quand bien même l'appétit viendrait à manquer. Ingérer, avaler, absorber, déglutir, les termes sont nombreux pour dire le bonheur de qui se remplit quand celui-ci est tenaillé par la faim ou la soif. On étendra une telle aptitude aux activités à caractère plus ou moins cérébral lorsqu'il s'agit d'apporter à tel bipède ce qui nourrit l'esprit ou les sens plutôt que le corps. À l'inverse des plaisirs de la table, ceux que l'on rassemble sous le nom d'intellectuels n'entraînent pas systématiquement et consécutivement un besoin d'expulsion. Sauf chez le crétin congénital ou par acquisition, le piéton ordinaire tend à conserver, parfois fort longtemps si le cancer lui en laisse le loisir, les sédiments de ce que les employés du ministère concerné nomment la culture. Parfois il se déprend d'un amour de jeunesse au profit d'une passion inattendue, mais généralement dans ce domaine les acquis durent davantage que ceux que l'on dit sociaux car le temps se charge de faire le tri entre la nouveauté du jour et les meubles Lévitan qui sont garantis pour longtemps. En revanche et dans la plupart des cas, le corps s'empresse de ne conserver que l'essentiel mais grande est la tentation de stocker en prévision d'on ne sait quelle troisième guerre mondiale alors que, paradoxalement, expulser dépasse, et de loin, la jouissance qu'il y aura eu à engloutir. On peut bien entendu entreprendre de gaver n'importe quel individu, ainsi que nous avons coutume de procéder avec les oies et les canards. Si le but recherché est d'amuser un certain nombre de spectateurs, la prudence – qui est à la sagesse ce que la marche à pied sur le côté gauche d'une route de campagne est au choix de ne jamais sortir de chez soi – invite à prévoir pour cloison une vitre blindée d'une épaisseur de dix millimètres afin qu'en cas d'explosion nul débris ne vienne endommager physiquement les doux enfants toujours friands de spectacles de ce genre. En effet, si l'accumulation de flatuosités s'évacue couramment par le biais de vents ou de rots plus ou moins sonores mais généralement odorants, une concentration importante de nourriture non encore transférée de l'estomac vers les intestins peut tout à fait générer une déflagration pestilentielle d'une telle puissance que les tissus humains s'avèrent incapables d'y résister. Tandis que l'individu ayant choisi pour règle de vie la tempérance saura se montrer discret dans les exhalaisons de son propre corps. Il s'absente un instant jusqu'en un lieu adéquat, s'efforçant ainsi de ne point incommoder son entourage tout en expulsant son trop-plein, si modeste soit-il, avec un réel bonheur dont il est possible d'observer les effets de délivrance dans la sérénité qui envahit et apaise progressivement ses traits jusque là visiblement congestionnés. On remarquera une satisfaction analogue chez l'artiste, l'auteur ou le musicien, aussi médiocres soient-ils et peut-être même s'ils le sont au-delà de toute espérance, lorsqu'ils ont pareillement régurgité le résultat d'un excédent de créativité dont ils sont bien les seuls à se montrer soulagés.

On voit par là combien peut nous sembler parfois abusif l'intérêt que d'aucuns semblent porter aux aliments dont ils se nourrissent tout autant qu'à la consistance de leurs excréments, au point, hélas fort souvent, de les exposer aux regards poliment extasiés d'un public qui n'en demandait pas tant. D'autres font dans la littérature ou dans ce qu'ils nomment musique et ils en mettent partout, eux aussi.

Moltonel de Lotus la plupart du temps fait défaut.

juillet 2015

Boulevard Auguste Blanqui

Aujourd'hui, toutefois, cet aveuglement est doublé d'égoïsme ! Paris tombe en défaillance, il s'ennuie de ses habitudes perdues, de ses vivres rognés, de ses joies envolées. Il en a plus qu'assez du rôle de Strasbourg et ne tient pas à manger les rats de ses égouts. Voici quarante jours de carême. Revenons au carnaval. Votez donc, enfants de Sybaris, votez pour la défense nationale qui rendra la ville aux Prussiens, la viande à vos marmites, les chalands étrangers à vos magasins et à vos lupanars. La défense nationale n'a fabriqué ni fusils, ni canons, engins dangereux qui entretiennent la discorde. En revanche, elle a préparé les armistices qui apportent la paix. Donc, vivent la paix, la viande, les légumes, la musique, le trottoir et la bombance ! Jetons par-dessus bord la République, l'Alsace, la Lorraine, et même la France, si Bismarck le demande. Nous serons Prussiens, mais nous ne ferons plus la queue chez le boucher, et les laitières reviendront au coin des portes. Ô Dieu ! le lait ! La Patrie, l'univers pour une tasse de lait ! Et fusillez les brigands qui nous l'ôtent de la bouche. Ouvrez, ouvrez la porte à l'abondance. Qu'importe si l'infamie entre avec elle.

On vit de honte, on n'en meurt pas, *a dit le poète. Le poète a bien dit.*

Non, non, je vous devine tentés (le pluriel s'impose puisque vous serez peut-être cinq à me lire) d'attribuer ce propos à quelque socialiste soucieux de maintenir la nation qu'il dirige dans le noble giron de cette Europe encore toute frémissante puisque tout juste née avant-hier. Mais si le propos est bien celui d'un socialiste il date, hélas, de novembre 1870. Car le socialiste moderne, contemporain ne connaît pas la honte, ce qui est bien naturel puisqu'il est d'abord citoyen de l'Europe et qu'il assume avec fierté les choix que lui dictent le Fonds Monétaire International, la Banque Centrale Européenne et la Commission tout autant Européenne, c'est-à-dire la finance internationale approuvée et soutenue par le Bismarck du moment que nul n'ira contredire dès lors que c'est précisément à la France et à l'Allemagne que revient l'honneur et le privilège d'avoir accouché de cette Europe-là.

Certes, sur l'abondance il y aurait sans doute un peu à redire. C'est qu'elle n'est pas la même pour tout le monde dans cette Europe-là puisque, comme le notait en son temps Auguste Blanqui : *La patrie meurt, mais la Bourse ne se rend pas.* En revanche, n'oublions surtout pas ce que nous devons à l'Europe... la paix, la fameuse paix tant vantée, tant annoncée, au nom de quoi tout est admissible, acceptable. Que nous ayons accepté sans broncher que pour la Paix – qui mérite bien une majuscule – de voir les Grecs et la Grèce assassinés est quand même un premier pas dans l'infamie, et les autres sont à venir. Et il n'est pas un homme politique (j'allais écrire un dirigeant, excusez du peu) qui l'ignore. L'Espagne, le Portugal, l'Italie suivront et, puisque quelques égards nous sont dus au titre de co-fondateur de cette belle institution, nous fermerons la marche sans oublier de mettre la clef sous le paillason. Sans effusion de sang, sans bruit ni fureur, puisque c'est pour la sauvegarde de la Paix.

Auguste Blanqui a passé trente-sept années de son existence en prison. On le surnommait L'Enfermé. Il ne les a pas toutes connues, celles de France et de Navarre, mais peu s'en faut. La dernière fut Clairvaux. Tandis que naissait la Commune de Paris et que le noble Adolphe Thiers (curieux, ce prénom, n'est-il pas ?) refusait sa libération. Blanqui fut de ceux qui pensaient qu'il ne peut y avoir de révolution sans violence et qu'il revient à un petit groupe d'individus de l'imposer par la force, le temps d'une nécessaire et temporaire dictature. On est certes là plus proche des anarchistes que des marxistes et on devine quel fossé le séparerait aujourd'hui de ces gestionnaires au vocabulaire onctueux pour qui seul compte la carrière et les avantages y afférents.

août 2015

Gustave Geffroy. *Blanqui l'Enfermé.* L'Amourier éditeur. 590 pages. 26,00 euros.

Du pâté de lapin pour du foie gras

Pas plus tard que la semaine dernière, ou alors possiblement celle qui l'avait précédée si l'on écarte délibérément celles que l'on dit de nationalité anglaise et qui ne comptent certes pas pour du beurre mais peut-être bien pour de la margarine parce que, entre nous, une semaine de cinq jours ça sent quand même un peu l'arnaque, comme lorsque la crémière, profitant d'un instant d'inattention de moi-même croitelle, tape sur son clavier un kilo cinq de foie gras alors qu'il n'y a en vérité sur le plateau de sa balance que trois cent cinquante grammes de pâté de lapin garanti pur porc et que j'ai bien repéré son manège, donc pas plus tard que dans le courant du mois de juillet j'ai trouvé dans ma boîte aux lettres, puisque la tradition et la convention collective exigent conjointement que le préposé y dépose la plupart du courrier qui m'est adressé, j'ai trouvé une sorte de brochure m'informant que le nucléaire ne sauvera pas le climat, avec un point d'exclamation indiquant par là qu'il ne s'agit nullement d'une interrogation. Une telle affirmation, en absolue contradiction avec les déclarations des scientifiques les plus aptes à convaincre les peuples du bien-fondé de leurs conclusions, a de quoi surprendre lorsqu'on sait, de source sûre, que le nucléaire n'a nulle vocation à sauver le climat, il n'est pas fait pour ça. Certes, un petit Tchernobyl ou un modeste Fukushima créent une sorte de turbulence qui peut tout à fait éloigner des nuages, plus ou moins chargés de particules fines, vers d'autres contrées, de là à prétendre sauver le climat nous ne pouvons que constater le caractère désuet et légèrement mensonger de l'information. Nul ne peut en effet nier combien en août 1945 certaines populations purent observer un net réchauffement des basses couches de l'atmosphère mais on voit par là même l'imprécision qui préside à de semblables expérimentations puisqu'en août chacun, ou presque, est en maillot de bain et n'aspire qu'à se détendre avant de reprendre le collier. Or, tout le monde le sait, les mois d'été sont les mois les plus chauds – du moins chez les peuplades civilisées – et qu'en conséquence il s'agit d'un véritable gaspillage si l'on songe qu'il eût été préférable de reporter l'exploit durant les mois d'hiver où il fait parfois si froid, surtout lorsqu'on dort dans la rue. Dans un louable souci d'amélioration des performances en termes de production d'énergie visant à fournir de meilleures conditions de chauffage, d'autres essais ont eu lieu en Ukraine au mois d'avril 1986 avec le succès que l'on sait, puis en mars 2011 à nouveau au Japon où l'on parvient, quatre ans plus tard, à réchauffer l'eau de mer par une utilisation judicieuse du liquide de refroidissement des piscines de la centrale. Mais le citoyen japonais est par nature méfiant et terriblement exigeant, il refuse de se baigner dans une eau qui n'atteint que rarement les vingt-huit degrés Celsius (lequel est quand même mort de la tuberculose alors qu'un cratère lunaire porte son nom, ce qui démontre, s'il était besoin, que n'importe quel bronchiteux peut laisser son nom dans l'espace) et il réclame de nouveaux progrès dans un domaine où la science a déjà beaucoup fait. Des travaux sont en cours, des projets audacieux font l'objet d'études sérieuses bien que les moyens le plus souvent manquent cruellement. Avec la fracturation hydraulique le crétin moyen peut désormais avoir l'eau chaude au robinet avec une simple allumette, mais déjà quelques-uns déplorent l'absence d'allumage piézoélectrique. Et puis, il convient de ne pas céder à la précipitation, les essais sont quelquefois laborieux et pas toujours couronnés de succès, Hiroshima ne s'est pas faite en un jour. Il est dans l'ordre des choses que le climat, à l'instar de toutes les merveilles technologiques inventées par l'homme, se détériore. Le corps humain lui aussi s'use et toutes les pièces de rechange n'exis-

tent pas encore, sauf à se risquer du côté de contrefaçons dont on ne mesure pas, à l'heure qu'il est et en ayant ouvert un compte au Luxembourg, toutes les conséquences. Il est téméraire aujourd'hui, sachant ce que nous savons, de Marseille ou de Saclay, d'aller s'imaginer que le nucléaire est la solution à tous nos problèmes. Il arrive, c'est hélas une évidence, que cette belle et si propre énergie nous pose elle-même quelques questions auxquelles nous n'avions pas songé, n'est-il pas quelque part aberrant d'attendre de celle-ci qu'elle sauve le climat alors que nous n'avons toujours pas compris à quelle cause mystérieuse il nous faut attribuer l'étonnant succès de Michèle Torr, au point d'éclipser Frédéric François. Le mardi, le soleil resplendit mais sur la promenade les Anglais estiment que le fond de l'air est frais. Le jeudi suivant il gèle à Vladivostok.

Si le nucléaire en est incapable qui donc sauvera le climat ?

août 2015

Le génie de l'homme ne date pas d'hier

Depuis qu'il a inventé la roue, un peu plus de cinq mille ans avant l'enregistrement de Catarineta tchi tchi par Tino Rossi dans les toilettes du théâtre Mogador, l'hominien moyen ne se sent plus pisser, ce qui lui crée quelque soucis depuis qu'il s'est mis à porter des chaussures vernies que l'urine oxyde. De la roue on débouche spontanément et dans un raccourci saisissant sur la brouette, sans qu'il faille pour autant en attribuer la trouvaille à un certain Pascal – mais bien plutôt à un quelconque cousin de Mao Zédong – Pascal donc qui était en vérité bien trop occupé à penser pour s'aller distraire en bricolant mollement dans son appartement une sorte de jouet avec lequel il aurait, bien en vain nous dit-on, tenté de séduire sa cousine qui était certes galbée comme une commode Louis XVI mais aussi bête que ses pieds, ce qui fait qu'elle n'entendait rien à la mécanique quantique sans laquelle, aujourd'hui encore, n'importe quel sous-lieutenant-colonel de l'armée de l'air est infoutu, même sévèrement vitaminé à l'aide de substances proscrites, de rattraper la berline de Léon Zitrone dans l'ascension du Tourmalet.

Une fois la brouette bien en mains – ici le pluriel s'impose sinon c'est quasiment impossible, ce qui tend à prouver que les Chinois, bien plus malins que Pascal, n'étaient pas manchots – l'hominien, mine de rien, se dit qu'avec deux roues l'outillage serait autrement performant. De deux on passe ensuite à quatre, sans même tenter le trois et sans toucher vingt mille francs, et c'est ainsi que naquit, par une terrible nuit d'hiver, la diligence qui reliait Sacramento à Hollywood où, précisément, Robert Mitchum s'employait à convaincre Ronald Reagan de plutôt changer de métier, ce que finit par accepter ce dernier sans nul dommage pour le cinéma. De la diligence où D'Artagnan culbutait allègrement Constance Bonacieux on enchaîne sans barguigner avec la Citroën Xsara Picasso Phase II destinée à concurrencer la Renault Mégane Scénic, Phase II elle aussi. On peut tout autant et mieux même y culbuter que l'on souhaite tout en écoutant Michel Sardou, Michel Fugain, Michel Delpech, Michelle Dion, etc. Ce qui constitue un progrès non négligeable, d'autant que ce n'est même plus en option.

Dans le même temps d'ingénieux ingénieurs, chers à un joueur de trompette défunt lui aussi, entreprenaient avec une audace incroyable ne s'utiliser la roue qu'en tant qu'accessoire, occasionnellement pour le décollage et l'atterrissage. Naturellement, il se trouve toujours, là comme ailleurs, un utilisateur facétieux qui opte, quelquefois au tout dernier moment, pour l'amerrissage, l'aneigissage voire l'alunissage mais on a vite dû constater que de sérieux progrès restent encore à faire dans ce domaine si particulier où, semble-t-il, la roue, inventée il y a un peu plus de cinq mille ans, il convient de le rappeler au moment des condoléances les plus officielles, s'avère parfois impuissante lorsqu'il s'agit de s'opposer à la volonté de Dieu dont le pouvoir est immense, vu qu'ils sont plusieurs à se partager les prérogatives, ce qui peut occasionnellement déboucher sur des mésententes, voire des rivalités s'exerçant le plus souvent au détriment du voyageur.

On voit par là, principalement si la fenêtre ouverte l'est demeurée et si l'observateur ne l'est pas totalement, on voit par là combien le fait que la roue soit, dans la plupart des cas, ronde demeure son principal atout. Des essais ont été tentés, sans succès véritable, avec des roues carrées, triangulaires ou octogonales mais, en règle générale les utilisateurs et plus encore les usagers payants dénonçaient l'inconfort engendré par un tel choix. En conclusion, il semble que la roue de forme circulaire ait encore de beaux jours devant elle et il nous faut remercier les Sumériens d'y avoir pensé avant nous alors qu'ils ignoraient à peu près

tout de l'œuvre de Christine Angot, et croyaient, les sots, que la Terre était à peu près plate. Notons d'ailleurs à ce propos qu'Eratosthène n'était même pas né, alors Galilée et David Douillet j'te dis pas. Naturellement, d'incorrigibles pessimistes, arguant de l'impasse scientifique dans laquelle nous voici désormais arrivés, se sont empressés de stigmatiser ce bel objet plus parfaitement rond que Jean Carmet lui-même rentrant de Bourgueil à Sèvres par une nuit sans lune après une dégustation de divers produits des coteaux de la Loire dont la toxicité n'est toujours pas prouvée. Certes, on a beaucoup glosé sur la circonférence de Genève en 1954 mais force est d'admettre que nul n'a depuis observé de modification spectaculaire et les Helvètes eux-mêmes reconnaissent qu'il n'y a pas le feu au lac. C'est assez dire à quel point nos plus éminents chercheurs n'en finissent pas de s'interroger sur la quadrature du cercle, en oubliant de relever la tête et continuent d'ignorer que les poètes ont bel et bien disparu. J'avoue que je n'en reviens pas.

août 2015

Six millions huit cent mille

Des hommes, encombrés – à juste titre – de femmes et d'enfants, voire de vieillards, décident de quitter et même plus précisément de fuir le pays où ils étaient peut-être nés, où en tout cas ils vivaient, et ils le font. Pour aller n'importe où pourvu qu'il n'y ait pas la guerre et que, peut-être on veuille bien d'eux pour se charger des sales besognes dont les indigènes ne veulent plus entendre parler tant elles sont indignes d'un homme, ou d'une femme, ou d'un enfant, ou d'un vieillard à qui il reste encore un soupçon de fierté. Mais désormais chaque pays dispose déjà de cette main-d'œuvre à vil prix dont il ne sait que faire dès lors que d'éminents penseurs, conseillés par de non moins éminents experts, s'efforcent de faire remplacer ces emplois devenus inutiles par l'acquisition d'un matériel sophistiqué, dont on revendiquera haut et fort qu'il représente un investissement, en omettant de souligner combien ledit matériel jamais ne se met en grève, ne bénéficie de congés payés, d'arrêt maladie, ni a fortiori de quelque retraite que ce soit. C'est ainsi que l'on parvient à réduire considérablement ce que l'on nomme le coût du travail. Un conseiller célèbre n'avait-il pas prédit qu'un jour les hommes paieraient pour travailler, nous n'en sommes pas loin.

Du temps de Charlot on parlait des émigrants (européens blancs, qualifiés de caucasiens¹ notamment aux États Unis où il s'agit de ne pas les confondre avec le nègre dont la vocation est d'être esclave, ou sportif de haut niveau un peu partout) qui traversaient les mers pour s'en venir peupler des contrées souvent inhospitalières ponctuellement occupées par des hordes de sauvages que, grâce à la vigilance de l'armée et de ces fameux émigrants, on finit par parquer dans des réserves comme on le fait encore aujourd'hui pour les derniers tigres et éléphants. Selon les époques et la répulsion manifestée par qui en parle, l'émigrant peut se voir qualifier d'immigrant, d'émigré, voire d'immigré et il semble qu'en ce début du vingt et unième siècle la tendance soit plutôt au migrant qui privilégie, comme l'émigrant d'antan, la traversée des océans par bateau. À cette différence près toutefois que le navire n'étant dorénavant qu'une barcasse qui prend l'eau le nombre de voyageurs est généralement très largement supérieur à la capacité du rafiote. Le migrant que le mal de mer indispose ou qui demeure attaché à la signalétique jalonnant la plupart de nos réseaux routiers dont le paysage est, reconnaissons-le, autrement varié que celui d'une flaque d'eau colorée au pétrole, choisit l'itinéraire touristique par monts et par vaux grâce à quoi il est plus aisé de se familiariser avec les coutumes locales et le baragouin des pays traversés dont la franche hostilité n'est pas systématiquement avérée, contrairement à celle des autorités.

Ici comme ailleurs, chez le pâtissier par exemple, chacun à ses petites préférences. D'aucuns optent pour la Grèce, ce qui amuse beaucoup les petits-enfants du Troisième Reich qui savent parfaitement qu'il ne reste rien à voler dans cette colonie, tandis que quelques-uns, encore trop jeunes pour avoir connu Mers el-Kébir (1297 morts français), veulent à tout prix gagner l'Angleterre dont le climat et la circulation à gauche constituent pourtant un sérieux handicap, sans parler des chapeaux de la reine-mère. D'autres, devinant qu'ils ont perdu, mettent le cap – expression déplacée puisque maritime – sur la Norvège ou le Danemark. Beaucoup, tentés par les décolletés de Heidi Klum plutôt que par ceux de frau Merkel, répètent inlassablement dans un sabir approximatif Arbeit macht frei ! Enfin, convaincus de l'affection que leur témoignera l'actuel président gauchiste, trois Macédoniens ne jurent que par Bernard Kouchner,

l'homme qui a libéré les Balkans, et attendent avec impatience de pouvoir faire quelques selfies avec lui, un sac de riz sur l'épaule.

On voit par là que sur les six millions huit cent mille migrants attendus dans les prochains mois, tous ne souhaitent pas venir en France.

septembre 2015

1. Les amateurs pervers de cocktails intitulent *caucasien* un mélange composé de trois parts de vodka et de trois parts de liqueur de café auxquelles on ajoute deux parts de crème liquide. On raconte que Pierre Gattaz en aurait bu un en compagnie de Manuel Valls qui, depuis, répète en éclatant de rire à qui veut l'entendre : Pierre qui roule...

Ne cédon pas au vertige du succès !

Dans quelques jours maintenant je vais devoir procéder, pour la première fois de mon existence, à la signature de mon premier livre, publié à ses risques et périls par un éditeur manifestement inconscient. Bien entendu je m'efforce de n'avoir l'air de rien et j'y parviens très bien, sans effort, comme si j'avais pour cela grande habitude de ce genre d'événement. Certes, il m'est arrivé de parapher d'un graffiti plus ou moins illisible quelques-uns de ces opuscules que l'on nomme livres d'artiste mais c'était en cachette, hors public, sans dédicataire particulier, juste au cas où il se trouverait un beau jour un quelconque quidam qu'une curiosité malsaine eût poussé à faire l'acquisition de l'un de ces objets de fabrication artisanale que l'on ne trouve jamais chez les marchands honnêtes et consciencieux qui font métier de vendre d'authentiques livres dont, généralement, l'on a dit grand bien dans les pages littéraires de certains organes de presse ayant une solide réputation de sérieux. Car la coutume veut que l'artiste et l'auteur de ce type d'objet attestent ainsi qu'ils en assument l'un et l'autre la plus totale responsabilité, sans que l'on puisse toutefois les accuser de tromperie sur la marchandise puisque ce type d'article ne prétend presque jamais narrer à destination du client innocent les aventures ô combien romanesques de Raoul et Lulu dont la rencontre inopinée en plein mois d'août à Paris Plages devrait déboucher sur une grande histoire d'amour, naturellement vouée à l'échec.

Non, cette fois je sors de la clandestinité avec un vrai livre que l'on pourrait presque mettre en rayon chez n'importe quel commerçant un tant soit peu spécialisé dans la vente de produits que l'on qualifie avec onctuosité de littéraires afin de les clairement distinguer des poireaux et des paquets de nouilles puisqu'on ne les vend pas au poids, encore que. Et il me faudra faire preuve d'imagination, flatter l'acheteur encore ignorant du contenu de ce pour quoi il vient de dilapider la quasi totalité de la somme destinée au renouvellement des médicaments nécessaires au traitement, certes inutile dès lors que tout espoir de guérison est abandonné, de sa tendre épouse condamnée par un cancer généralisé maintenant en phase terminale, selon les propres termes de l'oncologue joliment hâlé à son retour de Marbella. Je m'en vais donc dédicacer cet opus numéro un à mon sympathique et audacieux premier client – comme disent d'autres péripatéticiens – ainsi qu'avec toute l'indispensable hypocrisie aux restes de sa presque défunte moitié, grande lectrice hier encore (on perçoit ici les effets d'une distorsion du temps chez un sujet qui devrait sans nul doute ne pas passer lui-même l'hiver qui s'annonce des plus rigoureux et sans pitié) grande lectrice de Delly, me confie non sans émotion le cher homme.

Je n'ignore pas l'immense déception de quelques-unes qui s'attendaient à rencontrer Michel Houellebecq dont elles ont pourtant la photo dans leur sac à main, ou même Vincent Bolloré, qui n'a rien écrit cette année mais dont le cousin par inadvertance Claude Ballaré est parmi nous. Je ne méprise pas davantage les admirateurs inconditionnels d'Amélie Nothomb dont je reconnais que les chapeaux sont certes plus originaux que les miens mais en tant qu'auteur(e) ma préférence irait plutôt vers Scarlett Johansson. Qui n'a certes rien écrit non plus mais ce n'est pas forcément un critère.

Enfin, puisque les meilleures choses ont une fin, nous répète-t-on depuis le trépas tant attendu de Charles Pasqua, il me faut maintenant et sans perdre un instant convaincre mon éditeur de l'aubaine : trois exemplaires vendus, c'est mieux que rien, non ?

octobre 2015

Tout de suite les grands mots !

Ils n'ont, pour la plupart, jamais connu la guerre et pas davantage l'Occupation. Dès lors, quoi de plus normal qu'ils s'étonnent quelque peu et semblent n'en pas croire un mot. Certains murmurent en ricanant qu'un certain Besson tournerait un film pour la télévision sur ce sujet totalement démodé. Une série, précise l'un d'entre eux, ajoutant que les séries c'est plus créatif que les films. Un jeune, chômeur informaticien, qui habite un immeuble construit en 1948 et condamné à être détruit pour relancer le BTP, affirme que l'Occupation c'était autrefois, même que c'est pour cette raison que la majuscule se justifie, de l'histoire ancienne, avant l'invention de l'Europe, avant la libre circulation des peuples et de la monnaie, lorsqu'il fallait montrer patte blanche pour traverser la moindre frontière indiquée en pointillés sur la carte. Il est vrai que désormais combattre l'un ou l'autre de nos plus ou moins proches voisins n'a plus aucun sens et larguer deux ou trois ogives nucléaires sur Berlin, Rome ou Londres constituerait une sorte d'aberration, principalement si les vents nous sont défavorables. D'autant que nous avons presque tous signé des accords de non-prolifération des armes dites de destruction massive. Il existait jadis une expression qui faisait beaucoup rire les enfants : la bourse ou la vie ! menaçaient-ils en brandissant leur pistolet à bouchons. Elle est plus que jamais de rigueur aujourd'hui sans qu'il y ait besoin de pistolet, à bouchons ou non. La bourse ne se porte plus à la ceinture, ni même dans la poche revolver, c'est devenu une sorte de casino où le client s'amuse énormément sans devoir quitter son canapé Koikinia. D'où l'absolue inutilité, sauf pour les marchands d'armes, de gaspiller des quantités invraisemblables de grenades, de bombes, de missiles sans que pour autant des emplois et des logements se libèrent. Les licenciements collectifs, voire massifs, les délocalisations, les faillites frauduleuses donnent des résultats en tous points comparables, offrant l'avantage de ne pas faire de saletés. Certes le BTP a de bonnes raisons de s'indigner mais on ne peut presque jamais faire plaisir à tout le monde simultanément.

Néanmoins, il y a dorénavant du bleu marine à chaque coin de rue, si ce n'est qu'on les a repeints en kaki, harnachés comme s'ils s'en allaient combattre les djihadistes qui projetaient d'envahir le monde démocratique afin d'imposer une nouvelle civilisation tout entière tournée vers le bonheur des hommes, et un peu celui des femmes si elles aussi respectent la parole de l'ayatollah de service. Les contrôles d'identité sont continus, du lever du jour jusqu'au couvre-feu qui s'aligne, par respect pour les économies d'énergie, alternativement sur les horaires d'été et d'hiver. Contourner la réglementation n'est évidemment pas sans risque, durant la nuit on ne contrôle plus, on tire d'abord. Et on vérifie ensuite l'identité du cadavre afin de prévenir la famille qui souhaiterait récupérer les restes, on se demande bien pour en faire quoi ? La faim est toujours mauvaise conseillère, on a vu des pauvres fouiller les poubelles pour en manger le contenu et mourir dans d'atroces souffrances suite à une simple intoxication alimentaire. On ne répétera jamais assez combien les dates de péremption ne sont pas à prendre à la légère.

La différence entre ce que nous nommons l'Occupation avec une majuscule et celle que nous subissons aujourd'hui vient de ce que l'actuel occupant parle à peu de choses près la même langue que nous, a voté aux dernières élections plus ou moins pour le même président que nous et paie, comme nous, ses cotisations sociales afin d'être pris en charge à cent pour cent en cas de maladie grave et éventuellement de longue durée dans la pire des hypothèses. On voit par là combien, n'était le costume des forces de maintien de l'ordre, ces individus nous sont en bien des points semblables et que l'on aurait pourtant facilement ten-

dance, si l'on osait, à les couvrir d'opprobre et à les vouer aux gémonies, comme disait ma grand-mère qui, pour avoir été concierge à Vincennes, s'y connaissait en escalier des gémissments. Nul ne peut en effet ignorer l'état de dépendance dans lequel survivent des millions d'individus enfermés dans des bureaux ou des usines jusqu'à trente-cinq heures par semaine, et quelquefois bien davantage, tandis que l'armée d'occupation veille à ce qu'aucun d'entre eux ne s'enfuie – pour aller où ? On raconte que certains autres auraient été sortis de leurs geôles, totalement hébétés, pour être abandonnés sans ménagement dans les rues – à titre expérimental, prétend-on – afin de vérifier le temps moyen nécessaire à leur désagrégation la plus complète. Des experts assermentés font prélever de manière inopinée quelques-uns de ces sujets afin d'établir des statistiques devant permettre de vérifier la rentabilité du système en comparaison du précédent, certes généralement autrement radical mais, semble-t-il, infiniment plus onéreux pour la nation, enfin, disons plutôt l'État.

D'aucuns soutiennent qu'il ne s'agit en aucun cas d'occupation mais tout au contraire de sécurisation et qu'il en va ainsi pour le plus grand bien de tous, ou presque. Une poignée d'agitateurs prétend, ici ou là, que c'est la mort de la démocratie, la disparition pure et simple des libertés individuelles, qu'une bande d'aigrefins assassine la République en s'emparant de tous les pouvoirs. Par grand vent il arrive qu'un parfum de révolte fasse légèrement tourner la tête à quelques excités, mais cela ne dure pas, une bonne odeur de pot-au-feu remet illico les idées en place, c'est que demain ou après-demain, s'ils le veulent, le pot-au-feu lui-même pourrait bien être supprimé... L'occupation, tout de suite les grands mots, proclament les réformistes modérés, et pourquoi pas la déportation, les camps de concentration et d'extermination, le fascisme, le nazisme... Alors que la presse est libre, que toutes les opinions sont tolérées et la chanson contestataire, le slam, le rap et Céline Dion, sont largement diffusés sur toutes les télévisions et radios, libres elles aussi. C'est assez dire combien il serait sage de ne point céder à la paranoïa et de plutôt se réjouir de vivre en ces temps bénits dans ce pays où l'on vient de réceptionner le plus gros porte-conteneurs français (six millions de tonnes), acheté pour seulement cent trente millions d'euros au constructeur coréen Samsung. N'est-ce point là parier sur l'avenir, s'engager avec fermeté sur la voie du progrès perpétuel tant qu'il reste une tonne ou deux de minerai à arracher aux entrailles de la terre, une dizaine de jerrycans de pétrole à y pomper, n'est-ce point là oser dès maintenant les défis de demain sans attendre après-demain ?

Dès lors, ne convient-il pas de prendre toutes les mesures nécessaires afin d'empêcher qu'il ne vienne à l'esprit dérangé d'un quelconque criminel réactionnaire de plonger l'humanité tout entière dans le néant d'un effroyable retour en arrière ? Il s'agit donc bien de protéger ladite humanité contre elle-même, contre l'influence pernicieuse d'individus à la pensée rétrograde qui tentent de pervertir le bon sens général en sapant la confiance de chacun par une agitation malsaine.

Occupation ? Bien sûr que non puisqu'il n'est essentiellement ici question que de protection, de prévention, tout comme les autorités compétentes ont installé des gardiens dans les musées, les squares publics, les parcs zoologiques, les cimetières, les centres pénitentiaires, les maisons de retraite et les asiles d'aliénés. On n'est jamais trop prudent, n'a-t-on point vu ces jours-ci des Irakiens, des Syriens ou des Érythréens, ayant perdu la raison, quitter leur propre pays, le lieu de leur naissance, abandonnant leur propre logement pour s'en aller à l'aventure avec femmes, enfants et vieillards, au risque d'être plus ou moins mal accueillis là où ils étaient venus s'échouer. Une surveillance défaillante est à l'origine de bien des drames, souvenons-nous de cette future mère de famille qui, s'étant rendue aux toilettes à la turque en Inde, a perdu à jamais son nourrisson. Certes, comme dit le proverbe, à toute chose malheur est bon, l'enfant était une fille.

octobre 2015

On a beau dire...

On a beau dire et nous vanter l'été indien, il me semble plutôt que l'hiver s'est glissé sous la porte que je croyais pourtant bien close. Ce doit être la conséquence de mon grand âge, je serais moins sensible aux langueurs mordorées et humides de l'automne, moi qu'une haine têtue pousse chaque année à vomir l'été quand bien même il n'est plus, cette fois encore et à l'instant, que souvenir poisseux. Néanmoins, ne devrais-je pas plutôt me réjouir de ce froid qui vient et transforme, minute après minute, les arbres en squelettes pitoyables trônant au-dessus d'un parterre de feuilles mortes, pourries, que d'aucuns ramassent à la pelle on se demande bien pour en faire quoi ; ne devrais-je pas m'enthousiasmer secrètement d'une nécessaire hibernation, tellement bienvenue pour celui qui, installé devant sa page blanche, a cessé de transpirer à la seule idée de devoir remuer un doigt le long du clavier pour que s'inscrive un mot, puis un autre et toute une phrase au terme de quoi il posera un point éventuellement final, un instant satisfait. Car je n'ai cessé de le prétendre, la saison la plus favorable à l'écriture c'est bien l'hiver, lorsque, fenêtres fermées, nul vacarme forcément incongru ne parvient plus à s'insinuer sournoisement dans le seul but de saccager le silence sans lequel il est impossible de peser chaque mot afin d'en apprécier avec exactitude le poids véritable et sa capacité, son aptitude à s'accommoder de la présence du suivant, voire à la solliciter et s'en honorer.

C'est que les choses ont changé, en à peine trois jours le mois dernier. Certes, il convient de relativiser, vingt-sept exemplaires vendus de cette brassée de broutilles, je reconnais que c'est peu si l'on compare avec les chiffres obtenus par les vrais écrivains, lesquels ont des contrats qui les lient à leur éditeur, pas seulement financièrement, alors que moi, non. Ni financièrement, ni même autrement. Je suis en effet libre d'aller dès cet après-midi me faire publier chez l'une ou l'autre de ces prestigieuses maisons à qui l'on attribue, chaque année, à tour de rôle, les principaux prix littéraires sans quoi le moindre plumitif n'aurait aucune chance de passer à la télévision, mais je m'abstiendrai. La posture est digne, je l'admets, à ceci près toutefois que mon héroïsme s'avère insuffisant pour tenter d'entrer par la fenêtre là où l'on m'a claqué la porte au nez. Je n'ignore pas qu'ici comme ailleurs de telles pudeurs sont risibles et qu'il faut, plutôt deux fois qu'une, savoir se courber lorsque l'on veut placer sa marchandise auprès de clients qui en ont vu d'autres.

Vingt-sept c'est peu, certes certes, mais en termes de pourcentage ce n'est tout de même pas si minable que ça, on frôle les quarante pour cent du chiffre de tirage. Sans compter qu'il peut se trouver deux ou trois quidams désemparés, ou ayant carrément perdu tout sens des responsabilités, qui se précipitent dans l'unique librairie où mon livre est en vente et, par une sorte de hasard miraculeux, se jettent sur l'objet et innocemment l'achètent, ne serait-ce que pour ne pas ressortir les mains vides sous le regard intimidant, voire soupçonneux et donc culpabilisateur, du commerçant. En fin d'épisode, il n'est pas impossible d'atteindre, ou au moins de frôler, les cinquante pour cent quand les meilleurs chirurgiens atteignent plus que rarement un taux de réussite équivalent, et je passe pudiquement sur le score affligeant des oncologues. J'en connais – c'est une manière de dire car je ne fréquente guère ce genre d'individus à la vulgarité plus épaisse qu'un quadruple burger – qui sabrent le champagne pour moins que ça et se targuent d'être plus véloces en termes de mise bas que Frédéric Dard et Guy des Cars réunis, sans appartenir pour autant au corps médical.

Cinquante pour cent, je m'interroge. Songez donc un peu à ce qu'il en eût été si le tirage avait dépassé les soixante-huit-mille exemplaires... Je n'oserais plus sortir de chez moi sans être accompagné, des adorateurs – mais surtout des adoratrices – se pendraient à mon cou, se jetteraient à mes basques et me baiseraient les pieds... Fort heureusement – sachons opter pour l'hypocrisie qui réussit si bien aux célèbres – aucun, ni même aucune, de mes vingt-sept lecteurs (feignons d'ignorer les ingrates) n'a jugé nécessaire, que dis-je, indispensable, de souhaiter partager avec l'auteur son émoi un peu trouble en me disant combien il avait été bouleversé lors de la première lecture d'un tel ouvrage et l'était encore à l'instant, alors qu'il s'efforçait de songer à autre chose, comme par exemple cette marmite de choux de Bruxelles qui mijotent doucement sur la cuisinière, et quelle impatience l'habitait déjà à l'idée d'un désormais possible second volume d'une qualité au moins égale. Peut-être serait-il opportun que j'en parle avec mon éditeur...

Non, pas un mot, sachons demeurer digne. Vingt-sept lecteurs c'est vrai mais, quand même, presque cinquante pour cent !

novembre 2015

La victoire en chantant

Depuis un an bientôt la liberté d'expression fait débat. C'est d'ailleurs la moindre des choses puisque le seul fait d'interdire qu'on en parle serait contrevenir à la liberté d'expression elle-même. Dès lors, quelques-uns s'interrogent sur l'opportunité qu'il y aurait pour un éditeur à rééditer un ouvrage signé d'un nom d'auteur devenu depuis fort célèbre dont on a souligné, depuis sa première publication française en 1934, le caractère quelque peu partisan lorsqu'il s'agit notamment de définir sans beaucoup de nuances qui est autorisé à vivre et qui ne l'est pas. Certes, toutes les opinions, convictions auraient, selon les plus tolérants d'entre nous, le droit le plus légitime de s'exprimer, au titre même de cette fameuse liberté d'expression que chacun, s'il se prétend un tant soit peu démocrate, défend âprement, surtout si ladite opinion coïncide d'idéale manière avec la sienne propre. On voit par là combien ledit auteur, aujourd'hui un peu oublié quand sa pensée remarquablement lui survit, peut trouver une seconde vie grâce aux talents et à la virtuosité d'hommes qui sauront maîtriser un discours en apparence plus courtois, quitte, le moment venu, à manier l'anathème en direction du bouc émissaire adéquat. Ces successeurs existent déjà, la plupart tiennent des propos admirablement étanches, parfois un mot semble leur échapper mais il semble seulement car tout est calibré afin que nul ne songe, par analogie, à l'inspirateur. On peut par exemple s'être fait élire chef d'État, éventuellement démocratiquement, et parler de nettoyer au karcher certains quartiers de son propre pays ou bien – c'était un autre celui-là – évoquer le bruit et l'odeur, toujours à propos d'une population particulière ; on peut, sans manifester quelque racisme que ce soit sinon à l'égard des pauvres, les traiter de sans-dents sans pour autant les envoyer au four à pizzas ; on peut aussi préférer aux mots les actes, autrement efficaces lorsqu'on n'a pas (encore que) liberté, égalité, fraternité pour devise inscrite au fronton de la plupart des édifices publics, encourageant ainsi le risque de ne pas entrer dans l'histoire littéraire par la grâce d'un best-seller traduit dans le monde entier.

Rendre ce texte accessible à tout citoyen était déjà le souhait du maréchal Lyautey lors de sa première traduction en français et l'auteur lui-même tenait à ce qu'un exemplaire en fut offert comme cadeau de mariage à ses concitoyens lors de la cérémonie qui unissait le couple, à condition qu'il fût aryen, hétérosexuel et donc apte à se reproduire. Alors qu'il tombera l'an prochain dans le domaine public son éditeur français de 1938 vient d'annoncer qu'il en publierait prochainement une nouvelle traduction enrichie d'un appareil critique. Les plus ardents défenseurs de la liberté d'expression ne sauraient, en théorie, s'opposer à cette réédition, d'autant que tout ce qui est dissimulé, censuré, interdit acquiert un pouvoir de séduction dû notamment au mystère, un intérêt supplémentaire qui peut inciter le plus ou moins ignorant à aller y voir de plus près. Nombreux sont les historiens qui, en raison de son caractère dogmatique, comparent volontiers l'ouvrage au Coran, en oubliant d'ailleurs un peu vite de le comparer également à la Bible, la Torah ou à n'importe quel machin du même acabit. Dès lors qu'il soutient un dogme, qu'il soit politique ou religieux, un écrit définit, parfois de manière quelque peu obscure, où se situent le bien et le mal. Le mal étant de préférence incarné dans le ou les dogmes concurrents, donc honnis.

Pourtant, peut-on parler de liberté d'expression à défendre lorsqu'il s'agit d'une doctrine visant à exterminer quiconque ne correspond pas exactement, ou même en gros, aux canons exposés par un auteur dont l'animosité est patente et les certitudes intangibles ? Certes, celui-là était exemplaire et ne se perdait

pas en digressions hasardeuses ; sa prose, bien que mal foutue dit-on, était claire dans ses intentions et catégorique dans la mise en œuvre de son programme. D'autres s'en sont inspirés, sans toutefois mettre dans la plupart des cas noir sur blanc le projet qu'ils avaient en tête, l'improvisation ne leur causait nulle inquiétude, quand le sujet de la pièce vous inspire, la mise en scène, le talent des acteurs s'accommodent fort bien de quelques ajustements dont la finalité est, qu'on le veuille ou non, de faire en sorte que la représentation soit réussie. Mais, si le texte est là dans toute sa rigueur méthodologique c'en est fini des hésitations, des incertitudes et des initiatives personnelles susceptibles de contrarier la pensée de l'auteur et la bonne marche, fût-elle longue, de l'épopée. Quel besoin aurions-nous aujourd'hui de diffuser auprès du plus grand nombre les propos d'un homme dont nous avons fini par admettre, bon gré mal gré, qu'ils n'entendaient guère œuvrer en faveur de la solidarité entre les individus alors que nous disposons, en ce moment même, de penseurs vivants, mieux au fait de la réalité socio-économique de l'époque et qui ont su, déjà – ou enfin si l'on se réfère par exemple à Jacques Attali – instaurer et développer un système politique qui prévoit d'aboutir, assez rapidement si l'on considère le temps depuis longtemps perdu en ratiocinations stériles, à la disparition globale d'une espèce qui n'a que trop nuit à ma propre tranquillité d'esprit et ne cesse depuis maintenant bientôt quatre-vingts ans de saloper au quotidien ma béatitude.

novembre 2015

Viens, Poupoule !

Depuis quelques jours déjà l'humeur est au commentaire. Qu'il soit journaliste, chroniqueur, politicien au pouvoir ou en attente de la désormais inévitable alternance qui fait toute la fierté des démocraties, chacun y va du sien. On a beau n'être rien et compter pour moins que de la margarine, on a son avis sur le sujet. Pourquoi pas moi, me dis-je en chaussant mes lunettes.

En fin de semaine dernière, surtout depuis qu'elle est anglaise, rentrant du turbin l'ouvrier parisien dit à sa femme : Comme dessert j'te paie l'café concert, viens, Poupoule !, viens, Poupoule ! viens ! Et les voilà partis applaudir le Félix Mayol du vingt et unième siècle au numéro cinquante du boulevard Voltaire, sans même se poser la question de savoir si ce vendredi treize est une opportunité favorable ou non. Un jour comme celui-là certaines personnes renâclent à passer sous une échelle appuyée contre un mur tandis que d'autres jouent au Loto tout l'argent du loyer alors que, précisément, on est tout juste à peine à la moitié du mois. Que l'on fête la Saint Brice n'incite pas davantage à s'interroger sur le caractère raisonnable d'une telle sortie, d'autant que les marchands de bonheur ont décidé depuis peu de sacrer le treize novembre Journée de la gentillesse.

Non loin de là, quelques individus que l'on pourrait croire désœuvrés décident de fêter ça, parce que la conjonction le mérite et que ça ne coûte presque rien de se montrer gentil, surtout un vendredi treize. Ça s'arrose ! propose l'un d'eux en armant sa kalachnikov. Avec sa femme un brave agent ce soir rentrait gaiement quand tout à coup jugez un peu on entend des coups de feu, c'était messieurs les bons apaches pour se donner du panache qui s'envoyaient quelques pruneaux et jouaient du couteau. Le brave agent indulgent dit à sa femme tranquillement : viens, Poupoule !, viens, Poupoule ! viens ! pourquoi les déranger, ça pourrait les fâcher, ah ! Viens, Poupoule !, viens, Poupoule ! viens...

On voit par là combien les goûts des uns et des autres diffèrent et, dans son infinie sagesse, le poète ne nous a-t-il pas assuré qu'il faut de tout pour faire un monde. De tout, vraiment ? N'aurions-nous pas intérêt à nous défier de ceux qui croient savoir et l'affirment ?

Et puis, entre nous, est-ce que nous avons tous la même conception de la gentillesse ?

17 novembre 2015

Utile ou inutile ? Le choix est cornélien !

Dans un magazine prétendument culturel que je ne citerai pas afin de ne lui faire point de publicité excessive je tombe aujourd'hui sur un article servant de légende à une illustration dont le titre affirme qu'il s'agit de *La belle affiche*. Pourquoi donc la belle affiche, m'interrogeai-je illico puisque, si la notion de beauté peut être à tout le moins contestable en fonction de critères eux-mêmes discutables, la qualification d'affiche doit s'appliquer à un objet dont la fonction primordiale est celle d'informer le vaste public de la tenue d'un événement, quel qu'il soit, en précisant la nature et, éventuellement, le lieu, le jour et l'heure s'il s'agit d'une sorte de spectacle. J'ai bien parlé de fonction primordiale, j'aurais pu dire essentielle car, qu'il s'agisse du concert exceptionnel de Michel Sardou, de la parution du dernier opus de Jean d'Ormesson, du meeting de n'importe quel pantin politique soucieux d'assurer son avenir électoral, de la sortie de la nouvelle berline à propulsion nucléaire d'un célèbre constructeur automobile ou même du dentifrice préféré de telle animatrice cathodique, ce qui différencie l'affiche, belle ou moche, de *L'An-gé-lus* de Millet par exemple, c'est précisément son caractère utilitaire.

Or, ce que le plumitif rétribué intitule *La belle affiche* n'est rien d'autre qu'une sorte d'œuvre d'art – ce qui n'engage nullement son auteur en termes de beauté – dont la principale vertu est d'être plus ou moins parfaitement inutile puisque ledit objet n'informe pas le moins du monde à propos de quoi que ce soit. Nous sommes donc ici en présence d'une création – n'ayons pas peur du mot ! – entrant dans la catégorie des arts plastiques alors que l'affiche appartient, elle, à celle des arts appliqués (à l'industrie, selon la terminologie originelle). En effet, les arts appliqués ont pour vocation de créer et produire des objets fonctionnels, ce qui n'est évidemment pas le cas de la Vénus de Milo ou des colonnes de Buren, quand bien même il est toujours possible de s'asseoir sur celles-ci.

Absolument hideuse, totalement insignifiante, l'œuvre d'art dépasse ce type de critères puisqu'elle n'a de comptes à rendre à personne. Ce qui n'est évidemment pas le cas d'une affiche ou d'un bidet à jet rotatif, lesquels ont pour fonction de servir, selon le cas, à informer ou à se nettoyer l'anus, et correspondent à un cahier des charges préalablement établi entre les deux parties (je ne parle pas ici du cul dont le cher Antoine Blondin soutenait qu'il était la chose la mieux partagée au monde).

L'affichiste, et plus généralement le graphiste, sont tenus de prendre en compte un certain nombre de contraintes car il a affaire à un commanditaire qui doit lui-même faire face à des exigences de format, de support, de coût dont il faut bien se soucier au moment de délivrer son message, fut-il basement commercial voire d'une niaiserie incommensurable. S'il dispose d'un minimum de talent, l'affichiste, voire le graphiste, saura faire en sorte que l'objet promotionnel soit surprenant, étonnant, intrigant, et même possiblement beau, à condition toutefois qu'il atteigne son but qui est d'informer. Voilà pourquoi une affiche comporte dans la plupart des cas des informations écrites, hiérarchisées et... lisibles. Lorsque cet objectif n'est pas atteint on se trouve alors face à une image, d'un intérêt variable mais d'une inutilité absolue.

Ce que notre plumitif rétribué nous propose en illustration de son propos est précisément le contraire d'une affiche. Uniquement une image que l'on pourrait utiliser pour vanter absolument n'importe quoi, une lessive miracle, de nouveaux rideaux de douche ou une exposition des travaux d'élèves du lycée Pierre et Marie Curie de Bagnères-de-Bigorre. Outre ce caractère interchangeable de l'objet décoratif, une indispensable précision nous rassure sur sa finalité. Les prétendues affiches sont disponibles en séries limitées, à partir de 8 euros chez un jeune éditeur de mobilier et d'objets haut de gamme.

On voit par là combien il peut être tentant, pour des buts certes quelque peu mercantiles, d'abaisser son art jusqu'au niveau des arts appliqués, quitte à enrichir son inutilité d'un semblant de fonctionnalité.

novembre 2015

Le lever des couleurs

Une poignée de fanatiques frénétiques choisit un beau jour de tirer dans le tas de ces mécréants avachis dans le plaisir coupable et de se faire ensuite justice afin d'entrer sans attendre au paradis puisque, ainsi consacrés martyrs, ils ont bien mérité de leur dieu. Les hommes et les femmes qui les avaient accueillis jadis, pas toujours de gaîté de cœur pour certains il est vrai, ces hommes et ces femmes n'en revenaient pas, estimant qu'une telle absence de reconnaissance ternissait quelque peu les lois les plus élémentaires de l'hospitalité. Pris de court les gérants du pouvoir, aussitôt la nouvelle connue, lâchèrent les chiens et en appelèrent à l'unité, forcément nationale. Un peu partout, jusque dans les lieux de culte, on fit chanter l'hymne, national lui aussi. Quelques-uns lancèrent l'idée de pavoiser le tricolore aux fenêtres des immeubles – pour cause de force majeure les sans-domicile-fixe furent autorisés à s'abstenir. La fibre patriotique était excitée au point qu'elle fit oublier à la plupart leur engagement à n'être plus désormais qu'européens solidaires, unis par un même souci d'égalité et de liberté, la fraternité allant de soi dès lors que les intérêts de tous étaient devenus communs.

Le drapeau est une arme de guerre, les fanatiques frénétiques ont le leur et nous avons brandi le nôtre partout où nous avons décidé d'asservir. C'est en revanche un bien médiocre bouclier, les baïonnettes le transperçaient jadis tout aussi aisément que les balles ou les éclats d'obus aujourd'hui, sa seule fonction est de recouvrir, à des fins d'ornement temporaire, le cercueil des héros de retour au pays. En 1924, Jean Zay avait écrit un texte par lequel il exprimait assez clairement sa haine pour ce morceau de drap souillé de sang. Il avait alors vingt ans et n'avait pas non plus encore eu l'honneur d'être le premier condamné politique de l'État français, dégradé et déporté. Depuis son entrée récente au Panthéon on laisse entendre qu'il aurait renié la paternité de ce cri du cœur de jeunesse, avant même qu'il fût assassiné par la milice française en 1944. On ne crache pas ainsi sur les symboles nationaux lorsqu'on ambitionne de devenir ministre de l'Éducation nationale du Front populaire.

Le Drapeau.

*Ils sont quinze cent mille qui sont morts pour cette saloperie-là.
Quinze cent mille dans mon pays, Quinze millions dans tous les pays.
Quinze cent mille morts, mon Dieu !
Quinze cent mille hommes morts pour cette saloperie tricolore...
Quinze cent mille dont chacun avait une mère, une maîtresse,
Des enfants, une maison, une vie un espoir, un cœur...
Qu'est ce que c'est que cette loque pour laquelle ils sont morts ?
Quinze cent mille morts, mon Dieu !
Quinze cent mille morts pour cette saloperie.
Quinze cent mille éventrés, déchiquetés,
Anéantis dans le fumier d'un champ de bataille,
Quinze cent mille qui n'entendront plus JAMAIS,
Que leurs amours ne reverront plus JAMAIS.
Quinze cent mille pourris dans quelques cimetières
Sans planches et sans prières...*

*Est-ce que vous ne voyez pas comme ils étaient beaux, résolus, heureux
De vivre, comme leurs regards brillaient, comme leurs femmes les aimaient ?
Ils ne sont plus que des pourritures...
Pour cette immonde petite guenille !
Terrible morceau de drap coulé à ta hampe, je te hais férocement,
Oui, je te hais dans l'âme, je te hais pour toutes les misères que tu représentes
Pour le sang frais, le sang humain aux odeurs âpres qui gicle sous tes plis
Je te hais au nom des squelettes... Ils étaient Quinze cent mille
Je te hais pour tous ceux qui te saluent,
Je te hais à cause des peigne-culs, des couillons, des putains,
Qui traînent dans la boue leur chapeau devant ton ombre,
Je hais en toi toute la vieille oppression séculaire, le dieu bestial,
Le défi aux hommes que nous ne savons pas être.
Je hais tes sales couleurs, le rouge de leur sang, le sang bleu que tu voles au ciel,
Le blanc livide de tes remords.*

*Laisse-moi, ignoble symbole, pleurer tout seul, pleurer à grand coup
Les quinze cent mille jeunes hommes qui sont morts.
Et n'oublie pas, malgré tes généraux, ton fer doré et tes victoires,
Que tu es pour moi de la race vile des torche-culs.*

N'ayant personnellement nul appétit pour quelque carrière politique que ce soit je m'autorise à partager avec le jeune Jean Zay cette conviction selon laquelle rien, et surtout pas une serpillère vaguement tricolore suspendue au balcon, ne justifie ni n'excuse la mort d'une poignée d'inconnus, victimes des marchandages d'affairistes pour qui précisément tout est à vendre, peu importe quoi et peu importe à qui. Il me semble que c'est s'en tirer à bon compte, pour ne pas dire à moindres frais ; une giclée de Marseillaise, un étendard sanglant qui pendouille et hop, au suivant ! C'est que nous avons d'autres soucis, dont celui d'exterminer ces vils barbares qui viennent jusque dans nos bras égorger... tagada tsoin tsoin ! N'aurions-nous pas la mémoire un peu courte, comme l'avait fort justement remarqué un certain maréchal, car les croisades, la conversion des peuplades incultes aux seules croyances dignes de foi, nous avons su nous en préoccuper et faire en sorte qu'elles ne demeurent pas impénétrables aux voies du saigneur. Un drapeau, et le tour est joué. Un coup de clairon et un roulement de tambour, la nation soudain resoudée, unie dans un même élan... vers quoi ? La fraternité ? Depuis longtemps oubliée. L'égalité ? Et puis quoi encore, pourquoi pas les stock options et les retraites chapeau pour tous, tant que vous y êtes. Quant à la liberté, les attentats nous contraignent à lui rogner les ailes, par mesure de sécurité évidemment et temporairement bien entendu, ce ne sont quand même pas les assassins qui vont faire la loi, surtout chez nous, patrie des droits de l'homme et républicains comme pas deux.

L'hiver est là, dirait-on, à l'exception des chênes le vent du nord a déshabillé tous les arbres. Dans un premier temps j'ai d'abord pensé à une grippe intestinale, mais non, il s'agit bien d'une gastroentérite. Dis donc, voisin, tu me prêteras ton drapeau ?

novembre 2015

Si le pain est frais et croustillant

On a beaucoup médité sur le terrorisme. Lorsqu'il s'exerce hors de nos frontières il parvient à susciter quelque émotion jusqu'en certains milieux particulièrement bien informés, sans toutefois mobiliser les foules qui, dès lors qu'un événement se produit légèrement à l'écart du trajet quotidien de chacun, ont bien d'autres soucis que celui qui consisterait à s'intéresser au sort d'individus constituant ce que l'on nomme, certes un peu hâtivement, des étrangers. Il s'agit pourtant d'une situation à laquelle nous échappons difficilement, sauf à ne quitter sous aucun prétexte, fût-il particulièrement excitant, son fauteuil confortable d'où l'on peut suivre avec un très vif intérêt les évolutions quelque peu désordonnées, et même parfois incohérentes, d'une mouche cherchant à retrouver l'issue par où elle est entrée dans la pièce l'instant précédent, lorsque la fenêtre était ouverte pour un renouvellement rapide de l'air ambiant avant l'explosion de la totalité de l'immeuble.

Dès lors que ce type d'incident se produit, disons dans le canton de Bâle, l'habitant moyen de Savigny-sur-Orge s'en étonne peut-être un peu mais fort brièvement et n'en continue pas moins ses mots croisés, surtout s'il est persuadé d'avoir sans effort excessif trouvé le mot de quatorze lettres correspondant idéalement à la définition suivante : Arbeit macht frei¹.

Si ladite explosion a lieu à Savigny-sur-Orge, et pourquoi pas dans la rue, voire dans l'immeuble même où l'homme était précisément en train d'écrire le mot de quatorze lettres, il y a fort à parier que l'individu en question manifesterait une contrariété parfaitement compréhensible, bien que temporaire puisque l'effondrement du pâté de maisons ne lui aura pas permis de vérifier si, profitant de l'ouverture inopinée de la porte, la mouche n'aurait pas saisi l'aubaine pour s'en aller voir ailleurs si j'y suis. Mais rien n'est moins certain car l'existence est confrontée à un nombre ahurissant d'impondérables.

On voit par là, quand la poussière des gravats est un peu retombée, combien la localisation d'un attentat peut revêtir un caractère éventuellement traumatisant pour quiconque n'aura pas été prévenu au préalable afin qu'il rangeât soigneusement son crayon-gomme-spécial-mots-croisés avant l'explosion et prît soin, dans un même élan, d'ôter ses lunettes pour ne pas risquer de récolter quelque blessure au visage et même possiblement de perdre la vue. Dans la plupart des cas, seul l'exécutant est correctement informé du lieu exact où il doit opérer et il n'y a là rien qui ne soit que très compréhensible puisque, dans le cas contraire, il est à craindre que le nombre d'innocentes victimes s'en trouverait singulièrement minoré. Or, ce n'est nullement le but recherché et il n'est pas nécessaire, ni même indispensable d'avoir fait Sciences Po pendant plus de six mois pour le comprendre.

Naturellement, lorsque l'attentat se produit à Savigny-sur-Orge les bienheureux habitants de Bâle, dont la curiosité n'est en rien inférieure à celle de n'importe quel animal domestique enfermé dans le placard à balais depuis une semaine, se réjouissent du fait que les terroristes s'en prennent plutôt à l'étranger, car nul être humain n'aime particulièrement faire l'objet d'une attention particulière de la part d'individus réputés malveillants, alors qu'il existe tant de bonnes raisons d'aller faire ce genre d'exploits ailleurs. Sans vouloir pour autant stigmatiser les Saviniens et Saviniennes. Lesquels, soit dit en passant, affirment n'avoir aucune animosité tranchée à l'égard des Bâlois et Bâloises.

L'intérêt que perçoivent immédiatement les autorités se déclarant seules compétentes en terme de sécurité s'affirme dans la décision quelque peu autoritaire bien qu'approuvée par les populations possiblement traumatisées de rétablir illico presto un état d'urgence permettant à tout un chacun de recouvrer sa lucidité afin de dénoncer sans attendre le premier terroriste venu dont la culpabilité à l'évidence saute aux

yeux. Rassuré d'avoir rempli son devoir sans barguigner et même avec célérité, le citoyen exemplaire se rend en toute hâte avant le couvre-feu chez Pierrette Gourdiflot dont les pieds et paquets façon Gourdiflot sont connus jusqu'à Viry-Châtillon pour cet arôme spécifique qui n'est pas sans évoquer – Orly est à deux pas – le kérosène.

Tous les médias s'interrogent et font appel à leurs philosophes et sociologues habituels afin de tirer les choses au clair : des ignobles terroristes, du pouvoir répressif dont le sens aigu de la prévention n'aura échappé à personne et des médias eux-mêmes, qui terrorise le plus et le mieux, c'est-à-dire le plus efficacement ? En attendant de bientôt commémorer on rend hommage. Les victimes, fussent-elles en nombre relativement restreint mais néanmoins toujours suffisant, fournissent un excellent prétexte. On en appelle à l'unité nationale, les cotes de popularité remontent, Rouget de Lisle repasse en tête du top 50 et les couturières spécialisées dans le tricolore font des heures supplémentaires, on évoque la possibilité d'une sorte de service lui aussi national tout en le compensant par une déchéance de la nationalité qui ne saurait affecter bien sûr les étrangers – le pouvoir a ses limites –, on rétablirait volontiers la peine de mort, on ferme les frontières aux individus ordinaires mais la libre circulation des capitaux et des crapules est préservée, l'honneur est sauf, ou du moins ce que ces gens-là nomment ainsi. Chaque dieu reconnaîtra les siens.

On a beaucoup médité sur le terrorisme sans toutefois se poser les vraies bonnes questions :

Pourquoi existe-t-il des terroristes ? Vraisemblablement pour contrarier ceux qui ne le sont pas. Par ailleurs, s'il existe par exemple des banquiers pourquoi n'y aurait-il pas des terroristes, car dans une économie de marché il faut bien que tout le monde vive.

Pour quelle(s) raison(s) ceux-là ont-ils surgi un beau matin en Irak avant de s'installer également en Syrie et maintenant en Libye ? Après que les glorieux serviteurs de Bush père et fils and Co aient débarrassé l'Irak du méchant Saddam Hussein la place était libre et le pétrole à disposition, il suffisait de se servir. Pourquoi leurs sergents recruteurs viennent-ils faire leur marché dans ce que nous sanctifions du nom de démocraties ? Probablement parce que nous proposons l'un des meilleurs dispositifs post-attentats et que, lorsque les choses se déroulent normalement, personne n'en sort vivant. En outre, il est rassurant et confortable de pouvoir s'appuyer sur du personnel local qui dispose d'une connaissance généralement bonne du terrain. On a bien vu le ridicule dans lequel sombraient jadis nos pauvres soldats du contingent obligés de demander au premier venu : Hé ! bougnoule, c'est par où la casbah ?

Enfin, ne serait-il pas enfin temps de s'interroger sur la pertinence de ce tutoiement propre à nos forces de police alors même qu'un tel excès de familiarité crée des liens obligeant le terroriste que l'on invite pour l'apéro à ne jamais venir les mains vides. À la première explosion on invoque le champagne, mais à la seconde...

Quant à l'argument religieux, souvent avancé par les plus fins de nos analystes, relativisons-en la portée ! Ces pratiques ne sont pas des plus originales, chaque dogme emprunte au voisin, avec des variantes plus ou moins subtiles. Chacun prétend évidemment que le sien est le seul qui convienne, non seulement à lui-même mais à l'humanité tout entière, ce qui ne manque pas d'alimenter la contradiction. Alors qu'il suffirait de se taire et de se retirer dans sa tanière pour lire, écouter un peu de musique, écrire quelques lignes ou ne rien faire du tout, en adoptant avec naturel un air idiot seul capable de décourager l'autre que, poussé par un vieux fond de coupable sociabilité, on aura invité à entrer. Chaque doctrine induit l'endoctrinement, d'une manière ou d'une autre, et si la brutalité est nécessaire allons-y pour la brutalité et le vacarme. Retirons-nous, moi et moi, loin des foules qu'il faudra convaincre de leur vulnérabilité. Je choisis de ne compter que pour du beurre, ce n'est pas si mal si le pain est frais et croustillant.

1. Principalement. Mais il s'agit néanmoins d'un concept qui s'est, depuis lors, beaucoup exporté, au-delà même de ce que l'on nomme la communauté européenne.

décembre 2015

Pas même un coup de blanc

Il y a des jours où l'on se réveille et se dit : « Ça va être un jour comme ça. »

Sans que l'on sache vraiment pourquoi, certains jours ne prêtent pas à sourire. Dès le matin on devine que c'est mal parti et que ça n'ira pas en s'améliorant, on n'y peut pas grand-chose, ni même rien. En regardant timidement par la fenêtre j'ai remarqué qu'il avait plu durant la nuit et que c'était en route pour toute la journée. En règle générale je n'ai rien contre la pluie, c'est bon pour la terre et les arbres, ça oblige les cons à rester chez eux et c'est d'ailleurs ce que je fais, quand bien même il ne tombe pas une goutte. Mais là, en descendant nourrir les chats, j'ai senti que ça allait s'avérer difficile, qu'il ne faudrait pas compter sur qui ou quoi que ce soit pour me dérider. On se serait cru un dimanche.

Rien n'est plus malcommode que de tourner en rond dans des pièces plus ou moins rectangulaires, on finit toujours par se cogner quelque part, mieux vaut encore rester assis tel un post-cancéreux en rémission sur son banc dans la salle d'attente des consultations externes. Je suis venu m'installer devant mon écran bleuté mais il n'y avait pas eu le moindre attentat, en fait de nouvelles seul un mort célèbre que je ne connaissais même pas et qui, me semble-t-il, était déjà annoncé la veille. J'ai songé un moment à écrire quelque chose, mais quoi ? Les gens normaux prennent leur voiture et vont s'acheter des cigarettes, un journal, ou se renseigner sur le prix d'une pierre tombale, avec du marbre et des lettres dorées. Je me dis qu'ils ont bien de la chance d'avoir des choses importantes à faire un samedi matin alors qu'ils pourraient rester tranquillement, en robe de chambre et en pantoufles, à s'emmerder consciencieusement à l'abri des ondées.

Sur le coup des onze heures j'ai réalisé que je n'avais pas même envie d'un coup de blanc. J'ai regardé mon écran bleuté dont le vide sidérant me sidéra au point que, machinalement, j'ouvris une page blanche. On a coutume de dire combien la page blanche peut, bien souvent, pétrifier l'individu pourtant sans scrupules se prétendant écrivain, mais je ne me prétends pas trop. Sauf que, dans la détresse, on fait fi de l'humilité, l'essentiel étant de s'occuper les mains, et l'esprit ajoutent les vantards. Il suffit de taper Je, et le reste suit... ou pas. Il n'empêche qu'il s'agit là d'une activité singulière ; un type d'apparence plus ou moins ordinaire aligne des mots les uns à la suite des autres alors que rien ne l'y oblige et qu'il pourrait parfaitement s'en aller marcher dans la ville à la recherche d'un autre quelconque à qui il pourrait reprocher d'être né en termes particulièrement grossiers, à moins qu'il ne préfère sillonner la campagne environnante pour s'assurer que la route qu'il emprunte continue effectivement au-delà de ce grand virage dissimulant une autre succession de collines assez semblables à celles qu'il traverse dans l'instant. Non, il reste là, calé dans son fauteuil, à hésiter longuement entre deux adverbes avant d'opter pour un point. Calaferte estimait qu'un tel comportement n'est guère sain.

Ainsi que l'on pouvait légitimement s'y attendre ce dimanche est en tous points identique au samedi qui l'a précédé, en pire puisque l'absence de facteur en accentue encore la désespérante inanité. Semblable à celui de la veille, le crachin ne donne pas l'impression de tomber mais plutôt de demeurer en suspension, comme permanent et définitif. Le type d'apparence plus ou moins ordinaire étend un instant ses jambes engourdies par trois bonnes heures d'intense productivité statique tandis que dans la pièce voisine le poêle ronfle et n'est pas sans évoquer ces bienheureuses béatitudes nées de l'inaction. À l'entrée de l'hiver la mélancolie tente de suborner le poète calciné par les horreurs estivales, la tristesse le tente, va-t-il lui céder ? Probablement pas, la mélancolie suffit à son confort, terrassé il s'endort.

décembre 2015

Bien cuite la baguette, s'il vous plaît !

Peut-être aurais-je dû m'y attendre et me préparer en conséquence mais nous sommes tous plus ou moins négligents lorsqu'il s'agit de choses trop sérieuses pour que l'on tranche dans l'instant même comme s'il y avait urgence et nous avons tendance à remettre à plus tard en se disant qu'il sera bien suffisant de s'en soucier en temps utile puisque nous sommes ici pour vivre et pour en profiter.

Pourquoi alors se gâcher l'existence, si l'on peut parler ainsi, avec de menus problèmes dont il nous faut bien admettre qu'ils sont désormais de peu d'importance, en tout cas pour ce qui me concerne, à l'heure qu'il est et compte tenu de la température qu'il fait ici. C'est vrai que j'aurais pu prévoir une petite laine, et des chaussettes car j'ai les pieds gelés, mais bon ! s'il faut s'encombrer d'accessoires pour le cas où, on n'en finit plus. J'ai connu quelqu'un qui ne sortait en aucun cas de chez lui sans s'être assuré d'avoir dans la poche de sa veste un maillot de bain, afin de n'être pas dépourvu si l'occasion devait se présenter pour lui d'aller à proximité du bord de mer avant la fin de journée. À longueur d'année il vivait à Dôle, dans le nord du Jura où l'altitude est de trois cent quarante et un mètres, ce qui, même en cas de sévère réchauffement climatique, protège ses habitants d'une brusque montée des eaux.

J'ai entendu des bribes de conversations où j'ai cru comprendre qu'il pourrait bien geler au cours de la nuit prochaine. Ce qui n'est nullement surprenant pour un mois de décembre. En vérité peu m'importe, je suis serein. J'ai juste un peu froid mais je sais qu'il fallait s'y attendre. Tout à l'heure, lorsqu'ils ont ajusté le couvercle – quatre coups de visseuse électrique et le tour était joué ! – l'un des deux ou trois employés qui étaient présents a déclaré quelque chose à propos du changement, comme quoi ce serait maintenant. Je suis mieux placé que quiconque pour le constater.

Je devine qu'ils ont soulevé la caisse et qu'ils viennent de la déposer sur des rouleaux probablement métalliques qui m'entraînent vers le fond du four. La porte se referme et presque immédiatement l'ambiance se réchauffe. Le bois s'enflamme, la fumée pique un peu les yeux. Finalement, une petite laine eût été superflue !

décembre 2015

L'électeur n'est pas mon lecteur

Le suspense était hier soir à son comble, pas un seul match de foot sur quelque chaîne de télévision que ce soit, le sort de nos régions récemment recomposées se jouait à vingt heures sur les écrans et il en allait de l'avenir de la nation. Alors même que l'on servait le potage au vermicelle dans les assiettes creuses du dimanche les candidats du parti au pouvoir allaient-ils tous devoir débarrasser leur placard et laisser la place, ainsi que les médias bien informés l'avaient fièrement annoncé lors du raz-de-marée de la semaine précédente, à leurs collègues nationalistes afin qu'enfin triomphât une politique essentiellement soucieuse du bonheur des Français de souche très défavorables à la disparition du saucisson pur porc et à son remplacement par le couscous où, soit dit en passant, la merguez n'est rien d'autre qu'un saucisson famélique. En vérité, les résultats proclamés laissaient présager un effondrement des forces socialistes nettement plus tempéré que celui promis par les politologues diplômés. Certes, la défaite s'annonçait sévère mais bien davantage au profit de la droite que de l'extrême, ce qui démontre combien les penseurs les mieux introduits dans le divertissement cathodique ont encore bien du pain, voire de la brioche, sur la planche pour convaincre avec succès l'électorat mécontent de se tourner résolument vers le fascisme, sauveur suprême de l'ordre plus ou moins républicain.

A vingt heures quarante-cinq les culottes blanches de Marthe Keller dans le meilleur film de Philippe de Broca ont remplacé pour moi la dispensable énumération des scores des uns et des autres, et je me suis ainsi épargné les prétendus débats où chaque candidat est, sans le moindre doute, venu annoncer sa victoire. On voit par là combien nous devrions exiger de chaque comédien, avant qu'il ne grimpe aux arbres, qu'il eût au moins une culotte propre.

décembre 2015

Adresse aux sous-merdes

Pauvres, ou en passe de l'être bientôt sévèrement, exploités car vous êtes nés pour ça, émigrés ou migrants selon la terminologie du moment, traîne-savates, va-nus-pieds, sans domicile fixe spoliés jusqu'au noble mot de clochards mais bienheureux profiteurs de cette aubaine qu'un pitre généreux eut l'idée de réactualiser à votre intention – jadis il vous eût fallu vous satisfaire de la soupe populaire et du secours catholique, nous avons désormais compris qu'il fallait élargir le cercle de famille car sans cesse vous vous reproduisez, vous croissez et vous multipliez au point que nul ne sait désormais que faire de vous –, déchets vaguement humains, cela dit sans chercher le moins du monde à me montrer désagréable, permettez-moi de vous dire à quel point vous êtes la lie de ce pays et de ceux qui, partout dans le monde, ne savent comment se débarrasser d'une engeance qu'il leur faut dissimuler aux yeux du touriste, cette autre espèce en voie de développement qui ne cesse de rechercher l'exotisme dont elle dispose pourtant à quelques mètres de ses buildings de verre et d'aluminium brossé mais qui croit toujours que voyager est le privilège des gens heureux ; permettez-moi de vous rappeler combien il est déraisonnable, voire indécent et en tout cas inutile d'ambitionner un jour devenir riches à votre tour, afin de jouir de tous les biens dont il arrive que vous entendiez narrer la beauté, le bon goût, la saveur, le parfum sans jamais parvenir à y accéder ; misérables, loqueteux, sales et puants, ce monde n'a pas été conçu pour vous, votre présence ici-bas lui est une insulte et Dieu lui-même vous a bernés en vous racontant que les derniers allaient être les premiers. À moins que vous ne fussiez sportifs de très haut niveau, ce dont vous m'autoriserez à douter. Existente les inclus et, par réciprocité, les exclus et l'on veille à ce qu'il n'y ait point de confusion. Vous, les premiers ? Quelques-uns parmi vous l'ont peut-être cru, ils déchanteront et finiront comme les autres, les impies, les mécréants, nus, galeux, pouilleux, recroquevillés sur un bout de trottoir où viennent pisser et chier les chiens, ces chiens qui, comme vous, n'ont pas lu Saint-John Perse et ne s'en portent pas plus mal. Pauvres, permettez-moi de vous dissuader de croire qu'au fallacieux prétexte selon lequel vous seriez les plus nombreux et que, si vous le vouliez, le monde entier pourrait vous appartenir. Ce serait prendre ses désirs pour des réalités et vous n'avez de désirs que minuscules, minables, mesquins, et c'est précisément ce manque d'ambitions qui fait que vous êtes pauvres et le resterez. Pourtant, en vous révoltant vous n'avez rien à perdre puisque vous n'avez rien tandis qu'eux-mêmes ont tout, mais la peur est là qui vous maintient courbés, la peur de quoi, le savez-vous vous-mêmes ? La masse, la foule, le peuple – osons le mot ! – pourraient certes terroriser quelque individu isolé rentrant tard le soir dans ses beaux quartiers mais ne perdez jamais de vue que vous n'avez pas accès à ces beaux quartiers où d'ailleurs seules les bonniches ne circulent pas dans des véhicules avec chauffeur, et qu'iriez-vous faire d'une bonniche hormis tenter de la trousseur quand elle-même vous crache son mépris estimant à juste titre que vous n'êtes pas de son milieu et que vous schlinguez, dit-elle en éclatant de rire, oseriez-vous la demande de rançon ? Sérieusement, n'y pensez pas car vous pouvez l'égorger sans que son employeur en soit le moins du monde contrarié, le petit personnel il suffit de se baisser pour en trouver à profusion, et pourquoi même se baisser lorsqu'il suffit d'envoyer ses rabateurs dans les établissements et organismes adéquats. Non, renoncez à de tels projets farfelus, vous avez beau vous compter, vous recompter et vous persuader d'être des millions, voire des milliards, la chance n'est pas avec vous, la chance est héréditaire. Vous êtes nés pauvres, vous mourrez pauvres, ceux qui disposent des moyens nécessaires pour modifier un tant soit

peu cet état de fait ne le souhaitent en aucun cas et c'est bien compréhensible, il en va ainsi depuis toujours à cette nuance près toutefois que, tandis que vous vous complaisiez dans votre misère et votre crasse et deveniez ce qu'en d'autres contrées on qualifie d'intouchables, les nantis s'organisaient afin d'accroître encore davantage votre dépendance et votre impuissance. De l'aveu même de Jim Young Kim, président de la Banque mondiale, le pauvre n'est pas rentable, vous devrez vous attendre à l'admettre. Vous aviez perdu dès le départ, les experts ont juste consolidé leur différence et c'est important la différence, c'est ce qui permet de reconnaître à coup sûr l'honnête homme lorsqu'on en voit un passer, mais c'est vrai qu'il n'en passe pas souvent. Surtout là et dans l'état où vous êtes. À l'instar de vous-mêmes, l'honnête homme ne consent à fréquenter que ses semblables, il rechigne à se commettre et veille à ne se reproduire qu'en des trous de marque analogue ou au moins similaire chez les partisans les plus audacieux de la social-démocratie libérale mais à la moindre explosion due à quelque congrégation religieuse extrémiste, l'honnête homme, parce qu'il est profondément laïc, manifeste son émotion publiquement tandis que le pauvre se terre, affichant ainsi sa culpabilité et redoutant qu'on ne le lynche. On voit par là combien l'attitude de l'honnête homme diffère de celle du pauvre, le port de la cravate ne constituant pas une preuve suffisante en cas d'interrogatoire musclé consécutif à une rafle.

Nous ne le répéterons jamais trop, pauvres, exploités, émigrés ou migrants, traîne-savates, va-nus-pieds, sans domicile fixe, loquedus, minables, moins-que-rien, que vous soyez négros, bougnoules, niakoués, roms, voire plus ou moins blancs de peau, restez à votre place dans vos cartons de lave-linge ou vos barres d'immeubles toujours périphériques et oubliez à jamais ce que vous avez pu entendre proclamer concernant la liberté, l'égalité, la fraternité, le pays des droits de l'homme mais, en revanche, souvenez-vous que l'honnête homme, oui l'honnête homme, est partout chez lui sauf là où vous vous cachez mais que cet emballage dont vous vous protégez de la pluie et du froid lui appartient, comme ces poubelles que vous fouillez à la recherche de restes avariés et pourris, tout lui appartient. Se pose alors la question de savoir si, dans ces conditions, cela vaut vraiment la peine – et le mot n'est pas là par hasard – de continuer à vivre, encore que ce dernier terme soit quelque peu impropre.

Que vous existiez ou non ne préoccupe nullement l'honnête homme, son indifférence à l'égard de quiconque ne lui est d'aucune utilité et ne le menace pas pour autant est sans commune mesure avec l'intérêt qu'il porte à l'instant même à l'évolution des cours... disons de l'uranium.

décembre 2015

Il ne suffit pas d'être imbécile

Plus ou moins régulièrement je me demande si ça va durer encore longtemps. Ce n'est pas que je m'ennuie constamment, de temps à autre seulement, mais même durant mes meilleurs moments je trouve vraiment que le nombre d'imbéciles est pléthorique et que celui des crapules, sans nul doute moindre, compense cette faiblesse par une efficacité autrement redoutable. Parfois, il arrive que l'imbécile soit tenté par la crapulerie mais généralement il échoue, par manque de dispositions. C'est qu'il faut du talent, une certaine forme d'intelligence pour être une véritable ordure et s'y maintenir. Peu d'imbéciles, véritablement très peu, parviennent à atteindre ce que l'on qualifie de postes à responsabilité ; or, sans dispositions idoines pas de responsabilités donc pas de possibilité de nuire. Nombre d'imbéciles peuvent faire valoir quelques aptitudes mais s'avèrent infoutus de les exploiter et moins encore de les pousser à s'épanouir et à fructifier.

Certes certes, je devine votre impatience et la question qui brûle vos lèvres éventuellement purpurines : comment reconnaître d'un œil sûr une crapule de haut rang ? Si elle est de haut rang la crapule se distingue du commun par sa réussite affichée. Songez qu'à mon âge je ne sais toujours pas si l'on naît crapule ou si on le devient. Naturellement, au vu de mes antécédents je suis tenté par l'explication héréditaire, le milieu familial, l'environnement relationnel, mais il doit bien quand même exister quelques cas singuliers d'individus qui se sont faits crapules à la force du poignet, hors de tout apport génétique, des exceptions en quelque sorte, des sujets particulièrement doués qui, à force de travail, sont parvenus à se hisser, sinon au plus haut niveau du moins à un poste de pouvoir leur permettant de développer un goût prononcé pour le comportement ignoble. Mais, je l'ai dit, ce sont là des cas exceptionnels, l'imbécile de type courant a fort peu de chances d'accéder au statut enviable de crapule. Il lui faudrait poursuivre des études – il n'en a généralement ni les moyens intellectuels et financiers ni le goût –, réussir des examens, obtenir des diplômes grâce auxquels il pourrait alors s'élever dans l'échelle sociale et devenir, enfin, celui qui humilie et s'impose au-dessus des médiocres.

Non, nous ne saurions parler de vocation mais plutôt de prédisposition biologique. L'hérédité demeure le moyen le plus fiable, exigeant de l'heureux élu des efforts de moindre ampleur, tout allant pour ainsi dire de soi lorsque la crapulerie est inscrite dans les mœurs familiales et bénéficie des soutiens les plus affûtés. On peut alors entrer dans la carrière sans attendre que ses aînés n'y soient plus, bien au contraire puisqu'ils se montreront de bon conseil et disposant d'un entregent efficace. Selon ses affinités personnelles on se tournera vers les affaires ou la politique, les premières n'excluant nullement la seconde. En fonction des besoins du moment ou des opportunités on passera sans états d'âme d'une occupation à l'autre et c'est tout naturellement, spontanément dirais-je, que l'on se perfectionnera dans l'art riche et multiple de la manipulation, du mensonge, de la trahison sans jamais s'abandonner à la plus ignominieuse faiblesse, indigne de l'élite, et surtout sans que, au moindre prétexte, la honte ne vint empourprer les joues ou le front de l'admirable scélérat.

En revanche on ne cesse pas du jour au lendemain d'être une crapule notoire. Un cancer du foie carabiné peut conduire à renoncer brutalement au ballon de blanc matinal et j'imagine combien cela peut être atroce, mais on ne renonce pas à la crapulerie, ce serait pour un soldat ou un chasseur s'interdire de tuer, l'existence réduite à sa plus simple expression, dormir, manger et faire caca, autant dire presque

rien. Crapule, ce pourrait être un rôle de composition au cinéma, le tournage terminé on passe à autre chose. Alors que crapule au quotidien exige un talent de tous les instants, une recherche perpétuelle de la pire infamie, une imagination débordante afin d'imposer à chaque cas, à chaque situation la solution la pire à condition qu'elle fût la plus profitable pour soi.

Crapules de tous les pays que vous vous êtes arrogés le droit de diriger, y compris au nom de la démocratie, crapules de vitrine ou de coulisses, je vous souhaite, ainsi que l'on aime à dire à Marseille et parce que ce doit être insupportable, la gale au cul et les bras courts. Et j'invite les imbéciles si nombreux à venir se rire de vous et, peut-être vous applaudir.

décembre 2015

Lavorare stanca

À Cesare Pavese

Ce matin je me suis levé, en me forçant un peu, quelques minutes avant dix heures. C'est là un constat que j'effectue de plus en plus souvent. Certes, la saison s'y prête, c'est l'hiver, le jour se lève tard lui aussi et il est finalement cohérent de respecter le rythme de la nature en s'y accordant. C'est l'hiver et lorsque j'ai passé toutes ces heures de sommeil à l'intérieur de mon lit à en réchauffer patiemment la température avec mon propre corps je me dis qu'il serait fort dommage de gaspiller cette bonne et douce tiédeur alors que nulle activité essentielle ne me réclame ailleurs. Réveillé par des barbares qui sillonnent, à une soixantaine de mètres de mon oreiller au volant de leur tracteur, camion ou quatre-quatre agrémenté d'une remorque où brinqueballent de probables plaques de tôle, la départementale seize alors que le soleil se retient de paraître pour ne surtout pas nuire à mon repos, je m'efforce de sombrer à nouveau dans l'inconscience qui est quand même le meilleur moment de la journée, en dehors de la nuit proprement dite. Si je m'abandonnais totalement à mes désirs je ne quitterais plus jamais mon lit, et c'est d'ailleurs ce qui finira par se produire, bien que le caractère résolument définitif me contrarie quelque peu alors que je me verrais bien poursuivre l'expérience encore quelques années ou dizaines d'années.

Enfant, j'étais adepte de la grasse matinée et les vacances scolaires m'offraient une magnifique opportunité pour ne rien faire. Les copains du quartier n'étaient pas autorisés à franchir la porte du jardin ouvrant sur le chemin qui conduisait jusqu'à la fenêtre de ma chambre. Dans sa grande sagesse, ma mère veillait à ce que mon sommeil récupérateur fût respecté, sans doute avait-elle deviné combien déjà j'étais poète, quand bien même j'ai ensuite mal tourné et cru un temps qu'il fallait pour vivre travailler. Mais ça y est, l'âge aidant, je me suis ressaisi et ne partage désormais mon temps qu'entre le sommeil et le culte de l'inutile. Sans omettre bien sûr, lorsque la nécessité s'en fait sentir, de me nourrir et désaltérer, ce qui est un encouragement au sommeil. Je dois reconnaître que je peux m'appuyer pour cette activité sur d'excellentes dispositions, grâce au fait notamment que j'ai réussi à maîtriser dans bien des cas mes penchants insomniaques à l'aide de petites pilules blanches. Néanmoins, il arrive parfois qu'échoue la chimie. Il faut alors avoir recours aux bonnes vieilles méthodes d'antan et disposer dans un coin de sa bibliothèque de quelque livre d'un écrivain à la mode dont on nous aura vanté la prose ambitieuse et le style sans équivalent. J'en conviens, la thérapie est fastidieuse, cruelle même, mais il faut savoir dominer sa répulsion si l'on veut vraiment parvenir à un résultat concluant avant que la colère ne prenne le dessus.

On compensera semblable désastre au moyen d'une sieste précoce, anticipée en quelque sorte juste après l'apéro de onze heures, mais le mal est fait et le déroulement serein de la journée en sera irrévocablement perturbé. Surtout si, de surcroît, quelque sagouin décide sans le moindre scrupule de saccager un épisode de repos pourtant bien mérité en vous informant par téléphone que la loi obligera prochainement tout citoyen à faire procéder à l'installation d'un système d'alarme anti-fumée, en conséquence de quoi il serait opportun de contacter le conseiller actuellement présent dans votre commune ou votre arrondissement. D'aucuns, qui ne l'ont pas expérimenté eux-mêmes, préconisent le suicide en garantissant un sommeil de plomb. Le procédé est certes radical mais il y manque un élément de satisfaction déterminant : se réveiller et décider de se rendormir.

décembre 2015

Puisque c'est ainsi, finissons-en !

Si vous aviez vécu ce que j'ai vécu et vu ce que j'ai vu, vous feriez certainement moins les malins, et je vous fais grâce de ce que j'ai entendu. Oh, bien sûr ! vous ne manquerez sans doute pas de m'envoyer en retour mon absence à l'occasion du mariage de la cousine Deodora, mais je ne la connais même pas la cousine Deodora et d'ailleurs, avec un prénom pareil, les chances étaient minces que je la rencontrais. Vous m'opposerez probablement que vous fûtes, vous, ou du moins certains d'entre vous, présents au couronnement de la reine Victoria, ce qui démontre, s'il était nécessaire, que nous ne sommes nullement du même monde ni, cela va de soi, d'une époque qui nous eût été commune. J'ai, pour ma part, longuement côtoyé Gilbert Dudoyon dont vous n'avez, cela ne fait aucun doute j'imagine, pas la moindre idée de qui il peut bien être et de ce qu'il fait dans la vie. J'aurais tout à fait pu croiser Pierre Desproges au rayon des sous-vêtements féminins des Galeries Lafayette, je sais qu'il s'y rendait souvent, sensiblement durant les mêmes années que moi, mais c'est comme pour Dudoyon, ce nom ne vous dit rien.

En dépit de nos différences, aussi considérables fussent-elles, j'aimerais croire que vous aussi les survivants un court instant me regretterez lorsque j'aurai cessé de plaire, principalement aux dames, car je me résigne depuis quelque temps à admettre qu'une fois occis une part importante, en tout cas non négligeable, de mon charme aura disparu. Fontenelle (1657-1757) disait lui-même se regretter et on peut le comprendre, tant il lui a fallu comptabiliser d'anniversaires. Je ne suis pas certain de me montrer à la hauteur, surtout que je n'ai pas encore commencé d'écrire ma propre *Digression sur les anciens et les modernes* et qu'il y aurait beaucoup à dire de nos jours sur ce sujet lorsqu'on observe combien nombre de nos modernes sont souvent plus creux que leurs anciens. Je n'allusionne ici qu'au sujet des célèbres ; les inconnus, les méconnus, les oubliés, demeurent à jamais inexistant quand bien même ils ne seraient pas tous complètement refroidis. Il y a tant et tant d'individus, en quantité déjà excessive, que nous n'avons plus guère de temps à consacrer aux obscurs.

En conséquence de quoi vous comprendrez peut-être que je m'inquiète. J'ai par devers moi différents documents où il est écrit que j'ai produit de très belles choses – de mémoire je ne me souviens plus s'il était dit qu'elles étaient belles, jolies ou bonnes, ou même carrément excellentes nom de dieu, mais en tout cas il n'était inscrit nulle part que ce n'était que de la merde – et c'est une opinion que je partage, même si je préférerais que l'on insistât plutôt sur le fait que j'ai beaucoup ri en les produisant, ainsi que l'on aime à dire en bon consommateur.

Certes, je n'ai pas toujours été charitable envers les autres spécimens de l'espèce à laquelle hélas j'appartiens mais je n'aime guère ces complaisances dégoûtantes, pardonnez-moi d'encore vous vomir aussi longtemps qu'il me sera donné, imposé plutôt, de voir la manière dont vous vous comportez entre vous, et quelquefois pis encore avec les bêtes, et puis, si vraiment cela vous insupporte, ne me regrettez pas. Je m'en chargerai.

décembre 2015

Qu'on se le dise !

Les bêtes sont d'une nature prudente, elles se méfient et nécessitent de la part de l'homme notamment qu'il les piège s'il entend les soumettre. Le piège le plus efficace qu'il ait inventé pour soumettre de manière radicale les bêtes demeurées à l'état sauvage c'est l'arme à feu qui permet à celui-ci de ne prendre pratiquement aucun risque. Pour tuer à distance l'homme a longuement réfléchi et travaillé à la mise au point de matériels de plus en plus sophistiqués qu'il perfectionne chaque jour afin d'exterminer depuis son bureau tout ce dont il a choisi de se débarrasser, que ce soit par nécessité économique, biologique ou pour son simple divertissement. Grâce à l'envoi de fusées, de missiles ou au largage de bombes de différents types il peut supprimer un troupeau entier, les habitants d'une localité voire, avec l'apport du nucléaire, un pays dans sa quasi totalité puisque les éventuels survivants ne le demeureront pas longtemps. De son côté l'armement chimique a fait lui aussi d'énormes progrès et, les victimes mises à part, nul ne s'en plaindra dès lors que le coût de l'énergie nucléaire, pour peu que l'on en abuse, peut facilement grever un budget, même colossal. L'invention du drone dans les années cinquante a nécessité de longues années de recherches technologiques jusqu'à aboutir aujourd'hui à un objet individuel d'une efficacité redoutable lorsque les armements adaptés à la taille de l'engin seront en vente libre dans n'importe quel supermarché, à la grande rigueur sur présentation d'une pièce d'identité nationale éventuellement valide.

Les bêtes, que l'on dit sauvages dans la mesure où nous n'avons pas vraiment réussi à les apprivoiser, ne devraient guère survivre bien longtemps, surtout si elles n'offrent pas de réelle ressource alimentaire en quantité suffisante et aisément exterminable. On en conserve ici et là quelques spécimens dans des parcs zoologiques et des cirques afin de distraire les enfants, jeunes ou vieux. Mais cela a un coût qu'il s'agira de comparer avec les maigres profits que l'on en retire. Les animaux domestiques n'exigent, quant à eux, nulle compétence particulière de la part des acheteurs comme des vendeurs car il est extrêmement rare que l'un d'eux se révolte et affiche une attitude ouvertement hostile. Certaines peuplades d'êtres que l'on qualifie d'humains peuvent en revanche se montrer exagérément méfiantes et peu enclines à se soumettre à l'autorité d'un être supérieur qui devra d'entrée de jeu faire comprendre à ses sujets encore inéduqués qui de l'un ou de l'autre est l'intelligent, et donc le maître. Dès lors qu'il est armé, il dispose du droit de vie et de mort sur chacun de ses esclaves dont on dira alors qu'ils sont en voie de développement. Lors de conférences à caractère didactique le climat de légitime compréhension que nous serons parvenus à instaurer entre les différences espèces devrait rassurer quiconque tend le plus souvent à dénigrer les bienfaits de la colonisation. À des fins pédagogiques des films éducatifs seront tournés et projetés chaque jour à la télévision en remplacement de l'émission Questions pour un champion.

D'aucuns, un peu excessifs à mon humble avis, prétendent que je suis asocial et m'apparenterais sans conteste à l'espèce des bêtes sauvages. C'est un peu vite dit. Il n'empêche toutefois qu'à mon âge et avec tout ce que j'ai dû connaître d'animaux prétendument éduqués et civilisés, je n'ai confiance en personne. Je ne tourne jamais le dos à qui que ce soit. Qu'on se le dise !

décembre 2015

À vous de voir !

Nombreux sont les gens de lettres – j’aime beaucoup ce terme inventé pour désigner avec élégance les pluminatifs de tout poil [dont je fais un peu partie] – qui semblent regretter de n’avoir pas plutôt choisi de se spécialiser dans les beaux-arts. Ils découvrent chez les artistes, ou se prétendant tels, des avantages dont ils seraient eux-mêmes privés. J’ai pour précieux ami un de ces graphomanes impénitents qui affirmait il n’y a pas si longtemps dans un recueil de ses écrits que le tableau peut être vu en quelques secondes – la chose est authentique, je l’ai vérifiée – et poursuivre néanmoins son existence plus ou moins inutile en demeurant accroché quelque part, où nul jamais ne le regarde, tandis que le manuscrit de l’écrivain, aussi remarquable fût-il, dort à l’abri des profondeurs obscures d’un tiroir. Ce qui vaut d’ailleurs pour le texte transformé en livre et qui survit dans un oubli relatif sur le rayonnage d’une bibliothèque, quand il ne finit pas au fond d’un carton, voire d’un sac poubelle en plastique gris. Ou encore abandonné sur quelque trottoir crasseux d’un vide-grenier, cette invention destinée à divertir les oisifs endimanchés. C’est vrai que ledit tableau, dès lors que son géniteur putatif l’autorise à s’en aller prendre l’air loin des vapeurs puantes de l’atelier, est alors un objet fini – peut-être le terme achevé serait-il à peine préférable – dont la vie à venir ne nécessite nullement l’intervention d’une tierce personne (imprimeur, façonnier, éditeur pour ce qui concerne l’œuvre littéraire, pianiste, violoniste ou orchestre de mille musicien lorsque le compositeur se nomme Gustav Mahler).

J’ai pour ma part goûté aux joies ineffables de la peinture et de l’écriture. C’est dire combien je peux me flatter d’avoir été barbouilleur et écrivassier, j’ai même poussé l’abnégation, ou le vice, jusqu’à conjuguer les deux tares sur un même support. Et il me semble juste d’affirmer que le sacerdoce du premier l’obligeant à trimballer ses croûtes d’une galerie l’autre pour se voir le plus souvent encouragé à aller voir ailleurs vaut largement celui du second qui expédie ses tapuscrits à une quinzaine d’éditeurs qui, dans la plupart des cas, se satisfont de les lui retourner (moyennant un chèque préalable) accompagnés de la circulaire type l’invitant à aller, là aussi, se faire voir ailleurs. Je ne doute pas qu’il en aille de même pour les fabricants de musique, sauf peut-être pour les adeptes du remixing naturellement dispensés de l’effroyable et fastidieuse besogne des partitions. Toutefois, réjouissons-nous car le peintre devenu plasticien peut désormais concevoir ses œuvres sans devoir disposer d’un atelier orienté au nord, ayant exposé le concept en deux ou trois feuillets, il passe commande à ses fournisseurs qui livrent la marchandise sur le lieu même de l’exhibition où l’équipe d’ouvriers manuels, variable selon l’importance du projet, procédera à l’installation sous l’inflexible direction de l’artiste déguisé en metteur en scène.

Le peintre – il existe encore aujourd’hui quelques spécimens de ces individus ridiculement attachés à des pratiques totalement démodées – peut pousser la complaisance jusqu’à faire encadrer ses œuvres picturales afin d’aguicher l’acheteur potentiel, tout comme l’écrivain usurpe les us et coutumes propres aux péripatéticiennes afin d’obtenir le bandeau de couleur indiquant au flâneur distrait que le bouquin vient d’être honoré d’un plus ou moins quelconque prix littéraire. Les musiciens – que je fréquente peu, me contentant d’écouter la musique des morts – ont probablement, eux aussi, recours à diverses combines pour placer leur camelote. Qui peut se targuer d’avoir su faire le meilleur choix en optant pour l’inutile alors qu’il existe tant de beaux métiers où l’on peut se montrer irresponsable, incompétent tout en n’ayant l’air de rien. Ou de presque rien, car il faut quand même avoir la gueule de l’emploi. Je ne cite pas d’exemple, chacun choisira selon ses préférences.

décembre 2015

Pardon, vous avez du feu ?

Plus ou moins régulièrement et particulièrement aux États-Unis où la possession d'armes est une sorte d'art de vivre, un homme entre dans un lieu où il sait qu'il trouvera un certain nombre de ses congénères et défouaille avant, dans la plupart des cas, de se faire justice, comme on aime à dire, afin de conclure brillamment sa performance. Il peut s'agir d'un adolescent, voire d'un enfant, d'un policier si la ou les victimes sont noires. On invoquera généralement la folie dès lors que l'intéressé n'est plus en mesure d'apporter la moindre contradiction à une hypothèse que l'on préférera juger plausible.

Ne nous leurrions pas, si demain la vente d'armes à feu devient légale, voire encouragée, dans notre belle démocratie républicaine que ses dirigeants ne cessent de prétendre *améliorer* – l'arrivée en nombre toujours plus important de migrants [réfugiés politiques, climatiques ou simples crêve-la-faim] amènera forcément le pouvoir en place à faire de tels choix – les conséquences seront les mêmes et la quantité de déséquilibrés ne fera que croître, ici comme ailleurs. L'immigration fournira un excellent et confortable prétexte, quand bien même les statistiques affirmeraient qu'elle n'est à l'origine de ces tueries qu'en deuxième ou troisième position.

Car le déséquilibré pourrait bien n'être rien d'autre qu'un individu fortement contrarié par le fait qu'il est, par exemple, chômeur avéré depuis bientôt plus de trente ans, qu'il est seul, dort dans la rue et fouille les poubelles pour se nourrir. Il pourrait aussi, pour peu qu'il persiste à assumer son devoir de citoyen électeur, se trouver fort dépité en vérifiant, quel que soit le candidat auquel il a donné sa voix, que le seul changement notable se fait toujours à son désavantage alors qu'il doit bien se trouver quelqu'un pour qui c'est profitable. Il pourrait encore, poussé par le dégoût, révolté par le mensonge et l'arrogance de ceux qui parlent en son nom, constater que la violence de ses propres mots ne suffit décidément pas et qu'il n'existe qu'un unique moyen d'exprimer sa colère qui le satisfasse.

Lorsque l'injustice est par trop criante, lorsqu'on en arrive à se dire que les hommes qui prétendent connaître les solutions à tous les problèmes socio-économiques – qui ne font qu'accroître jour après jour les inégalités entre ceux qui ont tout et ceux qui n'ont rien – ne sont en vérité qu'irresponsables, incompetents doublés de crapules cyniques inexcusables, sans nul doute est-il nécessaire, urgent, inévitable d'opter pour des méthodes autrement expéditives.

Lorsque l'apathie, l'inertie, autant dire le consentement idiot, semblent être aujourd'hui la seule attitude mûrement réfléchie de la plupart des victimes, force est d'admettre qu'il ne reste désormais plus rien à attendre ni même à espérer. Chaque individu assez lucide devrait être en mesure de comprendre que le seul remède, pour le bien de tous, est maintenant de tirer dans le tas.

Et ne venez pas me raconter des histoires de déséquilibré... mais prévenez vos gendarmes que je serai armé !

décembre 2015

rappeler une fois encore l'importance primordiale en tant que créateur contemporain. On s'émerveille de la connaissance inouïe du dramaturge dans le domaine des mots, il les cite tous et n'en oublie aucun, il faut dire qu'il est un peu Suisse et que son temps lui est plus précieux que le nôtre. Il entasse, empile les fragments de sa logorrhée comme d'autres leurs grosses coupures dans un coffre, occasionnellement suisse lui aussi, et le résultat est terrible pour quiconque n'a pas effectué les hautes études nécessaires. À son propos on cita évidemment Artaud, avec le même aplomb que, parlant de langage et de style à propos de littérature plus ou moins romanesque, on aime abusivement faire référence à Céline.

Jouir des mots (...) mais, tout de même, comme on aimerait que les auteurs dramatiques d'avant-garde *sèment le ferment de la question* plutôt que de nous dresser l'inventaire de leur vocabulaire comme d'autres les pièces d'un patrimoine dont ils ne sont que les usufruitiers. Je n'ignore certes pas combien la déclamation théâtrale s'est préoccupée de son évolution depuis que les Shakespeare, Racine et autres Corneille s'employaient à nous narrer en rimes foutrement bien balancées les émois du cœur de leurs personnages, leurs désirs et les moyens pas toujours élégants de les satisfaire ; je ne saurais nier l'indispensable (?) mise à jour, afin d'être de son temps, d'une écriture qui vise à s'abstraire pour mieux se singulariser, mais pourquoi diantre faudrait-il que nous nous soumettions à une telle recherche besogneuse de la pseudo-modernité quand, au bout du compte, il nous faut constater la vacuité d'une pensée qui n'a rien à nous dire – ceci n'est pas une question.

Lorsque le sérieux s'avère en fait n'être rien d'autre que le résultat laborieux d'une tentative pitoyable destinée à dissimuler le vide, alors tant pis, retournons à nos drames passionnels, même s'ils sont parfois un peu vieillots. Sinon, courons voir et revoir le théâtre de Thomas Bernhard.

janvier 2016

Si vous pouvez patienter encore un peu

Le trois-centième anniversaire de ma naissance sera célébré le 11 février 2238. Sans vergogne parce que la poésie est à tout le monde, j'ai emprunté la formule à Calaferte en changeant juste les dates à ma mesure. Le 11 février 2238, j'ose espérer que vous vous en souviendrez, si vous êtes encore parmi nous. Il est fort probable que ce jour-là il ne fasse pas très chaud, les mois de février souvent se caractérisent par des températures plutôt hivernales ainsi que le veut la coutume. Mais il se peut tout à fait que nous bénéficions de conditions particulièrement favorables si le réchauffement climatique se poursuit dans le bon sens, et nous pouvons nous permettre de le penser dès lors que les hommes de progrès se sont secrètement engagés à faire en sorte que nul être humain digne de ce nom ne soit désormais soumis aux intempéries et à la froidure dans leurs cartons de lave-linge de chez Darty tandis qu'eux-mêmes fêteront à Davos l'éradication complète et définitive du dernier arbre entièrement en bois avec des feuilles véritables. Lesquels seront remplacés... mais est-il bien raisonnable de songer à les remplacer alors que toute surface disponible sera expressément dévolue aux autoroutes, pistes de décollage et d'atterrissage, centres commerciaux, immeubles de bureau et d'habitation, gendarmeries, commissariats et prisons, casernes militaires et crématoriums ? La réhabilitation des ZADP (zones à détruire prioritaires) se fera au bénéfice des centres de rétention car, d'un point de vue strictement humanitaire, Calais sera probablement devenu insalubre. Il faudra d'ailleurs compter avec la montée du niveau des océans et l'indispensable reconstruction des différentes marinas et de nouveaux fronts de mer, le prix du mètre carré de terrain constructible devrait alors atteindre des sommets tandis que nos principaux massifs montagneux en contrepartie perdront irrévocablement de l'altitude. Peu importe en vérité puisque, enfin, il ne neigera plus et que nos valeureux skieurs pourront ainsi ne pas quitter leur F4 et regarder sur leur téléviseur led l'arrivée des secours dans les zones inondées.

11 février 2238. Je compte sur vous. Nous organiserons un service de rotations par hélicoptère pour les cancéreux en phase terminale et pour ceux qui ne sont pas certains de pouvoir attendre jusque là un livre d'or somptueux est d'ores et déjà à leur disposition par Internet. Concernant les cadeaux, de grâce ne cédon point à la démagogie. J'ai déjà tout, sauf le dernier album de Michel Sardou – ou Delpech, je ne me souviens plus – mais je crains que ce ne soit un peu démodé d'ici un ou deux ans, ou complètement lol en 2238. Non, pourquoi pas des fleurs en plastique, ça dure plus longtemps, comme on mettait jadis sur les tombes. Quand il y avait encore des tombes, dorénavant il y a la mer. Sans les requins, alors forcément c'est davantage laborieux. Sinon, le crématorium couplé avec une centrale nucléaire dont les réacteurs toujours en service n'auraient pas encore explosé mais d'aucuns affirment que ça pollue, au point où nous en sommes je ne sais pas si on peut se permettre de faire les difficiles. Surtout d'ici à 2238 !

11 février 2238. Je compte sur vous, j'ai invité des hommes politiques, du PS, on devrait rigoler mais je ne sais pas s'il en restera beaucoup. On pourrait leur lancer des cacahuètes, leur cracher dessus... à moins qu'ils ne se dégonflent, ou qu'ils demandent trop cher. Ou alors je vous lirais mes dernières brouilles... Non ? Bon, d'accord, mais je compte sur vous, sans faute, en 2238 !

janvier 2016

Faut-il avoir peur de l'avenir lorsqu'on naît trisomique en Mongolie ?

J'estime pour le moins indécent, voire obscène, de parler d'avenir lorsqu'on n'est plus tout à fait innocent. D'ailleurs, peut-on se dire innocent sans se faire rire soi-même ? Quiconque a bien assimilé le principe même de l'existence avec la mort comme conclusion écarte raisonnablement l'idée d'avenir. Certes, depuis Einstein, il nous est permis de nous satisfaire d'un avenir à moyen terme, quand ce n'est pas à court terme. Celui du premier imbécile venu qui saute depuis le vingtième étage de son immeuble pour constater l'effet produit illustrerait plutôt bien la notion de court terme, sans exclure néanmoins l'hypothèse d'un avenir à plus court terme encore, comme on a pu le constater auprès des nourrissons nés à Fukushima le onze mars deux mille onze. En revanche, pour ce qui est du long terme il n'est pas nécessaire ni même utile d'avoir suivi un stage de plusieurs mois à l'Institut médico-légal le plus proche ou, plus déprimant encore, dans le service gérontologie du premier établissement hospitalier venu. L'avenir à long terme n'existe pas, c'est une vue de l'esprit, un bobard raconté aux enfants pour leur laisser croire qu'ils en ont encore pour un moment avant l'apparition des premiers symptômes. D'autant que, les choses étant ce qu'elles sont, les enfants en question peuvent instantanément s'effacer du décor par la simple coïncidence d'un passage pour piétons et d'un véhicule automobile conduit fort brillamment par quelque virtuose titulaire du diplôme délivré par le ministère en charge des transports. Sans exclure pour autant la contribution plus ou moins désintéressée d'un camarade de classe dont le père possède une très belle et très complète collection d'armes dites de poing, le fusil-mitrailleur s'avérant moins précis en raison de son poids, notamment entre les mains d'un marmot de six ans.

Pour ce qui concerne l'avenir à moyen terme disons, comme le poète et sans présumer trop de nos facultés imaginatives, qu'il peut ressembler, à quelques détails près, à hier ou même à l'instant présent mais un peu plus tard dans la semaine, voire le mois. Sauf incident majeur toujours possible lorsqu'on n'est guère chanceux. Aussi longtemps que l'on ose s'y projeter l'avenir n'est pas foncièrement négatif, le risque n'apparaît qu'au moment où l'avenir se transforme en présent, et c'est totalement imprévisible. Bien sûr, quiconque désire ardemment tout connaître ce que la vie lui réserve peut s'adresser à l'une de ces voyantes qui, au moyen d'accessoires aussi ridicules que le marc de café, les lignes de la main, les cartes à jouer ou les coordonnées complètes de sa carte bancaire, lui révélera le tour de poitrine de sa future veuve, l'année au cours de laquelle il pourra enfin faire l'acquisition du château de Chambord et devenir, au préalable évidemment, ministre de n'importe quoi au Liechtenstein où ce n'est pourtant pas marrant tous les jours pour qui déteste le brouillard et que l'on parle l'allemand pour un oui pour un non. Le Liechtenstein a pour code HB, selon la liste des préfixes OACI d'immatriculation des aéronefs, il est bon de le savoir et, à l'avenir, tâchez de vous en souvenir.

On a coutume d'affirmer que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt. Voilà pourquoi les veilleurs de nuit n'en ont aucun.

janvier 2016

Dites-moi ce que je dois vous dire pour que ça vous intéresse

à Louis Calaferte

C'est vrai ça, on se creuse, on cherche dans tous les recoins un bon sujet, une excellente idée, un truc qui ferait pouffer le lecteur éventuel, on se donne un mal de chien pour que ce soit vite fait bien fait, puis on envoie. et au bout du compte, rien ! Juste l'indifférence la plus totale, le mépris dégoûtant, le vide sidéral. J'observe d'ailleurs que je ne suis pas le seul dans cette situation puisque j'emprunte le titre de ce textaillon à l'ami Calaferte, un type qui, de nos jours, serait peut-être déchu de sa nationalité française, vu qu'il était né à Turin. Un étranger en somme, un migrant !

Or donc, dites-moi un peu de quoi vous souhaiteriez que l'on vous parle afin que vous laissiez exploser votre indignation, votre colère parce que c'est intolérable, scandaleux, répugnant, ou bien votre enthousiasme débridé, éventuellement votre amour déraisonnable. Tout, plutôt que ce mutisme humiliant qui laisse à penser que je vous ennue avec mes propos d'une banalité consternante, tellement glaçante que vous préférez vous taire et retourner utilement à la lecture de L'Équipe ou du dernier Gavalda.

Dites-moi donc, si vous l'osez ! Non point qu'il se puisse faire que je me conforme à vos désirs littéraires – excusez, je vous prie, l'audace qui m'a, bien malgré moi je l'avoue, poussé à user du terme *littéraires* concernant cette prose qui semble-t-il vous insupporte, vous répugne ou, plus navrant encore, vous indiffère – mais qu'ainsi renseigné sur le prurit que possiblement déclenchent en vous mes mots il me soit possible de soulager de telles démangeaisons en renonçant illico presto à encombrer plus ou moins périodiquement le tiroir *indésirables* de votre boîte à courriels où s'entassent déjà quotidiennement des multitudes de messages totalement dépourvus du moindre intérêt.

Permettez qu'ainsi, Madame, Monsieur, en douce je me retire et m'en aille déposer mes déjections en d'autres communs que les vôtres. C'est vrai que parfois – souvent, dites-vous ? – j'indispose ou j'ennue lourdement mais il est tout aussi vrai que chacun d'entre nous ne saurait prétendre avoir le talent insolent de Flaubert – oui, un écrivain du dix-neuvième siècle natif de Rouen – ou de Guy des Cars, mais il faut bien que chacun vive et occupe son temps de loisir comme il peut.

Néanmoins, si vous eussiez consenti à prendre quelques minutes sur votre temps de vacuité, probablement considérable, afin que je susse ce que sont vos désirs en matière de lecture, il ne m'est pas interdit ou inepte de penser qu'un compromis fut possible à trouver. J'aurais tout à fait pu pomper allègrement dans les œuvres complètes de vos auteurs favoris, remplacer Denise par Swastika, le cordonnier Tiburce Machavoine par le rocker JRLB, le café-restaurant chez Rosette par un petit-déjeuner en classe affaires de la Qatar Airways et le tour était joué. Et vous n'y auriez vu que du feu. Seulement, comment savoir ce qui vous intéresse et même y-a-t-il quelque chose qui vous intéresse ?

Non, franchement, vous ne me méritez pas !

janvier 2016

L'État c'est moi !

On attribue volontiers cette phrase célèbre à Louis XIV. Rien n'est moins sûr en vérité. Nous sommes depuis passés de la monarchie de droit divin à une prétendue démocratie au motif que le chef, de l'État précisément, serait élu par le peuple. C'est un peu vite simplifié puisque ladite élection ne prend en compte que les suffrages exprimés, comme on dit, se torchant remarquablement avec l'opinion des soixante pour cent d'abstentionnistes dégoûtés qui avaient mieux à faire ce jour-là puisque le PSG rencontrait le FCNogent-le-Rotrou tandis que Maurice Chaffouin prenait un brochet de dix-huit livres dans le Rhône, juste au-dessous de la centrale nucléaire de Bugey, où l'eau est tiède et nourrissante.

L'État c'est nous, auraient pu dire les membres du Conseil national de la Résistance en 1945 qui promulguèrent la nationalisation de l'énergie, des assurances et des banques, et la création de la Sécurité sociale. Toutes mesures aujourd'hui vaillamment détricotées par les larbins ministériels du Médef, soutenus dans leur tâche par les institutions européennes. Il est donc légitime de s'interroger désormais sur ce qu'est devenu l'État et dans quel état est-il.

C'est que, voyez-vous nous dit-on, les caisses sont dangereusement vides dès lors que la plupart des capitaux sont intelligemment protégés dans les coffres de ce que l'on nomme des paradis fiscaux afin que ces énormes quantités d'argent ne risquent pas d'être détournées par d'irresponsables gauchistes se croyant investis d'une mission régénératrice destinée à restituer à l'État sa vocation de justicier social, voire, pourquoi pas, la liberté, l'égalité et la fraternité qui jadis firent son rayonnement. Profitant d'un climat délétère dû à l'invasion tonitruante de barbares basanés tentant de remplacer au pied levé la France éternelle, fille aînée de l'église catholique, par quelque État islamique proposant à ses fidèles un modeste cheptel de seulement soixante-dix vierges alors qu'ils sont déjà fort nombreux à leur être passés dessus en récompense de leurs bons et loyaux services, ces hordes de voyous dépenaillés n'ambitionneraient pas moins que de renverser les fantoches serviteurs du pouvoir pour enfin prendre leur place et piocher à leur tour allègrement dans les réserves dissimulées au creux des souterrains qui vont du palais présidentiel jusqu'au Panthéon où l'on n'entre pas comme dans un Moulin, allant jusqu'à siffler sans vergogne au goulot les grands millésimes stockés là depuis le règne de Mitterrand qui ne buvait que de l'eau de Vichy, en souvenir de son ami Bousquet.

Devant une telle menace il convenait de réagir. Nos courageux dirigeants ont donc choisi de prendre les décisions qu'exige le plus élémentaire bon sens : décréter l'état d'urgence et proclamer la déchéance de nationalité pour tout individu soupçonné d'appartenir ou d'avoir appartenu à un mouvement susceptible de nourrir des intentions éventuellement terroristes ou risquant de le devenir dès lors que le voisin qui les aura dénoncées ne se sera pas rétracté dans les vingt-quatre heures précédant sa nomination dans n'importe quel ministère de son choix. L'état d'urgence, en d'autres contrées, s'intitule état d'exception et l'on voit clairement ainsi ce qui en fait toute sa faiblesse, l'exceptionnel se refuse à la banalisation de l'ordinaire et ne saurait se prolonger au risque de se disqualifier. De durée illimitée, l'état d'urgence est renouvelable par tacite reconduction comme l'abonnement au gaz et tout citoyen est suspect, donc potentiellement coupable.

On voit par là dans quel État nous sommes et dans quel état nous finirons.

Charles Novak, janvier 2016

Article publié dans *La Canarde sauvage* N°1 de l'année 2016 dont le thème était *L'Urgence*

La mémoire courte

D'aucuns s'imaginent probablement pouvoir aborder l'année neuve et même les suivantes en toute sérénité puisque douillettement oubliés au fin fond d'une province totalement déshéritée et vivant plus ou moins du produit de leur terre, des bios en quelque sorte. Mais l'État veille – en l'occurrence les brigands dont on leur fait croire qu'ils les ont élus, ce qui à l'évidence est totalement faux puisqu'ils n'ont choisi, dans le pire des cas, que leur chef, lui-même se chargeant de la désignation de ses sbires – l'État veille et a réinventé l'état d'urgence. Bonjour les perquisitions, de jour comme de nuit, sur la foi d'aimables dénonciations, le saccage des lieux et du mobilier, le vol réglementaire d'objets ou d'outils personnels, les interrogatoires plus ou moins musclés, l'intimidation, l'insulte, les coups et bientôt les exécutions sommaires par des individus se prétendant assermentés et représentant l'ordre républicain. Souvenez-vous – je m'adresse aux anciens, à ceux qui savent – souvenez-vous de cette douce époque où la milice effectuait ce boulot-là, souvenez-vous de ceux que l'occupant et le pouvoir collaborationniste appelaient les terroristes et qui finissaient contre un mur ou dans un fossé, avant qu'ils ne deviennent posthument d'héroïques résistants.

L'état d'urgence – contrairement aux pingouins qui se gargarisaient un an plus tôt de liberté d'expression, mais ne sont-ce point les mêmes ? – exige des coupables et il lui faut les trouver, n'importe où dès lors qu'ils sont soupçonnés de ne pas approuver béatement les choix économico-politiques du moment, que leurs opinions diffèrent de celles défendues par le pouvoir libéral-fasciste qui ne peut que se réjouir de ces merveilleux rassemblements républicains qui réunissent enfin, j'allais dire à volonté, dans un bel élan de fraternité la droite, son extrême et la pseudo gauche. Ah ! comme on la commémore cette belle unité, plutôt deux fois qu'une, tandis qu'on piétine allègrement les libertés élémentaires et individuelles du citoyen ordinaire. Demain on déchoit de leur nationalité celui-ci et celui-là sur décision d'un préfet, après-demain on rétablit la peine de mort... et Basta !

Charles Novak, janvier 2016

Article écrit pour *La Canarde sauvage* N°1 de l'année 2016 dont le thème était *L'Urgence* et publié dans le N°3

Du bien naître

Bien naître. Il est permis de penser que chacun le souhaite, l'espère et, le plus souvent, s'enfonce dans une existence de merde parce qu'il n'y peut rien changer. On naît comme on naît et ensuite il faut faire avec, et généralement sans. Car à l'évidence, voir le jour, comme on dit, au sein d'une bonne famille bien aisée contribue quelque peu à l'épanouissement, ce qui ne dispense en aucun cas d'être un parfait imbécile ou un idiot indémodable. On peut ainsi changer de slip et de chaussettes tous les jours, ou même de voiture, et c'est alors comme un rayon de soleil qui vous illumine dès le réveil, rien qu'en songeant que l'on n'est nullement dans l'obligation de se lever et d'aller gagner sa vie, comme on dit encore chez les pauvres, en travaillant. On observe d'ailleurs que tout individu bien né a plus couramment que les autres la chance de trouver sans chercher un emploi, plus ou moins divertissant convenons-en, mais confortablement rémunéré et peu salissant, autorisant de longues et fréquentes périodes de farniente afin que, sans effort supplémentaire, il décompressât ainsi qu'il est souhaitable dès lors qu'on le mérite. *Aux âmes bien nées, la valeur n'attend point le nombre des années*, nous rappelait fort opportunément ce bon vieux Corneille, l'âme n'étant dans cette affaire qu'une manière élégante de nommer un compte en banque.

Bien naître est important, car sinon c'est l'échec garanti, une existence de crève-la-faim, de traîne-savates voire de va-nu-pieds, de mendigot sans stock-options ni retraite chapeau, sans comptes anonymes dans des paradis fiscaux, sans avenir en somme, dont le cadavre – pour autant qu'il soit encore au moins partiellement utilisable – servira au prélèvement d'organes afin qu'il n'en coûtât rien à la commune où il aura fini par s'échouer tel un vieux cheval fourbu.

Bien naître est essentiel, tout en découle naturellement. Certes, on a vu de parfaits crétins dont leurs géniteurs aussi célèbres que fortunés avaient terriblement honte et dont on a su faire néanmoins de très honorables ministres pour peu qu'en temps utile on fit intervenir l'entregent et le renvoi d'ascenseur. Et puis, si en fait de ministre ou député on ne parvient à le convertir qu'en artiste contemporain – on est toujours contemporain de quelque chose – ou même chanteur de variétés, voire écrivain de best-sellers, ce qui compte avant tout c'est qu'il soit quelqu'un, ou quelqu'une, et que sa réussite s'affiche.

La méritocratie, ce concept d'origine étatsunienne, s'implante doucement jusqu'en France mais on n'a jamais vu n'importe quel loquedu parvenir, au motif qu'il passerait bien le balai ou la serpillère. Parvenir est l'objectif de tout individu un peu ambitieux, ce qui est beaucoup plus facile lorsqu'on peut faire valoir son patrimoine et ses antécédents, je dirais même que cela va de soi. Sans la généalogie adéquate on peut bien sûr, à la rigueur, accéder au sommet de la hiérarchie prolétaire et devenir secrétaire général de quelque syndicat, sauf du Médef. Mais au-delà, macache l'avenir.

Le bien naître est la clé du bien-être. Bernanos, qui n'était pas la moitié d'un con, n'écrivait-il pas : *L'ouvrier français, comblé, crèverait de bien-être*. C'est sans nul doute pour cette raison ô combien pragmatique que l'ouvrier français tend à disparaître au profit du chômeur dont les aspirations sont autrement modestes, et donc raisonnables. Afin qu'elle ne mourût point dans d'aussi atroces conditions, veillons à ce que la sous-merde ne soit pas tentée inutilement par un bien-être illusoire qui ne pourrait, au bout du compte, que lui être néfaste et, de grâce, ne mélangeons pas tout.

Charles Novak, janvier 2016

Article publié dans *La Canarde sauvage* N°2/2016 dont le thème était *Le Bien-être*

Nobody's perfect !

Ultime réplique d'un chef-d'œuvre inoubliable signé Billy Wilder. Nous sommes alors en 1959. Presque soixante ans plus tard Pascal Privet s'apprête à boucler la programmation des vingt-neuvièmes Rencontres cinéma de Manosque qu'il inventa de toutes pièces tandis que Ronald Reagan, un acteur hollywoodien, venait d'être réélu président des États-Unis, ce qui ne prouve rien. Autant dire que le pauvre Pascal – Blaise est occupé ailleurs et ne peut lui être d'aucun secours – ne sait plus quoi raconter à propos de cette manifestation et des films qu'il entend projeter en ce début du mois de février 2016. Lui vient alors une idée de génie, utiliser les services d'un nègre qui lui écrira son édito sans qu'il lui en coûte le moindre centime d'euro, il lui suffira pour cela de flatter basement le plumitif choisi afin d'obtenir le nombre de lignes nécessaire et de signer en bas de page Pascal Privet, comme le fait n'importe quel ministre lui aussi surbooké.

Et c'est ainsi que je me retrouvai chargé d'une mission alors même que le seul film programmé en cette année ô combien mémorable puisque nulle Cop 21 ou 22 n'est prévue, le seul film donc qu'il m'eût été donné de voir est *Le Roi et l'Oiseau*, sorti en 1980. Les autres me sont totalement inconnus et il ne m'appartient pas d'émettre à leur propos le moindre jugement péremptoire alors que j'ai déjà été prévenu qu'il n'y a pas lieu d'ergoter sur ce sujet puisqu'ils sont tous excellents.

Dès lors, comment meubler intelligemment sans toutefois aller jusqu'à vanter l'ergonomie des fauteuils au creux desquels vont se blottir de possiblement remarquables postérieurs ; comment pisser ma copie sans exciter à l'aide de moyens déloyaux les fantasmes de cinéphiles forcément confiants puisqu'ils auront payé pour voir ; comment aligner un nombre suffisant de banalités qui puisse convertir le passant entré là par hasard de renoncer, pour un soir ou deux, ou trois, voire quatre, aux programmes alléchants que lui promettaient les trois-cent-quatre-vingt-deux chaînes de son téléviseur non déclaré aux impôts ; comment mentir effrontément à un public jusque là assidu qui n'a pas la moindre idée de ce qui l'attend parce que le cinéma, depuis toujours ou en tout cas depuis le début du siècle précédent, a vocation à nous divertir, nous enchanter, nous troubler ou même nous terrifier, pour infiniment moins cher que le prix du dernier d'Ormesson ; comment assumer cette lourde tâche sans me discréditer auprès de mes trente et un lecteurs tout juste récents¹ ; comment faire en sorte qu'un tel joyau de la littérature incite sans retard tout individu sain de corps et d'esprit – surtout d'esprit puisque le corps n'est quand même que de la viande – à abandonner sur le champ ces mots pourtant finement agencés pour se ruer illico sur les pages suivantes afin de connaître enfin la composition de ce programme et vérifier ensuite s'il mérite vraiment tous les éloges qu'il vient tout juste de deviner dans les propos incohérents et par ailleurs complètement inutiles du présent édito. Comment vous dire enfin combien, pour la plupart d'entre vous très chers spectateurs, votre mérite est grand, d'avoir attendu durant toute une année l'éclosion de ces Rencontres sans avoir jamais cédé au désespoir.

Sauf quelques-uns peut-être, mais personne n'est parfait.

Pascal Privet p/o JCD

1. L'indispensable ouvrage intitulé *Une brassée de brouilles* publié par Artgo & Cie est encore disponible chez l'éditeur, dans les bonnes librairies et sur le stand du Poivre d'Âne dans le hall d'entrée du présent festival.

2. Les 21 affiches des Rencontres cinéma de Manosque réalisées à la demande de Pascal Privet par Jean-Claude Dorléans de 1995 à 2015 ont été exposées au cours du mois d'octobre 2015 salle Pierre Michel à Forcalquier lors de la Fête du Livre d'artistes organisée par l'association Forcalquier des Livres. Elles seront présentées à la cafétéria du festival à la MJC de Manosque.

Les mots pour le dire

Lorsqu'on ignore ou même que l'on est incertain quant à la signification d'un terme, le mieux est encore de consulter un dictionnaire, le Robert pour ce qui me concerne. La question du jour concerne le bien-être. Plutôt que de dire n'importe quoi, vérifions : **Bien-être**. 1. *Sensation agréable procurée par la satisfaction de besoins physiques (> euphorie), l'absence de tensions psychologiques (> béatitude, bonheur, félicité, plaisir, quiétude, sérénité)*. 2. *Situation matérielle qui permet de satisfaire les besoins de l'existence (> aisance, confort, mieux-être)*. À seule fin de ménager notre bonne humeur coutumière nous nous abstiendrons de nous intéresser aux contraires et chercherons plutôt à préciser, développer ce que nous enseigne Robert pour améliorer encore nos dispositions naturelles. Il existe par exemple plusieurs moyens permettant de satisfaire nos besoins physiques tels que : manger, boire, fumer, baiser, uriner, déféquer. Certes, c'est assez basique mais il y a là de quoi contenter n'importe quel être humain normalement constitué, surtout si celui-ci choisit de compléter ces nombreuses activités par la plus couramment négligée d'entre elles : ne rien foutre. Lui reste-t-il alors assez de temps à perdre pour s'inventer d'inhumaines tensions psychologiques, bien sûr que non, à moins qu'il ne soit en vérité un pervers des plus farouche. Abordons maintenant la fameuse situation matérielle qui devrait lui permettre de jouir pleinement de cette sensation agréable citée plus haut grâce à quoi notre imbécile heureux choisira de vivre le mieux possible plutôt que de mettre brutalement fin à ses jours alors qu'il n'a même pas le cancer. Car c'est bien là où se situe le problème le plus élémentaire depuis que fut inventée l'étiquette indiquant le prix de vente de chaque chose. Pour qu'il s'épanouisse pleinement l'homme moderne – mais c'est une tare qui est antérieure à l'invention de l'actuel ministre de l'Économie et des Finances – doit disposer d'une quantité suffisante de menue monnaie, et surtout de grosses coupures, s'il veut satisfaire la plupart de ses envies. Pour se procurer ce sacro-saint pognon il lui faudra le voler, ou travailler. Dès lors qu'il consent à échanger une part importante de son existence contre une poignée de bifetons que lui remet avec réticence son radin d'employeur, il lui faut renoncer à ne rien foutre. Autant dire que le bien-être en prend un coup et qu'inopinément surgit le cancer qui n'attendait qu'une telle opportunité.

Heureusement, le traitement est pris en charge par la Sécu à cent pour cent.

Robert Heym, janvier 2016

Article publié dans *La Canarde sauvage* N°2/2016 dont le thème était *Le Bien-être*

Doit-on lire n'importe quoi ?

Tout comme les parents et leurs enfants doivent se soucier chaque année de la rentrée des classes – je pense ici à celle du mois de septembre, la seule qui compte vraiment – chaque honnête homme est plus ou moins tenu de s'intéresser à la rentrée littéraire qui, elle aussi, demeure fidèle à septembre, mois béni entre tous puisque c'est également celui de l'ouverture de la chasse. Ce dernier automne vit la parution, en France essentiellement, de cinq cent quatre-vingt-neuf romans seulement contre six cent sept l'an passé. Oui, en effet, le chiffre de production est légèrement en baisse et la sagesse veut que l'on ne comptabilise point dans cette compétition tout ce qui n'entre pas dans la noble catégorie des œuvres, voire des chefs-d'œuvre, romanesques. Le reste n'étant qu'anecdotique, secondaire et donc indigne d'être publié ou, en tout cas, célébré. Les éditeurs ne reculant devant rien, une seconde rentrée, tout autant littéraire, a généralement lieu en janvier de l'année suivante. Et puis il y a les parutions inopinées, leurs auteurs s'étant résignés à n'être pas en lice pour la saison des prix.

Certains écologistes, probablement peu soucieux de s'enculturer, déplorent l'énorme quantité d'arbres qu'il faut sans cesse abattre et réduire en pâte à papier pour satisfaire le besoin qu'ont (vous pensez bien que c'est involontaire !) de nous narrer leurs sornettes les quelques centaines de plumitifs en mal de célébrité. Saint-John Perse lui-même l'avait remarqué sans pour autant renoncer à s'épancher et Louis Veuillot conseillait de se souvenir, avant d'écrire, de la beauté du papier blanc. Et pourtant...

Ainsi, moi-même qui ne prétends nullement appartenir à la grande famille des raconteurs d'histoires – j'ai pour un certain nombre d'entre eux une réelle admiration et ne renie nullement le plaisir que j'ai pu prendre à lire leurs romans – j'avoue ne pas posséder l'imagination et l'énergie nécessaires pour me hasarder sur ce terrain. Quant à lire le dernier en date de la production de chacun de ces abonnés dont le nom revient à chaque rentrée comme une antienne et déchaîne l'enthousiasme unanime de la critique assermentée je n'en ai ni le courage ni la curiosité. Sans doute me reprochera-t-on un manque coupable d'abnégation mais les quelques tentatives que je fis au cours de ces dernières années s'étant soldées par de solides moments d'ennui alternant, selon les cas, avec de violentes manifestations d'exaspération. Un de mes amis, plumitif lui aussi mais qui préfère le terme moins péjoratif de graphomane, me disait récemment l'énorme rigolade qui l'avait saisi à la lecture (offerte sur Internet par un grand éditeur, c'est du moins ce qui se dit) des vingt-cinq premières pages d'une histoire d'amour concoctée par l'une des auteures les mieux vendues de ces temps tristement médiocratiques. Je ne suis pas hostile à pouffer pour autant que mon hilarité naisse d'un parti-pris de l'écrivain plutôt que du constat de son involontaire et consternante incapacité à m'intéresser.

Quand je pense à tous les livres qui me restent à lire, j'ai la certitude d'être encore heureux, écrivait Jules Renard dans son *Journal*. Le nombre d'écrits-vains était alors bien inférieur à ce qu'il est aujourd'hui où une telle perspective de bonheur relève de l'utopie voire de la fanfaronnade. Ce à quoi l'on opposera la terrible lucidité d'un Calaferte : *Tous ces livres qui vous donnent le regret d'avoir appris à lire.* Songez donc qu'il en est dont on va, de leur vivant, publier les œuvres complètes !

J'attends désormais que mes principaux écrits soient enfin traduits dans cinquante-trois langues. Pour commencer.

janvier 2016

Qu'on leur donne de la brioche !

Alors que David Bowie vient à peine de franchir la ligne d'arrivée, précédant de peu l'époux-poux de la reine Dion dans une compétition où, fort heureusement, les anonymes – pourtant beaucoup plus nombreux et c'est là sans nul doute tout leur tort – continuent de n'intéresser personne, certains analystes pointus semblent découvrir que les pauvres seraient de plus en plus pauvres tandis que les riches seraient inexorablement tentés d'être de plus en plus riches. Certes, les très très riches se comptent sur les doigts de la main, à condition toutefois de disposer de plusieurs mains puisqu'ils sont quand même soixante-deux au dernier recensement. Ceux-là sont des milliardaires qui se partagent, de plus ou moins bon gré, mille sept cents milliards de dollars officiellement comptabilisés, sans compter bien sûr ce qui passe à l'as.

Bon, ce n'est pas là une nouveauté, on constate seulement que la somme globale augmente chaque année et que, si ça continue on verra... D'autant qu'il convient de ne pas mépriser les millionnaires qui leur gambadent sur les talons avec au ventre l'espoir de passer rapidement dans l'équipe de tête. Ce n'est en effet pas nouveau mais ce dont on commence à véritablement prendre conscience c'est de l'intromission de ces grosses fortunes et de ceux qui les détiennent dans le pouvoir politique de chaque état, qu'on le nomme dictature, monarchie, république ou même démocratie. Compromissions, concussions ne datent certes pas d'hier mais ce qui mérite d'être relevé, plutôt que le salaire des pauvres, c'est bien le fait que le système politique a désormais parfaitement intégré au plan quasi-planétaire une économie ultra-libérale répondant (presque ?) essentiellement aux règles fixées par les marchés. Dès lors, par lobbies interposés ou plus directement lors de déjeuners ou dîners fructueux entre décideurs financiers et exécutants-complices politiques éventuellement élus, chaque orientation, chaque loi adoptée sont destinées à servir les intérêts d'une élite qui se paie le luxe de se prendre pour une nouvelle aristocratie.

On sait avec quel brio sont montés et réalisés des projets réunissant public et privé, public pour le financement, privé pour le fonctionnement parfois, et le profit, toujours – souvenons-nous de ce qu'il advint concernant les autoroutes. Et voici que notre brillant ministre de l'Économie et des Finances propose une nouvelle piste dont l'origine n'est sans doute pas totalement «de gauche», pour reprendre un vocable totalement archaïque : réformer le statut de la fonction publique. C'est-à-dire privatiser tout ce qui peut l'être encore, enseignement, santé et tout ce qui garantit, plus ou moins, une égalité de traitement pour chaque citoyen. En bref, faire disparaître les derniers de ce que l'on nomme les services publics acquis en 1936 lors du Front populaire et en 1945 par le Conseil national de la Résistance. La grande ambition d'un précédant président de la République associée aux préconisations d'une autre président, du Médef celui-là. Tous particulièrement soucieux de voir réussir une politique audacieuse dont les soixante-deux milliardaires actuels et leurs subalternes sauront se féliciter.

Naturellement cette dernière mesure fera, nous l'espérons vivement, l'objet d'un développement à l'occasion du programme que présentera le candidat unique, car il convient de préserver l'unité nationale, lors de la prochaine consultation électorale prévue pour le début de cette belle année 2017 à laquelle les pauvres eux-mêmes auront à cœur de s'associer en s'abstenant de toujours râler, ce qui ne peut que nuire au bonheur des peuples.

Les élites, quant à elles, sauront se montrer dignes de la confiance qui guide leurs pas.

janvier 2016

De beaux jours encore pour l'imposture

Il y a quelques jours, j'ai lu dans un journal de la région de la Côte d'Azur un article intitulé "Le monde de la conférence".

Quelques-uns de nos contemporains, disposant d'un talent et d'un goût particulier pour s'y livrer, aiment à faire des conférences. Les uns sont professeurs de quelque chose quand d'autres ne sont pas davantage que des politiciens plus ou moins déçus à la recherche d'une nouvelle carrière. Tous recherchent et obtiennent le plus souvent une audience dont ils se réjouissent, principalement lorsqu'elle se concrétise en monnaie dont nous savons tous qu'elle ne fait pas le bonheur mais qu'elle y contribue quelque peu.

J'ai suivi il y a peu de temps via Internet celle d'un homme qui pour n'être point politique en parlait en connaisseur. Il avait choisi pour nous instruire de s'intéresser aux imposteurs qui sont certes de toutes les époques mais qui ont trouvé en celle-ci matière à s'épanouir grassement. Rien n'autorise à désespérer mais il semble bien toutefois que nous ayons atteint en ce siècle les sommets vertigineux de l'imposture, sous ses formes et ses applications les plus variées.

N'ayant pas acquis le statut enviable de maître de conférences, j'ai néanmoins observé combien notre existence est aujourd'hui soumise aux diktats d'une *pensée* dont les variations les plus subtiles correspondent à la nécessité de savoir toujours se montrer à la mode du moment, le comble de l'invention étant bien sûr de connaître à l'avance celle de demain car les valeurs fluctuent en fonction des opportunités – il va de soi, preuves en main, que la mort est le seul état qui soit véritablement définitif, une sorte d'aboutissement à diverses hésitations. L'apparence nécessite une attention de tous les instants et les experts en tout et n'importe quoi sont tenus d'apporter les réponses attendues correspondant aux exigences d'une mise à jour de la pensée unique qui soit conforme aux objectifs sociétaux de profit.

Les imposteurs se sont infiltrés partout et la culture elle-même en est peut-être le terrain de jeux le plus édifiant. Les exigences de la mode s'y sont imposées plus finement qu'ailleurs dès lors que les élites s'y sont réservées leur pré carré, définissant les normes qui correspondent exactement à chaque secteur et à chaque clientèle – avec, ici encore, la complicité des médias. Les fausses batailles d'Hernani sont désormais incluses dans le packaging des manifestations mais, à la différence de Courbet, plus personne n'est embastillé pour avoir attenté à l'intégrité de l'œuvre de quelque prétendu artiste que ce soit, si tant est que la colonne Vendôme – ou d'autres déjections plus contemporaines – puisse être considérée en tant qu'œuvre d'art.

Il n'est que de constater avec quelle rapidité l'avant-garde du mardi est déjà l'académisme du jeudi. L'obsession de la norme s'accommode fort bien de cette civilisation du jetable, c'est certes un peu plus embarrassant avec les déchets nucléaires, centrales comprises, mais la véritable audace n'est-il pas d'entreprendre. Le doute n'est plus permis, il est même interdit.

Ce qui importe aujourd'hui c'est d'en être et de ne surtout pas se tenir à l'écart, les escrocs sont les bienvenus, d'autant mieux qu'ils sont les initiateurs de cet inénarrable bazar. Le mensonge est admis, plus il est énorme et plus la réussite est flamboyante ; je m'autorise donc, dans ces conditions, à choisir de me montrer méfiant. Léautaud soutenait que c'est une des formes de l'intelligence – merci Paul ! – ajoutant que la confiance en était une de la bêtise. À qui donc accorderions-nous notre confiance dans ce monde régi par des imposteurs qui pratiquent l'imposture comme l'anguille la natation ?

Sous de faux airs de conseiller fiscal, l'homme est brillant et sait de quoi il parle. Roland Gori est psychanalyste – personne n'est parfait puisqu'il existe bien des socialistes (ou soit-disant tels) de droite – et professeur émérite de psychologie et de psychopathologie cliniques à l'Université d'Aix-Marseille. Il est

l'auteur de l'excellent *La Fabrique des imposteurs*, Les Liens qui Libèrent, 2013. Qu'il haïsse viscéralement Michel Onfray pour son livre sur le père Freud peut donc sembler compréhensible d'autant qu'il est soutenu dans cet intégrisme par l'inévitable BHL ; Boris Cyrulnik me paraît être, sur ce sujet, infiniment plus nuancé. Ce qui ne retire rien aux imposteurs, ni d'ailleurs aux psychanalystes.

janvier 2016

Avoir un but dans la vie...

Aujourd'hui dimanche. Il est plus que probable que demain ce soit lundi, puis mardi et ainsi de suite. On n'en finit pas. Sans mesures radicales nous sombrerons dans la monotonie, la routine. C'est pire encore avec les heures, chaque jour, à un moment donné, il est midi et, par habitude, on se persuade d'avaler quelque chose d'un peu consistant, ne serait-ce que pour éponger les apéros qui ont précédé. Et en fin d'après-midi on recommence. J'en connais qui n'attendent même pas que Michel Delpech ou David Bowie en aient terminé avec leur cancer.

Nombreux sont ceux qui procèdent de manière identique avec les années. Sans se méfier. Et un beau jour il n'y a plus personne pour leur souhaiter un bon anniversaire avec les cadeaux inévitables. C'est de la désinvolture, voire de la négligence. Pourtant, ils sont convaincus de n'avoir pas dépassé la cinquantaine, ou la soixantaine peut-être à la rigueur. Certes, cela fait maintenant un bout de temps qu'ils ont oublié de se lever pour se rendre jusqu'aux cabinets mais, au bout du compte et tout bien considéré, ça indispose qui ?

D'aucuns aimeraient certainement avoir un siècle ou deux de moins et s'en aller brailler *Sur les bords de la Riviera* avant de faire une petite sieste dans l'herbe tendre le long de la Marne. Puis ils remonteraient jusqu'à Montmartre voir s'il reste encore quelques communards survivants bien improbables... oui, aujourd'hui dimanche et demain lundi... Je hais les dimanches... Gréco chantait ça, jadis, et il faudra vraiment qu'on en finisse avec ce jour férié qui se situe invariablement en fin de semaine. Le dimanche est, par obligation, dédié à l'icontournable repos dominical, le fameux septième jour cher aux adorateurs d'une idole persuadée d'en avoir assez fait pendant les six précédents. Un concept que tous les négriers ont repris sans vergogne à leur compte. Le dimanche devrait être mobile, laissé au libre choix de l'intéressé qui préférera une fois le mardi, une autre le vendredi ou décidera qu'en raison de la brièveté de l'existence il est prudent de se tenir à l'écart du travail le plus souvent possible et donc d'opter pour le dimanche renouvelable par tacite reconduction, au gré de chacun, non plus comme une faveur consentie à regret. Ainsi qu'il était prévisible, lundi à succédé au dimanche, puis mardi au lundi et nous voilà dans l'attente du mercredi. Décidément, je n'ai vraiment pas grand-chose à raconter.

janvier 2016

Modus vivendi

Que n'a-t-on glosé sur les us et coutumes de populations peu enclines à céder aux séductions d'une mode vestimentaire – forcément changeante quitte à se répéter plus ou moins cycliquement – mais qui a le mérite de donner du boulot à des ouvrières bangladaises mal payées et parquées dans des immeubles condamnés à la démolition sans évacuation préalable ; que n'a-t-on glosé et vitupéré contre leur préférence pour le hijab quand, dans nos sociétés hautement évoluées mais n'ayant pas encore découvert les vertus de la juquette à ras l'bonbon ni même celles ô combien époustouflantes du robot batteur à six vitesses, nos propres mères sortaient rarement de chez elles sans s'être couvert la tête d'un foulard Hermès, ou d'un modeste fichu pour les plus humbles d'entre elles. On dit également carré, châle, mantille, pointe – notons au passage que la pointe est triangulaire, contrairement au carré dans la plupart des cas tandis que la mantille se distingue par sa confection uniquement à base de dentelle, avec l'adjonction ou non de castagnettes. Souvenons-nous de cette époque pas si lointaine où nulle femme convenable ne serait sortie en cheveux, c'est-à-dire tête nue (je précise ici à l'intention des crétins impubères, victimes de l'expérimentation d'une pilule abortive défectueuse), tête nue donc sans qu'il eût fallu pour autant qu'on la rasât puisque cette tendance-là ne fit son apparition qu'aux heures glorieuses de la Libération et que l'égalité ne fut respectée entre les hommes, les femmes et les enfants de tout sexe qu'avec la généralisation du cancer et de la chimiothérapie. Jusqu'à ce qu'intervienne cette normalisation bienvenue encore qu'inéluctable, une femme chauve était la risée de son quartier alors que l'honorabilité de son époux lui était spontanément acquise et saluée dès lors qu'il n'avait plus un poil sur le caillou, ainsi que nous avons l'habitude de dire.

En des temps aujourd'hui heureusement révolus, sauf bien entendu chez nos voisins britanniques qui roulent encore à gauche et se bourrent de pudding, les monarques les plus prestigieux aimaient faire étalage de chevelures postiches particulièrement extravagantes, au risque de se couvrir également de ridicule. On cherchera en vain, hormis à l'occasion de ce que certaines tribus nomment la fashion week, semblables comportements parmi les animaux les plus naturellement grotesques, tel le canichassamémère et admirons l'exceptionnelle et émouvante simplicité vestimentaire du boa constrictor ou de la vipère lubrique. On peut certes s'indigner du procédé pour le moins malhonnête qui encourage certaines personnes de sexe probablement féminin à dissimuler la totalité de leur anatomie sous divers morceaux de textile (niqab, jilbab, tchador, burqua) afin que la surprise fut totale lors d'une partouze entre adultes consentants, certains déviants profitant même de l'opportunité pour se livrer à un exhibitionnisme honteux devant le regard blasé d'enfants occupés à se goinfrer de roudoudous dans la pièce voisine, qui en ont vu d'autres et autrement mieux gaulés.

L'homme véritable reste attaché, quant à lui, au respect de sa dignité dans l'affirmation de sa sobre virilité. Il arbore volontiers différents couvre-chefs dont principalement le chapeau, parfois la casquette, sont à l'image de ce qu'il prétend être en tant qu'individu au plan social, le béret étant tombé quelque peu en désuétude sauf au sein de corporations particulièrement arriérées comme les légionnaires, les parachutistes, les chasseurs alpins et les Basques, dont la tradition est en train de se perdre puisque le maire de Pau lui-même n'en porte que très rarement et uniquement en privé, dit-on.

On voit par là combien, jusque dans nos provinces les plus reculées, est désormais foutu le culte du fichu tandis qu'il s'exacerbe partout ailleurs où des mâles d'un naturel peu partageur contraignent des harems entiers à ignorer durant toute une vie le bonheur que procure le seul fait de séduire en laissant juste de-

viner. En outre, je ne serais pas tellement surpris d'apprendre qu'un tel gaspillage était déjà condamné par Dieu en personne lorsqu'en sortant du métro à Campo Formio, il aurait déclaré : Merde, pour Mouton-Duvernet il aurait fallu changer à Châtelet !

février 2016

Déchoir

J'ai une marotte, celle de toujours chercher à savoir, voire à vérifier, la signification des mots que d'autres emploient, de préférence en prétendant qu'ils ne visent dans leur propos que l'amélioration du sort d'autrui. Déchoir, c'est *tomber dans un état inférieur à celui où l'on était*. C'est (s')*abaïsser*, (se) *dégrader*, *descendre*, c'est aussi *déposséder*, *priver*. Le dernier pouvoir politique à avoir usé avec arrogance de cette mesure discriminatoire fut, en France, celui de Vichy. Déchoir quiconque de sa nationalité n'est possible que vis-à-vis de binationaux puisqu'il ne saurait être question de faire de celui que l'on condamne un apatride. Il y aurait dans une telle attitude quelque chose d'intolérable pour les sages de l'ONU qui s'apparenterait, par exemple et selon eux, à l'emploi d'armes chimiques dont l'utilisation est formellement proscrite, en vertu de la directive N° 0038712992B portant sur le comportement à adopter vis-à-vis de l'ennemi en temps de guerre déclarée unilatéralement, voire en temps de paix mais on n'est jamais vraiment sûr de rien. On voit par là le caractère profondément humain d'un tel processus puisqu'il convient de s'assurer que celui que l'on veut ainsi déchoir dispose d'une autre nationalité, faute de quoi il ne resterait plus alors qu'à l'abandonner très logiquement sur un canot pneumatique au beau milieu des eaux internationales. Lors, il accèderait de plein droit au statut, probablement inédit pour lui, de migrant. Bien sûr, il s'agit là d'une mesure coercitive et l'individu se retrouve donc puni, mais c'est également une mesure exceptionnelle dont on n'use qu'avec circonspection et à l'égard – j'allais bêtement écrire à l'encontre – de concitoyens dont on souhaite ardemment qu'ils ne le soient dorénavant plus. Et ce n'est évidemment, et heureusement, pas le cas pour tout un chacun car, pour les autres – je veux parler des honorables que l'on ne peut déchoir d'une nationalité qui leur est en quelque sorte consubstantielle et unique – on peut les déchoir de mille autres manières, en les abaissant, les humiliant, en faisant en sorte qu'ils n'aient plus que honte et dégoût d'eux-mêmes. Ce qui peut parfois s'avérer fort laborieux car l'honnête homme a généralement tendance à n'être dégoûté que de ses nombreux voisins, eût-il pris l'apéro avec eux la veille au soir. Comme quoi on ne peut se fier à personne, d'où le succès incontestable et incontesté de la dénonciation, si chère au cœur de nos (com)patriotes.

Sans doute conviendrait-il, serait-il urgent, de déchoir de leurs titres et privilèges les imbéciles titularisés qui viennent de décider arbitrairement de *libérer* la langue française d'un certain nombre d'archaïsmes dont elle se satisfaisait pourtant avec élégance depuis belle et longue lurette. Et que je te débarrasse du trait d'union, de l'accent circonflexe – on suppose que l'accent aigu et le grave seront pour le prochain quinquennat – et du i, parfaitement inutile, de oignon comme du ph de nénuphar alors que nous tous savons, de Marseille à Plougastel-Daoulas, qu'une solution dont le pH est inférieur à 7 est indubitablement acide. Or, il se trouve que la consommation d'acide est réprimée par la loi, d'où cette décision de pur bon sens d'interdire le ph et de le remplacer par le f, infiniment plus sobre puisqu'il permet de gagner de la place sur la copie lors d'une dictée à normale sup. Rappelons néanmoins aux incultes que la graphie de cette plante aquatique était constante avec un f jusqu'au début du siècle précédent et que ce sont les académiciens eux-mêmes qui ont délibérément opté pour le ph en 1935. Ne nous étonnons point trop hâtivement de semblables revirements de la part de sujets quelquefois prompts à passer sans trop d'états d'âme de la collaboration à la résistance, et vice versa.

Nul ne peut imaginer les quantités d'énergies diverses et variées qu'ont dû dépenser ces crétins diplômés pour aboutir à un tel résultat. Tout le personnel extrêmement compétent du ministère de l'Éducation na-

tionale s'est associé au groupuscule de nos dignes académiciens pourtant déjà fort chenus afin de réparer, enfin, les dommages subis au fil des ans par un vocabulaire abandonné à lui-même, sclérosé en dépit de son enrichissement continu par injection massive d'anglicismes et autres barbarismes destinés à ce qu'il soit enfin vraiment de son temps. Une première charrette de deux mille quatre cents mots doit donc permettre à une partie des attardés mentaux de nationalité française non déçus de se familiariser avec notre noble langue enfin rajeunie et, ainsi instruits, d'entrer à leur tour dans la grande famille des éducateurs du peuple afin d'y prodiguer leur savoir. Les meilleurs d'entre eux accéderont peut-être, je veux dire certainement, à un poste de ministre ou de député afin qu'à leur initiative soit élaborée une prochaine réforme de l'orthographe qui en laissera plus d'un pantois d'admiration. Si l'on table, sans vouloir se targuer d'une ambition démesurée, sur une nouvelle charrette de plus ou moins deux mille quatre cents mots, il n'est pas irréaliste de voir, dans un avenir enfin gorgé de promesses, la langue française redevenir la première du monde et son rayonnement s'étendre ainsi sur les peuples avides de connaissances qui leur permettront désormais de lire et d'écrire tout Flaubert, Balzac, Proust et jusqu'à Céline avec les mots correspondant fidèlement à cette époque ô combien bénie où ils auront la chance de s'épanouir. Naturellement, il va impérativement falloir s'attaquer à la réécriture de toute cette littérature aujourd'hui terriblement ringardisée, la victoire de l'intelligence sur l'ignorance est à ce prix.

février 2016

Vainquons !

Il fallait s'y attendre ! J'écris hier ou avant-hier une brouille, je la transfère sur mon blog afin que les masses en partagent l'enivrant fumet et patatras ! Surgit sous mes fenêtres la révolution orthographique. Il existe certes des choses plus importantes, ou plus graves, mais qu'un conglomérat de crétins infatués d'eux-mêmes déclare obsolète telle ponctuation (par exemple le trait d'union qui fut introduit en 1530 par l'imprimeur Charles Estienne, probablement par pur caprice et sans nul doute pour compliquer l'existence future de Big Jim [Raoul Marcel pour l'état civil] Durand, poète sur SMS) perturbe quelque peu la dégustation de mon premier ballon de blanc de la journée. S'il faut à tout prix simplifier allons-y et supprimons sans atermoyer ni pinailler toutes les règles, sans aucune exception, et que chacun parle et écrive comme bon lui semble. Simplifions, que diable, et admirons sans réserve le résultat, simplifié évidemment, des travaux de ces autres crétins qui ont rédigé le projet de constitution européenne que plusieurs millions de crétins ont refusé d'avaliser parce qu'ils le jugeait, à raison, assez peu compréhensible. Simplifions le code de la route : lorsque je passe, les autres s'arrêtent. Facile ! Le vocabulaire, la grammaire, bazardons tout cela dans la grande poubelle, ne conservons que le calcul – pas le mental, évitons les gros mots, et puis existe la calculette, fleuron de notre génie – car le calcul est vraiment l'essentiel de toute une vie et les chiffres l'unique alphabet de l'homme moderne. Cessons de nous détériorer l'existence avec des problèmes qui n'en sont pas, n'est-il pas ! La simplification la plus radicale c'est lorsqu'il ne reste rien, quelque chose comme l'emplacement désert où s'élevait, avant son démontage, l'installation d'un illustre artiste contemporain intitulée *Sans titre*. Dispensons-nous des mots puisqu'ils encombrant et perturbent l'intellect de celui-là dont il faut préserver l'innocence, cent soixante caractères ne sont-ils pas amplement suffisants pour communiquer l'essentiel de notre pensée, épurons, la sobriété, la concision, la clarté sont au bout d'une démarche qui conduit tout droit et sans effort vers le nirvana de l'idiot.

Alors que le soleil hésitait encore à saluer mon réveil en l'honorant de son lever solennel, je les entends déjà qui bougonnent, ronchonnent, fulminent et même vocifèrent, se rapprochent, bientôt disposés à mener l'assaut et conduire jusqu'à sa fatale conclusion cette bataille afin que triomphât leur vérité, celle inexorable du progrès sans lequel l'homme régresse. Seul face à mon petit déjeuner, je les entends qui hurlent, braillent et me couvrent d'injures, me traitant de conservateur, passéiste, rétrograde, réactionnaire, on comprend qu'ils ont de la culture, enfin, je veux dire qu'ils ont sûrement vu Finkielkraut à la télé... alors que quand même ! Quelques pierres lancées depuis le chemin font se briser les vitres au rez-de-chaussée, je devine les plus excités tentés par l'idée de foutre le feu qui purifie tout et regretter l'absence de grenades en vente libre dans le supermarché de la ville. S'ils osaient ils opéreraient volontiers pour le nucléaire mais c'est une chose qui leur fait encore un peu peur, alors ils se contenteront du couteau, ou du fusil de chasse et puis trimballeront ma dépouille ensanglantée à travers les rues du village avec un écriteau planté dans le bide : *Mort pour que l'ortografe modern trionffe !*

Trionffe avec deux f, on se demande bien pourquoi. Y-aurait-il encore des obsédés de la complexité ?

février 2016

Servir

Parmi la vingtaine de lecteurs de ce recueil de brouilles qu'il me fut donné de publier à l'automne dernier quelques-uns, peu nombreux certes, daignèrent brièvement me faire connaître leur jugement – aussi péremptoire pût-il être parfois – et je me souviens aujourd'hui (pourquoi donc aujourd'hui ?) que l'un de mes admirateurs enthousiastes m'avait signalé quelques redites, ajoutant fort obligeamment qu'elles étaient sans gravité. Et ce matin me revient cette phrase de Gide soutenant qu'il ne faut pas craindre de se répéter car le public est fort distrait. Ouf ! Avec l'aval d'un tel auteur je peux donc tout me permettre – du moins dans le domaine du rabâchage –, je suis couvert. Et puis, tentons de nous montrer objectif : sur environ trois cent quatre-vingt textillons écrits entre mars 2011 et octobre 2015, ne suis-je pas autorisé à revenir, fut-ce un peu lourdement diront d'aucuns, sur certains sujets sans avoir spectaculairement changé d'avis à leur propos ? D'ailleurs, est-ce que je vous demande votre avis concernant les criminels chargés de fabriquer ce produit que l'on nomme, le plus souvent improprement, du pain ? Non, bien sûr que non. Pourtant, il y aurait beaucoup à dire et je ne serais pas hostile à un recensement complet de la population – sans discrimination à l'égard des juifs, des arabes et des socialistes – des prétendus boulangers titularisés sous cette étiquette, avec contrôle inopiné de la production de chacun et élimination immédiate de tous les usurpateurs et autres faussaires, quitte à tenter le recyclage des simples incapables dans la confection du béton chez l'un ou l'autre de ces paysagistes néo-staliniens ou dans le remuement du fumier chez quelque exploitant agricole non encore reconverti dans l'élevage hors sol.

Il existe ainsi quantité de menus faits et événements, que l'on jugera ou non simplement anecdotiques et qui ont le pouvoir de me gâcher plus ou moins quotidiennement la journée. Je reconnais chez moi une assez remarquable prédisposition à dénicher, sans beaucoup finasser, l'exploit, même modeste, qui illustrera à merveille la tragique aptitude de mes congénères à m'empuantir l'existence, avec pour unique objectif final celui de nuire, y compris féroce à eux-mêmes – ce qui démontre sans la moindre ambiguïté l'in vraisemblable perversion d'une humanité fille putative de Joseph Mengele. Je n'ignore certes pas que c'est là quelque chose qui s'apprend, sans nier pour autant qu'il existe des individus nettement plus doués que d'autres ; reconnaissons qu'atteindre un tel niveau d'excellence signale parfois d'authentiques génies qui mériteraient qu'on les transformât en compost ou en nourriture pour animaux afin qu'une fois dans leur vie, ou un peu au-delà, ils fussent enfin utiles à quelque chose. Pour tout nuisible existe un prédateur.

Cela dit sans aucunement remettre en question ma préférence et mes choix en faveur de l'inutile dont je m'emploie chaque jour à saluer – discrètement afin de ne point contrarier les imbéciles – l'indiscutable nécessité, principalement lorsque c'est moi-même qui y consacre le meilleur de mon temps et l'essentiel de mon humble talent. Aussi ai-je décidé de m'autoriser à répéter, autant de fois qu'il m'agrée, la crème de mes exécrations, ne serait-ce que dans le but d'exciter la haine de mes détestateurs. Quant aux indifférents, abandonnons-les à leur ignorance et qu'à jamais pourrissent les racines de leur suffisance rance. En choisissant de ne servir à rien je suis intouchable.

février 2016

Noirmoutier, pour quoi faire ?

Non seulement je n'obtiendrai jamais d'être déchu de ma nationalité puisque nous sommes trop peu nombreux à en avoir sollicité le privilège mais, cerise sur le strudel, il me faudra continuer de surcroît à être européen, de gré ou de force. Ce n'est pas qu'en soi l'idée soit rédhibitoire puisqu'elle nous dispense, paraît-il, de nous foutre sur la gueule pour un oui pour un non avec nos voisins germains. Désormais obsoletes les lignes Maginot et Siegfried puisque nous pouvons maintenant nous rendre de Bordeaux à Berlin sans passer par Pithiviers ou Drancy et sans l'aide bienveillante de Maurice Papon. Reconnaissons là un réel progrès, sans compter qu'il n'est plus dorénavant nécessaire de changer nos pauvres francs contre des deutsche marks lorsqu'on souhaite rapporter du voyage quelque souvenir forcément émouvant – non, je ne citerai pas d'exemple.

Jadis nos chers bambins à tête blonde avaient la chance de pouvoir s'ouvrir très tôt à la pensée des plus grands philosophes, dont Ernst Jünger fut sans doute le plus brillant exégète de la force brutale mise au service de la future réconciliation franco-allemande, prélude à la création de l'actuelle communauté européenne à qui nous devons le non moins actuel marasme économique, dont un certain nombre se tire très bien et avec les honneurs.

Fort heureusement nous avons alors nous aussi d'exemplaires philosophes qui ne dépareraient nullement parmi les membres de l'intelligentsia nationale du moment, laquelle s'est accaparée l'audience médiatique et répand sa glaire cervicale aux heures digestives avec une générosité et un aplomb qu'on ne rencontre plus guère qu'au sein des prêchoirs où s'en vient pérorer entre deux somnolences l'élite politique. On a dit pis que pendre de Barrès par exemple pour mieux exalter la noblesse et la quasi-pureté d'un certain Alain, né Émile-Auguste Chartier, lequel fut tour à tour pacifiste, engagé volontaire dès le début de la guerre de 14-18, antifasciste, soutenant les accords de Munich et signant le tract de l'anarchiste Louis Lecoin. Il accepte néanmoins pour finir la collaboration pétainiste.

Je me souviens avoir noté dans les pages de *Contrebande* d'André Blanchard cette citation croustillante, datée de juillet 1940 et empruntée à notre illustre penseur : *J'espère que l'Allemagne vaincra ; car il ne faut pas que le genre de Gaulle l'emporte chez nous.* En 1940, voilà qui laisse pantois. J'entends bien que tout honnête homme doit savoir s'orienter en fonction d'où vient le vent et que la sérénité n'est permise qu'à quiconque n'a pas d'opinion, toutefois, quand bien même il peut m'arriver d'être tenté par l'envie certes absurde d'aller voir un jour Noirmoutier il est vrai que, d'une manière assez constante et ce depuis fort longtemps, je préfère rester chez moi.

Alors que je n'étais encore qu'adolescent, en me désignant du menton ma mère disait : Celui-là, quand il a une idée en tête il ne l'a pas ailleurs. Mais bon, sachons demeurer modeste !

février 2016

Et dire que nous aurions pu rater ça !

Prenons le temps de réfléchir à la chance qui est aujourd'hui la nôtre alors même que ce siècle vient à peine de succéder au précédent, lequel méritera certes que nous lui réservions une place à part dans nos souvenirs inoubliables mais dont nous sommes en mesure de penser qu'il sera enfoncé par son suivant si celui-ci tient toutes ses promesses. Et pourquoi ne les tiendrait-il pas ? Nul ne peut sans outrecuidance prétendre faire l'impasse sur les événements, exemplaires à plus d'un titre, qui firent de ce vingtième siècle un incomparable concentré de bêtise, de méchanceté et d'ignominie, pourtant rien ne nous autorise à relativiser les performances envisageables du vingt et unième, alors qu'il vient tout juste de fêter ses seize ans, ce qui est, reconnaissons-le, extrêmement encourageant si l'on considère avec objectivité ce qu'en si peu de temps nous lui devons déjà. Alors qu'il nous reste encore tant de progrès à accomplir, tant d'expérimentations à tenter et tant d'absurdités à ne pas reporter jusqu'au suivant sous le prétexte fallacieux que nous avons toute la vie devant nous et que d'immenses espoirs sont permis. S'il existe jamais, le vingt-deuxième peut tout à fait combler les attentes de ceux-là mêmes qui auront survécu à celui qui nous occupe en ce moment et dont nous ne connaissons qu'une infime partie des possibilités. Ayons néanmoins confiance, tout est possible.

Bien sûr, lorsque nos scientifiques auront enfin vaincu le virus du sida, un autre surgira mais c'est précisément là que s'épanouira, une fois de plus, le génie humain. Songeons à toutes ces années, à ces siècles même, où nos ancêtres ont dû vivre tant bien que mal, privés de radio ou de télévision, ignorant l'atome destiné à exterminer, à plus ou moins long terme il est vrai, les populations persuadées de pouvoir nous vaincre sans beaucoup de difficultés – j'évoque ici le nucléaire quand ils n'avaient pas seulement à disposition la bombe à fragmentation ni davantage le lance-flamme qui n'a fait ses preuves que bien tardivement alors qu'il est aujourd'hui complètement dépassé ; songeons aux drames qu'ont dû vivre ces pauvres guerriers qui durent convaincre l'adversaire avec pour tout argument des lances, des sabres, des arcs et des flèches, voire de simples canifs, on croit rêver ! Efforçons-nous d'imaginer l'existence pitoyable de ces hommes et de ces femmes, voire de ces enfants qui n'ont pas connu la boîte de vitesses séquentielle, le moteur à injection, Orelsan et Houellebecq sans oublier Madame Angot afin de n'être pas taxé de sexisme, les autoroutes à péage gratuit le jour de manif des agriculteurs, le parking payant, Lara Fabian également, le bidet à jet rotatif, le Tour de France, le préservatif percé, les socialistes au pouvoir et le fast-food pour nains destinés à assurer la perpétuation de l'espèce...

On voit par là combien ce vingtième siècle défunt fut riche d'innovations – je cite en complément pour mémoire deux très belles guerres menées avec des moyens en constante évolution, Tchernobyl, Fukushima, le cancer mis à la portée des plus humbles – et combien nous lui devons en termes de découvertes généralement inopinées, en surprises croquignolesques et en audaces politico-économiques. C'est dire à quel point nous devons nous défier des pessimistes scandaleux qui se refusent hypocritement à voir ce que nous promet ce vingt et unième ambitieux et seront les premiers à en jouir, tels des enfants comblés au soir de Noël. Chaque jour de généreux scientifiques, assistés de militaires courageux, cherchent, innovent, créent, inventent et perfectionnent les outils de demain, ils osent parier sur l'inédit, l'imprévisible et faire l'impasse sur leur propre sécurité au nom même de la sécurité de tous, un tel dévouement ne mériterait-il pas notre admiration, voire notre vénération ?

J'apprends aujourd'hui qu'un supermarché britannique vient de renoncer à proposer à sa clientèle les croissants courbes traditionnels, trop difficiles à tartiner, au profit du modèle droit. N'y-a-t-il pas dans cette décision de pur bon-sens pratique l'illustration, certes anecdotique, des avancées qu'il convient de développer, d'encourager pour que le monde soit à même d'en tirer profit afin que, sans attendre un hypothétique futur, notre société ne se dérobe encore face à l'avenir ?

février 2015

Et que les traîtres soient pendus !

En dépit du mot culture, devenu un invraisemblable dépotoir, je me demande parfois s'il ne serait pas nécessaire, pour ne pas dire urgent, que les gouverneurs qui nous gouvernent prennent l'initiative d'introduire au sein de leur assemblée une sorte de ministre chargé de s'intéresser d'assez près – façon de parler évidemment en raison de possibles pestilences – à tout ce qui touche à ladite culture. Je n'ignore certes pas combien la tâche est considérable, les moyens prétendument dérisoires mais l'ambition ne manque guère et l'œuvre à accomplir est plus que jamais terriblement exaltante.

Choisi en fonction de son incompétence notoire, l'individu de type mâle ou femelle – nul ne peut ici prétendre à une quelconque priorité au motif qu'il ou elle serait réputé(e) pour ses performances sexuelles plus ou moins ahurissantes – ledit individu donc devra s'avérer incapable de distinguer une peinture de Soutine d'un bronze de Zadkine (ce sont là deux exemples pris au hasard et l'on peut tout à fait en choisir d'autres) mais, en revanche, disposer du vocabulaire adéquat afin d'être en mesure de prononcer un discours qui se réfère à la démarche de tel plasticien dont on honorera l'œuvre que son acquisition par l'État a permis d'intégrer dans le patrimoine commun dans le but ô combien louable d'encourager l'édification des masses de moins en moins laborieuses, mais souvent hélas douloureusement incultes. La complexité est indissociable du travail hautement conceptuel de l'artiste qui, hier encore ignorant tout du nombre d'or et de la différence qui existe entre un format vingt F et un vingt M, sait désormais s'exprimer dans la langue des sociologues de l'art et élaborer en douze à dix-huit feuillets le projet dont il entend faire profiter l'humanité dès l'instant où celle-ci aura résolu quelques problèmes, annexes certes mais pour elle importants voire essentiels. Et où il aura, lui l'artiste, le créateur, déniché les manœuvres capables de se coltiner le boulot à sa place.

On l'aura compris, n'est pas ministre de la culture qui veut, d'autant que ce dernier – ou cette dernière, car je tiens à le répéter, le machisme a beau faire partie intégrante de notre culture il ne saurait s'afficher dans les règlements administratifs rédigés sous le regard bienveillant mais attentif du ministre de la discrimination, qui d'ailleurs est lui-même une femme, c'est du moins ce qui se laisse entendre. N'est pas ministre de la culture qui veut car son incompétence doit pouvoir s'étendre au-delà de ce que l'on nomme les arts plastiques puisqu'il lui faudra également être à même de citer trois ou quatre écrivains notoirement célèbres en raison de leur présence régulière sur les plateaux de télévision, le risque étant toutefois qu'un quelconque hurluberlu ait l'inconscience de prononcer les noms de Flaubert ou Proust sans qu'une assistante imbécile ait songé à rédiger une fiche où figurent quelques-uns de ces défunts oubliés et le titre d'une ou deux de leurs œuvres. C'est qu'il s'agit ici d'un vaste domaine et il convient de donner l'illusion que l'on n'ignore rien du Who's Who grâce à l'apprentissage intensif de quelques formules absconses opportunément extraites de la presse spécialisée (j'évoque en l'occurrence ces magazines que l'on dit people consacrant quelques pages aux exploits carrément panthéistes de l'élite du spectacle). Il devra également étendre son savoir au-delà de ce que l'on nommait jadis la musique car c'est dorénavant un secteur où le consommable-jetable a su acquérir une audience que l'on ne saurait négliger, quand bien même nous le souhaiterions. C'est qu'il y a là un gigantesque tas de compost d'où, tels les asticots, surgissent quotidiennement de nouveaux génies sur lesquels nous ne pouvons, bon gré mal gré, faire l'impasse mais qui seront dans la plupart des cas remplacés, satisfaction relative, dès la semaine suivante.

D'aucuns ne manqueront certainement pas de se réjouir d'un processus d'acculturation comparable à celui qui permet à chacun désormais de déguster un véritable cassoulet de Castelnaudary le lundi à Bangkok et le mardi à Reykjavik ou Oulan Bator. On peut d'ailleurs se laisser tenter par un genre de performance analogue avec le spectacle unique donné au World Trade Center en 2001 et ceux à Paris en 2015, en dépit du fait qu'il est toujours difficile d'égaliser l'effet de surprise, surtout lorsque les moyens mis en œuvre sont inférieurs. Par ailleurs, il faut bien comprendre qu'il s'agit ici de cultures différentes dont les publics new-yorkais et parisiens, si proches soient-ils l'un de l'autre, n'ont sans doute pas saisi tout le caractère festif, compte tenu de l'absence totale de répétitions de la part des intervenants. Toujours, l'improvisation nécessite, exige que le texte soit correctement écrit afin qu'il serve de garde-fou à l'acteur pour que son interprétation se libère et qu'il explose. Pour la joie de tous.

Non, décidément, les arts s'accommodent assez mal de la mondialisation, chacun conservant au fond de lui un attachement à ses racines et à sa propre culture. Observons combien nous sommes de fidèles amoureux, en dépit des tentatives malsaines de sagouins sans scrupules, à notre langue et constatons l'échec patent des espéranto et autres volapuk. Nous concluerons donc sur une célèbre paronomase : traduttore, traditore. Et que les traîtres soient pendus !

février 2016

La guerre oui, mais proprement !

Demain la guerre ! Murmurent-ils afin de se persuader que ce sera enfin possible. C'est qu'il y a forcément – en dehors du pognon lorsqu'on est marchand d'armes – des trucs et des machins à récolter dans une guerre, y compris des bombes sur le coin de la tronche mais il y a pour ça, ou contre ça, des abris souterrains, antiatomiques où l'on pourra se planquer en attendant que ça passe. Se disent-ils. Sauf qu'ils sont tellement nombreux à diriger le pays et son économie qu'il n'y aura pas assez de place pour tout le monde. Restera la fuite, dans un paradis fiscal par exemple, car ce qui importe c'est d'en avoir mis à gauche, du temps que tout était gratuit et qu'on était bien payé, enfin disons pas trop mal mais moins bien quand même par rapport au roi d'Arabie Saoudite...

Généralement, les rois ou leurs succédanés, ne font pas la guerre, ils la font faire. À chacun son boulot et selon ses compétences. Lorsque le roi est président, y compris d'une république, fût-elle laïque, il demeure dans son palais. Sauf si l'ennemi envahit, mais cela ne se fait plus guère car nous vivons entre gens bien élevés, démocrates en quelque sorte pour qui le commerce est à privilégier, c'est la règle d'or ; or, justement puisqu'on en parle, envahir tue le commerce entre démocrates.

Depuis la plus haute antiquité, ainsi qu'aimait à dire Vialatte, la guerre est à la mode. L'homme aime à foutre sur la gueule de son voisin, quitte à aller le provoquer jusques en sa chambrette, ce qui l'a amené à fabriquer des navires, des avions, des tanks et des missiles balistiques. Sa dernière trouvaille c'est la bombe atomique. Après des essais pour de rire, en catimini (sauf pour les peuplades locales qui servaient de cobayes), il a fini par mettre au point un bidule d'un volume assez important, conçu par de très respectables scientifiques, bidule qu'il fallut transporter par ce que l'on nomme fort à propos un bombardier. Et pan, et badaboum ! Environ cent quarante mille morts à Hiroshima, quatre vingt mille à Nagasaki, civils pour la plupart, sans compter ceux qui meurent encore aujourd'hui. Joli mois d'août 1945. Certains experts – c'est toujours indispensable de nommer des experts ! – trouvèrent que fabriquer et transporter des engins pesant quatre mille cinq cents kilos juste pour obtenir la reddition d'une bande de niacoués, c'était quand même un peu du gaspillage. D'autant que d'aucuns, un peu partout, s'indignaient quelque peu de la méthode, et le coût j'te dis pas ! De leur côté, les galonnés étatsuniens firent valoir qu'ils ne déploraient aucune victime de race blanche, ce qui n'est tout de même pas à négliger si l'on compare avec les guerres traditionnelles où l'on comptait les cadavres par millions (y compris bougnoules et négros), pour ne citer que ceux de la Grande guerre et de la Drôle de guerre. Les nostalgiques de l'assaut des tranchées baïonnette au canon renâclaient, regrettant le gaz moutarde, plus tard le napalm, la belle et émouvante fraternité humaine, le viol des fillettes abandonnées par leur mère que l'on tondrait à la libération, les médailles pour finir en beauté et la tombe du soldat inconnu. Certes, il y eut bien la déportation, les chambres à gaz mais tout n'est jamais parfait dans cette vie et puis, l'important n'est-il pas de gagner sans trop pinailler sur les détails de l'Histoire, comme dit l'autre ?

Heureusement pour l'humanité, le capitalisme, puis son avatar contemporain l'ultra-libéralisme finirent par imposer des méthodes dépourvues de la moindre violence. Quand il suffit par exemple d'étrangler financièrement une partie plus ou moins socialement définie de la population, de l'humilier, l'expulser, la déchoir dans la plus absolue légalité – quand bien même cela pourrait donner lieu à quelques excès et brutalités physiques. Qu'un certain nombre de nos plus fervents bellicistes ne rêvent que d'en découdre – par personnes interposées, il va de soi – et clament d'une voix vengeresse que c'est la guerre, qu'on les aura, afin de tenter de mieux distraire une opinion amorphe et l'inciter de nouveau à casser du migrant,

n'est-ce point là témoigner d'un beau patriotisme en braillant l'hymne national qui nous vaudra sans doute de beaux lendemains qui chantent.

C'est la guerre. Peut-être serait-il temps de relire – voire de lire pour les cons – le magnifique récit de Calaferte qui porte ce titre et nous narre cette grandiose épopée, celle de 39-45, vue par un enfant de onze ans. L'auteur était né en 1928, faites le compte, quoique, en temps de guerre ce soit plutôt le décompte !

Charles Novak, février 2016

Article publié dans *La Canarde sauvage* N°3/2016 dont le thème était *La Guerre*

Des lâches, tout simplement !

Nul ne peut aujourd'hui prétendre ignorer l'existence de ces milliers d'individus, hommes, femmes, enfants, vieillards qui, par tous les moyens à leur disposition – et c'est là un euphémisme – abandonnent le peu qu'ils avaient et s'exilent vers n'importe où, un peu au péril de leur vie. Ce n'est pas véritablement qu'ils soient tout à coup habités par la passion des grands voyages, la soif d'aventures, un goût subit pour l'exotisme, non, c'est plutôt que là où ils vivaient jusqu'à présent ce n'est plus vivable. Bombardés, mitraillés jour et nuit, ils ont choisi – manière de dire – de s'en aller, à pied, de traverser des frontières lorsque l'on consent à ce qu'ils les franchissent, vers un territoire où règne la paix des bienheureux et où ils espèrent qu'ils n'auront plus faim, ni soif, ni froid et où ils pourront dormir avec de nouveau un toit sur la tête. On les appelle les réfugiés, voire plus péjorativement les migrants. Ils viennent de Syrie, d'Irak, d'Afghanistan, du Yémen ou de l'un ou l'autre de ces pays où il y a la guerre. Non seulement il est fort probable qu'ils ignorent tout de notre langue mais je ne suis pas loin de penser qu'en pareille circonstance ils ont probablement un peu perdu tout sens de l'humour.

Ce matin-là, par une belle journée du mois d'août dernier, une ancienne ministre et députée européenne de nationalité française, et donc de race blanche, déclare sur Europe 1 à propos de ces gens-là : *Ils quittent leur pays, ils fuient la guerre. Heureusement qu'on n'a pas fait pareil, nous, en 39-45 ou en 14 !* On peut en effet supposer que, née en 1963, notre héroïque résistante n'a certainement pas manqué de faire le coup de feu au côté de Jean Moulin ou, pourquoi pas, Maurice Papon et mériterait sans nul doute que notre président de la République lui remît la Légion d'honneur, ou le Mérite agricole.

Robert Heym, février 2016

Article rédigé pour *La Canarde sauvage* N°3/2016 dont le thème était *La Guerre*, non publié

L'éthique d'abord !

Tel membre du gouvernement que l'on dit de gauche décide d'adapter le code du travail aux exigences du patronat, intolérable ! s'écrient les futurs chômeurs. Près de trois mille morts durant les deux premiers mois de l'année, c'est le nombre de migrants qui ont échoué dans leur tentative de vouloir vivre hors du pays en guerre où ils sont nés, intolérable ! se lamentent les associations humanitaires. L'œuvre d'un street-artist détruite par la brigade anti-tags de la municipalité qui en avait passé commande, intolérable ! s'indignent les ardents défenseurs de l'art contemporain. Du glyphosate de Monsanto découvert dans les tampons et serviettes hygiéniques, intolérable ! se révolte l'association des femmes battues. On a même vu un chanteur de variétés français menacer les parturientes d'une maternité célèbre de donner un récital gratuitement tandis que l'obstétricien procéderait à l'interruption volontaire de grossesse, intolérable ! se sont exclamées, outrées, les groupies de Christine Boutin.

Heureusement pour la préservation de la paix dans le monde, tout ce que l'on déclare intolérable ne l'est guère. Que momentanément dans le meilleur des cas. On oublie et l'on passe à autre chose, ce n'est pas la matière qui fait défaut. Et puis, quiconque proclame plus ou moins véhémentement que tel ou tel fait est intolérable s'offusquera dans la minute qui suit de ce que nous manquions tous, et ô combien, de la moindre tolérance, qu'il conviendrait que nous admettions l'opinion et le comportement d'autrui qui, après tout, n'est pas davantage méprisable, voire condamnable, que celui dont d'autres, voire les mêmes cinq minutes plus tôt, disaient pis que pendre et vouaient aux gémonies, ou vénéraient comme Bible ou Coran. C'est que la tolérance – dont le sinistre Claudel disait qu'il existe des maisons pour ça, alors que Marthe Richard les fit fermer [bien qu'elles fussent déjà closes] étant donné qu'elle-même s'adonna à la volupté de la prostitution et qu'avec l'âge elle redoutait la concurrence – la tolérance disais-je donc est un noble sentiment, une attitude magnanime, ouverte et bienveillante, et qu'il n'est d'être humain plus méprisable que l'ignoble individu se complaisant dans l'abjecte intolérance. Où va-t-on dans de telles conditions, dès lors que l'on refuse d'entendre l'avis ou l'opinion du voisin qui n'est pas nécessairement plus bête que soi et qui, après tout, doit être en mesure de jouir, lui aussi, du droit de vivre, de penser – si tant est qu'il pense – et de parler, y compris pour énoncer des âneries totalement affligeantes qui pourraient s'avérer ultérieurement pas aussi stupides qu'on l'avait de prime abord cru. Quoiqu'il faille sur ce point relativiser. Somme toute, l'appréciation plutôt défavorable dont fut victime Hitler de la part de collègues étrangers – tous n'étaient d'ailleurs pas franchement opposés à ses conceptions européenistes – ne fut-elle pas largement compensée par l'adhésion enthousiaste de ses si proches compatriotes ? Et n'en va-t-il pas de même pour ce qui concerne la plupart des hommes de pouvoir dont les choix économique-politiques peuvent déplaire à, ou seulement contrarier, une partie de leurs sujets, voire ceux de contrées certes voisines mais néanmoins violemment xénophobes ? L'intolérance n'est-elle pas l'affirmation d'une pensée que l'intolérant souhaite partager avec tous et que pour ce faire il devra imposer, y compris à quiconque oppose un avis différent ? Nous nous sommes longtemps imaginé que l'éducation en milieu scolaire ne pouvait aboutir qu'au moyen de récompenses et de punitions : les bons points ou le bonnet d'âne. Les Britanniques nous ont démontré l'absolue nécessité de véritables châtiments corporels, ainsi l'élève apprend et l'instituteur jouit. Il est maintenant temps d'évoluer et d'opter pour la méthode américaine, avec ses outils propres, les armes à feu, débouchant sur une sélection radicale et sans ambiguïté.

En revanche, la tolérance demeure la porte ouverte à tous les abus, à tous les excès, dès lors que toute option est acceptable et que l'on prétend faire preuve de compréhension, d'indulgence. Force nous est hélas de le constater dans notre actuelle monarchie où d'hypocrites serviteurs de la finance réussissent à se faire élire sur d'audacieux projets qu'ils n'envisagent nullement de mener à terme. On voit très vite s'installer l'incohérence, l'absence de ligne directrice qui autorise toutes les dérives, y compris les plus contradictoires, c'est la chienlit aurait déclaré de Gaulle, ou l'un des Compagnons de la chanson. La tolérance c'est l'erreur admise, aussi infime fut-elle, dans la réalisation d'un produit par rapport au cahier des charges. C'est assez dire combien de la tolérance accouche une société malsaine qu'il convient de combattre dès la naissance. Pour vaincre la mollesse des indécis aussi bien que la dangerosité des individus dont les choix sont douteux, quand ils ne sont pas néfastes, il me semble sain de créer un groupuscule dont l'intitulé affirmera clairement l'éthique : Les Intolérants.

La rigueur des critères d'entrée est telle que je n'ai pour l'instant accepté personne d'autre que moi. C'est fort dommage, je l'admets, mais l'intégrité est à ce prix.

mars 2016

Spécial Dernière

Hier, je reçois le blog d'un autre vieillard, sans doute un peu plus âgé que moi mais encore guilleret, lui, qui me propose ainsi qu'à d'autres de croire en dieu – non, là, je suis quelque peu injuste, je voulais juste employer un autre mot, tout aussi démodé et désormais pareillement plein de vide, révolution par exemple. Après un éloge intéressant de Pasteur il entreprend de brosser rapidement le tableau d'une déconfiture désormais mondialisée, comme le reste, et énumère sobrement les divers points sur lesquels les gouvernants au service du seul pouvoir qui compte – et d'ailleurs ne fait que ça, compter – n'ont pas cessé depuis lurette déjà mais plus encore durant ces vingt dernières années de nous conter sornettes. Certes, d'aucuns parmi les plus insultés de cette humanité apathique se sont laissés aller à espérer. Quoi ? Que la merde se mette à sentir bon, comme interrogeait Céline ? Non, mais peut-être un peu que demain on rase gratis, ou qu'en tout cas l'on fit ce que l'on avait promis, à commencer par s'attaquer à la finance, semeuse de mort. Nous ne saurions le leur reprocher, aux espérants, convaincus que la gauche est là pour ça et que ce serait quand même la moindre des choses qu'elle entreprît ce que la droite qui l'avait précédée aux affaires n'avait très logiquement pas même promis. Et ce que virent nos espérants, ce qu'ils vécurent tandis qu'on leur garantissait que ce serait bien pire car les exécutants aspiraient à réformer, conformément aux ordres venus d'en haut, car les ordres viennent toujours d'en haut puisque ceux à qui ces ordres sont destinés sont en bas. Bref, les réformes sont quand même le service minimum à mettre en chantier lorsqu'on se prétend de gauche et que l'on tient les rênes du pouvoir. Las, les socialistes se firent sociaux-démocrates et il ne fallut guère de temps pour que l'on passe de la gauche molle au libéral-fascisme. Certes, c'est spectaculaire et ils sont quelques-uns à n'en être pas encore revenus. Peut-être que la goutte d'eau qui fit déborder la vase fut-elle symbolisée par la réécriture du code du travail, car là ils y allaient un peu fort. Ce n'était plus promesses non tenues et mensonges mais carrément l'entrée officielle du patronat au gouvernement et la destruction pure et simple de ces fameux acquis sociaux gagnés contre la droite par le Front populaire en 36 et le Conseil national de la Résistance en 1943. C'était remplacer Jaurès par Gattaz.

Bien sûr on ira de moins en moins voter puisque, à force de toujours voter contre on finit par se lasser de voir l'heureux élu grimper sur le trône avec moins de trente pour cent des suffrages exprimés. L'abstention enfle davantage à chaque scrutin mais quoi, l'important n'est-il pas d'être élu ? Il est des questions que l'on écarte d'un revers du coude. La démocratie, quoi la démocratie ? Toutes les apparences ne sont-elles pas présentes, et bien visibles ? Certes certes, l'édifice se lézarde, le navire prend l'eau mais qu'est-ce qu'on s'en fout dès lors qu'on garde le job, d'autant qu'il est bien payé le job et que le cumul des mandats n'est toujours pas interdit. Et puis, il est toujours possible de se retrancher derrière l'Europe, qui décide ceci ou cela et qui, en quelque sorte, déresponsabilise l'exécutant des basses œuvres. À Davos, les grands patrons du monde (ils représentaient 1346 entreprises) ont promis 37% de destructions d'emplois d'ici 2020. Ils sont tout à fait capables de tenir leurs engagements, et ce n'est que dans quatre ans. Ça s'arrose ! Les droits de l'homme passent toujours après les droits des patrons. Des surhommes en quelque sorte. Parce qu'il ne faudrait tout de même pas se faire trop d'illusions, les rêveurs. Un emploi, ils en auront toujours un, ceux-là qui décident de ceci ou cela, et puis, dans le pire des cas, ils en ont mis à gauche. Les paradis fiscaux ce n'est pas fait pour les chiens, pour quelle raison croyez-vous que nos intouchables ne

se soient pas vraiment hâté de faire le ménage qui, pourtant, remplirait gentiment les caisses de l'État. J'admets qu'ici ou là existent des tentatives pour se prendre en main mais ne nous leurrons pas trop, vivre dans une yourte ou dans les bois est interdit par la loi, et avec l'état d'urgence en main on décide de tolérer ou non, il n'est que de voir comment se passent les choses à Calais. Les surhommes dont il était question plus haut possèdent tout, y compris la force armée, et ils n'hésiteront pas à s'en servir, ils l'ont déjà fait.

Nous les avons laissés grossir, grossir, ils ont tout, et nous rien. Il faut se résigner les copains, c'est fini.

mars 2016

Viser bas, c'est viser juste

J'ai trouvé ce matin dans mon tabernacle à courrier (j'emprunte l'expression à mon graphomane favori) une missive qui m'était adressée par l'Association pour la préservation des élites nationales – à laquelle j'ai toujours refusé d'appartenir, principalement en raison du fait qu'ils ne me l'ont même pas proposé – missive que je ne saurais conserver par devers moi pour mon seul plaisir, étant moi-même ardent défenseur d'un altruisme débridé lorsque je suis de bonne humeur, ce qui ne m'arrive pas tous les jours. Il est maintenant plus ou moins seize heures, dans une heure il en sera dix-sept, c'est assez dire qu'il est plus que temps pour moi d'en partager avec mes innombrables lecteurs le contenu ô combien édifiant. Celui-ci étant dépourvu de titre je me suis permis d'extorquer à Jean Anouilh cet aphorisme dont la justesse et l'à-propos me semblent convenir à l'exercice.

De très nobles personnes dont la grandeur d'âme irradie d'une beauté sans tache et qu'insulte tel propos tenu par celui-ci, ou celle-là, à l'encontre de Vincent, François, Paul ou les autres, s'offusquent de ce que l'on pût ainsi médire d'autrui. Car se sont là pour elles, belles et nobles personnes, sentiments et attitudes indignes de qui l'on serait en droit d'attendre davantage de mansuétude, et pourquoi pas d'amour désintéressé – tous ne l'étant point car il en est de fort vénaux. Qui se croit riche de presque toutes les vertus écarte avec dédain le moindre mot qui désoblige et s'interdit un tel usage, il n'entend voir chez celui qu'ainsi l'on outrage que louables mérites et n'hésite donc jamais à dénoncer pareille injustice qu'il y aurait à pareillement le couvrir d'opprobre, il s'étonne de semblable acrimonie, s'en offense quand il existe quantité de termes pour dire sa compassion et témoigner de sa sollicitude envers quiconque n'a pas eu la chance de naître beau, riche et paré d'une insolente santé. La bonté serait-elle prohibée lorsqu'il s'agit de l'autre qu'il faille sans cesse lui rabâcher son insoutenable laideur, sa déplorable vêtue et sa langue si peu châtiée, sans omettre par ailleurs l'atroce misère qui l'oblige à se nourrir de détritits à peine séparés de l'ordure là où quelque bienheureux nanti les avait fait jeter la veille ou l'avant-veille. Les incriminés ne seraient-ils pas des hommes comme les autres, encore qu'il faille ici se faire préciser qui sont les autres, dès lors qu'ils peuvent être tout à fait et sans vergogne étrangers, voire pis si bougnoules, négros ou niacoués, sans compter que le rom ne soit à exclure qui connut un certain succès l'an passé – et l'on voit par là combien les modes sont passagères, capricieuses et quelque peu discriminantes. Louons donc Vincent, François, Paul et les autres sans perdre toutefois de vue les différences qui nous contraignent à ne point bâfrer de conserve aux célèbres grandes tables puisque la mise, les us et coutumes des uns risqueraient fort d'indisposer ceux-là mêmes dont la naissance peut-être laisse à désirer. Entre gens de bonne compagnie, conchions les grossiers, les incultes, les mufles et goujats que leur ignorance de la belle fraternité conduit à ignorer les pauvres de toutes sortes alors qu'ils sont ô combien nécessaires et renouons, pour l'instant, à nous soucier du fait qu'ils sont de plus en plus nombreux et parfois un peu envahissants. Rayonnons d'altruisme généreux pour autant que chacun sache clairement quels sont ses devoirs comme ses droits, exhibons sans ostentation excessive nos quartiers de noblesse afin que l'on sût sans ambiguïté aucune qui donne et qui reçoit, osons l'aumône qui comble le déshérité et raffermis notre prospérité. Épargnons-nous la tentation de déchoir en usant d'un vocabulaire qu'il faut savoir abandonner aux ambitieux que leur avidité à grandir et leur impéritie conduisent à s'égarer dans la vulgarité langagière.

mars 2016

Interrogation écrite

Après avoir fondé il y a peu de temps le groupuscule nommé non sans fierté Les Intolérants je me disais qu'allaient pleuvoir à l'endroit de mon auguste face les crachats filandreux de tous les intègres tolérants qu'outre tant d'insolence et convaincus, plutôt deux fois qu'une, que ce n'est pas bien du tout de pareillement conchier autrui quand eux-mêmes s'imaginent plus bienveillants que la pauvre Térésa, voire sa mère ou sa sœur.

En vérité j'hésite : bien que je ne m'adresse probablement qu'à d'ignobles lâches redoutant de se voir conspués à leur juste tour, à moins qu'ils ne fussent beaucoup plus intolérants qu'ils l'affirment, ce qui serait le comble de l'ignominie sur quoi je m'empresse d'aller vomir au trou profond de la cuvette de porcelaine plus ou moins immaculée ornée d'un portrait très ressemblant de Tenzin Gyatso sur lequel par ailleurs, mais jamais simultanément parce que c'est physiologiquement impossible, je me plais à déféquer les jours de grande allégresse intestinale.

Les tolérants m'ennuient ou m'affligent et à certains moments m'offusquent. Comment peut-on ainsi accepter que vivent ou survivent d'impassibles crétiens à deux pas de là où prospèrent d'impavides crapules dont la descendance n'aspire qu'à surpasser ses géniteurs dans l'exercice des saloperies les plus immondes ; comment peut-on consentir à partager l'air vicié qu'empuantissent encore davantage de leurs putrides émissions gazeuses tous ces bavards incontinents dont l'élimination intra-utérine nous eût épargné l'infecte diarrhée verbale, avec ou sans accompagnement mélodique ou prétendu tel ; comment peut-on autoriser, voire encourager la procréation entre individus dont les pères et les mères étaient déjà coupables de les avoir conçus alors qu'existaient depuis lurette le préservatif et l'interruption possiblement accidentelle mais opportune de grossesse ; comment peut-on favoriser la conception, le développement de futurs criminels dont on savait bien assez tôt qu'ils ambitionnaient de devenir architectes dans le seul but de venger par la terreur et dans l'abomination la temporaire défaite du nazisme ; comment peut-on encore, aujourd'hui même, gaspiller quantités d'argent considérables en soins médicaux alors que Monsanto & Bayer and Co ne cessent de faire progrès stupéfiants et profits faramineux ; comment peut-on déclarer que l'on a confiance en la justice de son pays quand ce sont les escrocs les plus performants et leurs complices qui sont à la tête des nations et en dictent les lois ; comment peut-on s'indigner de ce qu'ici ou là on exécute ou massacre femmes et enfants, occasionnellement des hommes, pour le plaisir fugitif et quelque peu mesquin d'atrophies du bulbe que la corrida ou le safari n'excite plus guère ; comment peut-on péter de bonheur en découvrant le bénéfique record de sa chère entreprise et en décidant conjointement de jeter à la rue trois ou quatre mille de ses esclaves sans qu'aucun de ceux-là ne tente même de lui trancher la tête avec un contentement identique à la satisfaction de l'outrecuidant ; comment peut-on s'attendrir sur le sort de tel artiste contemporain frappé par un cancer généralisé alors que l'on venait de lui proposer de refaire le plafond de la Sixtine ; comment peut-on petit patapon ?

Semblable mutisme ne dissimulerait-il point quelque troublante gêne à se voir démasqué durant l'exercice d'un comportement inavouable au motif extravagant qu'il s'agirait de vie privée dont on trouverait indécent que l'on y vint farfouiller, les couards toujours choisissent de se taire et les hypocrites s'appliquent à bien mentir. Les uns et les autres me sont pareillement intolérables. Et s'ils le sont, n'est-il pas cohérent que je les intolère ?

mars 2016

Le seul fauteuil vide

Certains gens se targuent d'avoir eu de la chance dès lors qu'elles ont réussi à atteindre un certain âge sans s'être fait renverser par une voiture. La chance favorise quiconque le mérite – c'est ainsi d'ailleurs que l'on distingue ceux qui sont nés beaux, riches et en bonne santé des autres, lesquels doivent s'accommoder de leur malchance et le font de manière aussi parfaite qu'un bienheureux chanceux, mais avec un taux de satisfaction assez nettement inférieur. D'où il ressort que tout individu beau, riche et en bonne santé n'est pas à l'abri d'un petit coup de malchance, il peut par exemple ce matin-là, alors qu'il est comme d'habitude de fort bonne humeur et que le soleil perce déjà au travers des tilleuls verts de la promenade, entrer chez le boulanger pour s'acheter deux croissants pur beurre, se faire poignarder par un client indélicat qui n'aurait pas supporté d'attendre son tour, être radié définitivement du monde des vivants et rejoindre illico la très vaste assemblée des sans espoir avant même l'arrivée des secours. On en déduira qu'il n'a vraiment pas eu de chance et qu'il est par conséquent fortement conseillé aux gens riches, beaux et en bonne santé d'envoyer plutôt leur boniche faire l'emplette de ces foutus croissants pur beurre. Lorsqu'on est normalement chanceux il ne faut en aucun cas choisir n'importe quoi pour s'occuper les mains ou l'esprit et ainsi faire fi du hasard, lequel est autrement malicieux. Car le hasard se moque bien de la chance qu'a eue celui-ci en naissant fortuné, plutôt séduisant et, en somme, sain de corps et d'esprit mais incongrûment avide de croissants au beurre. Le hasard n'est pas méthodique, pragmatique et ne répond à aucune logique, il s'invite quand bon lui semble, à l'instant même et à l'endroit où il le décide, et vlan ! Raoul Buitoni disparaît inopinément au plus profond d'une faille qui vient de s'ouvrir sous ses pieds dans le trottoir de cette superbe avenue ornée de platanes tricentenaires où il passait pour la première fois de sa vie qui, de ce fait, s'en trouva abrégée de manière radicale. Alors qu'il n'était ni profondément riche ni désespérément pauvre et, tout compte fait, pas plus moche qu'un autre ni même un tout petit peu cancéreux à propos du côlon. On a coutume d'affirmer que le hasard fait bien les choses, Raoul Buitoni aurait été probablement d'un avis différent. Surtout si l'on songe qu'il venait tout juste la veille d'obtenir la promesse d'un emploi, alors qu'il était au chômage depuis un peu moins de trente ans. Certes, Louis-Anselme Deplainpied se sera ainsi dispensé de devoir refuser le poste de directeur-général à un quelconque fainéant, sans nul doute étranger avec semblable patronyme, qui avait prétendu bénéficier de la recommandation de quelque obscur cousin de Perpignan dont jamais personne n'a entendu parler, pas même à Narbonne où les Buitoni courent les rues. On voit par là combien il faut se garder de confondre chance et hasard. La chance c'est, par exemple, de rater son avion alors que c'est un vol German Wings ; le hasard c'est entrer dans n'importe quel cinéma et constater que la seule place libre est à côté de Scarlett Johansson. J'admets volontiers que ce type de hasard tient quelque peu de la chance mais pour moi qui n'en ai guère je préfère tabler sur le hasard, ainsi tout n'est pas perdu d'avance. À ceci près toutefois que, dans la plupart des cas, c'est Alice Sapricht qui ronfle à côté du fauteuil vide.

mars 2016

Poésie contemporaine

Le vocabulaire guerrier, voire militaire, est d'une richesse incroyable. Il nous a donc semblé de consacrer à ces activités et accessoires qui font le bonheur des peuples et plus encore de ceux qui les dirigent un poème qui, n'en doutons point, ne sera pas sans émouvoir nos lecteurs, pour peu qu'ils fussent un brin romantiques et désireux de se rouler sans vergogne dans l'héroïsme dégoûtant, surtout par personne interposée. L'œuvre est bien sûr en perpétuelle évolution, le progrès demeurant la constante préoccupation de nos chers scientifiques. En raison même de cette situation nous avons écarté d'office les termes démodés datant des périodes antérieures aux vraies guerres qui ne prennent véritablement leur essor qu'à partir des années 1900 avec ce que l'on nomme fort justement la Grande Guerre. Auparavant, nous n'en sommes encore qu'à l'artisanat.

NB. Résolument contemporaine, cette poésie ne saurait se soumettre à quelque impératif que ce soit, alphabétique, chronologique, historique ou hiérarchique. C'est là ce qui lui donne tout son chic.

Baïonnette, fusil, casque (à pointe ou non), mitrailleuse, mitrailleur, fusil-mitrailleur, pistolet, poignard, lance-flamme, napalm, tank, char d'assaut, auto-mitrailleuse, half-track, canon, grenade (défensive ou offensive), mine (anti-char ou anti-personnel), obus, bombe (explosive, au phosphore, à fragmentation, incendiaire, chimique, sale, à guidage laser, nucléaire ou à neutrons), missile (sol-sol-, sol-air), avion de chasse, bombardier, hélicoptère, drone, prisonnier, torture, fusillé (pour l'exemple), corvée de bois, bougnoule, boche, raton, niacoué, face de citron, fritz, vert-de-gris, fellouze, tranchée, ligne Maginot, ligne Siegfried, blockhaus, bunker, camp (de concentration, d'extermination), collabo, résistant, terroriste, rebelle, milice, chambre à gaz, libération, épuration, viol, vol, saccage, wehrmacht, ss, dca, marché noir, occupation, colonisation, nationalisme, patriotisme, mort aux cons !

Jean Viain, mars 2016

Article partiellement publié dans *La Canarde sauvage* N°3/2016 dont le thème était *La Guerre*

| | | |
|-----|--|----|
| 1. | Longtemps, je me suis couché de bonne heure | 5 |
| 2. | Faut-il supprimer le onze mars ? | 7 |
| 3. | Mieux vaut rester chez soi à écrire des conneries | 8 |
| 4. | Peaux de lapin, chiffons, ferrailles... | 9 |
| 5. | Incognito | 11 |
| 6. | Écrire ? dit-il | 12 |
| 7. | Tout vient à point... | 14 |
| 8. | Un jeu de dupes ? | 15 |
| 9. | Certains jours | 17 |
| 10. | Efforçons-nous de faire mieux que Richard Anthony | 18 |
| 11. | Quelque chose entre Lamartine et Chateaubriant | 19 |
| 12. | Le premier mai c'est la veille du deux | 20 |
| 13. | La cigarette du condamné elle-même a été supprimée | 21 |
| 14. | Abolir le silence | 22 |
| 15. | Les conquérants nous pompent l'air | 24 |
| 16. | L'abus de boisson... | 25 |
| 17. | Calfeutrons-nous, le printemps a filé | 26 |
| 18. | Et d'abord la santé ! | 28 |
| 19. | À vaincre sans effort, on triomphe sans gloire | 30 |
| 20. | Dégradation | 31 |
| 21. | L'ennui mis à la portée de chacun | 34 |
| 22. | À dormir debout, s'il ne faisait pas si chaud | 36 |
| 23. | En noir et blanc, bien contrasté ! | 37 |
| 24. | Le bon goût c'est une chose, mais... | 38 |
| 25. | Nanti plutôt qu'anti | 39 |
| 26. | Et mon gilet noir ? | 41 |
| 27. | Moltonel de Lotus | 42 |
| 28. | Boulevard Auguste Blanqui | 43 |
| 29. | Du pâté de lapin pour du foie gras | 44 |
| 30. | Le génie de l'homme ne date pas d'hier | 46 |
| 31. | Six millions huit cent mille | 48 |
| 32. | Ne cédon pas au vertige du succès ! | 50 |
| 33. | Tout de suite les grands mots ! | 51 |
| 34. | On a beau dire... | 53 |
| 35. | La victoire en chantant | 55 |
| 36. | Viens, Poupoule ! | 57 |
| 37. | Utile ou inutile ? Le choix est cornélien ! | 58 |
| 38. | Le lever des couleurs | 59 |
| 39. | Si le pain est frais et croustillant | 61 |

| | | |
|-----|--|-----|
| 40. | Pas même un coup de blanc | 63 |
| 41. | Bien cuite la baguette, s'il vous plaît ! | 64 |
| 42. | L'électeur n'est pas mon lecteur | 65 |
| 43. | Adresse aux sous-merdes | 66 |
| 44. | Il ne suffit pas d'être imbécile | 68 |
| 45. | Lavorare stanca | 70 |
| 46. | Puisque c'est ainsi, finissons-en ! | 71 |
| 47. | Qu'on se le dise ! | 72 |
| 48. | À vous de voir ! | 73 |
| 49. | Pardon, vous avez du feu ? | 74 |
| 50. | Palsambleu, que d'audace ! | 75 |
| 51. | Si vous pouvez patienter encore un peu | 77 |
| 52. | Faut-il avoir peur de l'avenir lorsqu'on naît trisomique en Mongolie ? | 78 |
| 53. | Dites-moi ce que je dois vous dire pour que ça vous intéresse | 79 |
| 54. | L'État c'est moi | 80 |
| 55. | La Mémoire courte | 81 |
| 56. | Du bien naître | 82 |
| 57. | Nobody's perfect | 83 |
| 58. | Les mots pour le dire | 84 |
| 59. | Doit-on lire n'importe quoi ? | 85 |
| 60. | Qu'on leur donne de la brioche ! | 86 |
| 61. | De beaux jours encore pour l'imposture | 87 |
| 62. | Avoir un but dans la vie | 89 |
| 63. | Modus vivendi | 90 |
| 64. | Déchoir | 92 |
| 65. | Vainquons ! | 94 |
| 66. | Servir | 95 |
| 67. | Noirmoutier, pour quoi faire ? | 96 |
| 68. | Et dire que nous aurions pu rater ça ! | 97 |
| 69. | Et que les traîtres soient pendus ! | 99 |
| 70. | La guerre oui, mais proprement ! | 101 |
| 71. | Des lâches, tout simplement ! | 103 |
| 72. | L'éthique d'abord ! | 104 |
| 73. | Spécial dernière | 106 |
| 74. | Viser bas, c'est viser juste | 108 |
| 75. | Interrogation écrite | 109 |
| 76. | Le seul fauteuil vide | 110 |
| 77. | Poésie contemporaine | 111 |